N° 512 — Tome CXXXV 16 Octobre 1919

MERCVRE
DE
FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, ÉMILE BERNARD, JACQUES-ÉMILE BLANCHE,
L. BOISSE, R. DE BURY, FRANCISCO CONTRERAS, LOUIS COURTHION,
LÉON DEFFOUX et ÉMILE ZAVIE, ALBERT ERLANDE,
E.-F. GAUTIER, GUSTAVE KAHN, ÉMILE LALOY, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, J. MUROL, JEAN NOREL, CAMILLE PITOLLET, RACHILDE,
CARL SIGER, THÉODORE STANTON, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO
France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

SOMMAIRE

—

N° 512 — 16 OCTOBRE 1919

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse ....

Maurice Barrès ....

Romain Rolland ....

Charles Maurras ....

Anatole France ....

Paul Bourget ....

Maurice Maeterlinck ...

Laurent Tailhade ....

Colette Willy ....

Paul Fort ....

Henri Bergson ....

Henry Bataille ....

St-Georges de Bouhélier

Bourdelle ....

Saint-Saëns ....

Le **Carnet-Critique** commencera, le **1er novembre**, irrévocablement, la publication d'une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraîtra en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprendra :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;

2° Une biographie ;

3° Une étude générale ;

4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série :

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre), par MM. Henri Hertz, Gustave-Louis Tautain, Jean Bonnerot, Georges-Armand Masson, Louis de Gonzague-Frick, Roger Allard, Jean Pellerin, Louis Richard-Mounet, Waldemar-George, Paul Blanchart, André Marot, etc.

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**25 fr.**
	Étranger.	**30 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**100 fr.**
	Etranger.	**110 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2 fr.**
	Étranger..	**2.50**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Le prix des abonnements est **garanti contre toute augmentation** jusqu'au **25 octobre.**

Le prix des exemplaires séparés est **susceptible de majoration.**



CHARLES BAUDELAIRE

CRITIQUE D'ART ET ESTHÉTICIEN

—

1. — Antécédents.

Voici quelques années, étant de séjour à Paris, je fus surpris dans la rue par une *giboulée*, et je me réfugiai sous une porte cochère. J'en avais à peine franchi le seuil que j'étais salué dans l'ombre par une voix; et en même temps se présentait à moi, un mince paquet sous son bras, un de ces courtiers qui vont d'artistes en amateurs, de brocanteurs en marchands.

Celui-ci, par sa mine triste, annonçait un homme qui *ne réussissait pas* :— Etes-vous acheteur d'une peinture de Baudelaire? me demanda-t-il avec anxiété. — Serait-ce un de ces dessins lavés, dans le genre de ceux de Constantin Guys? questionnai-je... — Vous allez voir! et aussitôt il développa le paquet qu'il tenait précieusement. C'était une gouache encadrée.

La pluie ruisselait au dehors, transformant la rue en un lac couvert d'éclaboussures.

— Voyez-vous, — me dit-il, en me désignant un des coins du cadre, — c'est signé Baudelaire!

Rien ne ressemblait moins à un dessin de l'auteur des *Fleurs du Mal*. Cela représentait une vertueuse jeune fille en robe directoire, faisant une offrande à un cippe couvert de fleurs. Illustration patiente, philosophique et froide de quelque sen-

timentalité à la Jean-Jacques. — Ceci ne peut être de Charles Baudelaire, dis-je. C'est sans doute une œuvre de son père, lequel fut peintre et laissa plusieurs gouaches, comme en témoigne l'inventaire de son mobilier. Le courtier eut une grimace de désappointement. — Une autre raison, péremptoire celle-ci, repris-je, c'est le nom de Baudelaire écrit *Beau* et non *Bau* (orthographe adoptée seulement par le traducteur d'Edgar Poe), quoique celui de son père s'écrivît originairement tel que vous le voyez sur ce tableau.

La pluie se ralentissait, le soleil revenait en longs rayons rigides qui transformaient ses grandes traînées en chevelure d'or. Le placier d'œuvres d'art emballa son petit cadre en murmurant : — Alors ce serait du père de Charles Baudelaire?

Sur ces derniers mots, il se remit en route, après m'avoir salué, et se perdit dans la foule que le soleil avait ramenée, magnétiquement, au bout de ses fils magiques.

A peine fut-il disparu que je regrettai de ne lui avoir point acquis, malgré son insuffisance artistique et sa niaiserie, ce précieux souvenir.

Ne se rattachait-il pas au plus original de nos poètes, au plus perspicace de nos critiques d'art ?

Je me consolai, en me réjouissant d'avoir vu une œuvre de Joseph-François Beaudelaire, père de l'auteur des *Curiosités esthétiques* et de l'*Art Romantique*.

Sur son enfance Charles Baudelaire a laissé cette note suggestive : « *Vieux mobilier Louis XVI* (1). *Antique, Consulat, pastels, Société XVIIIe siècle.* » «Mme Aupick, ancienne Mme Joseph-François Beaudelaire, la mère du poète, écrivait à Asselineau, en se remémorant son premier mari :

M. Beaudelaire était un homme très distingué sous tous les rapports... Il avait connu tout le monde d'élite qui fréquentait chez le Duc de Praslin, quand il y était précepteur... M. Beaudelaire jouissait là d'une grande liberté, recevait du monde, donnait des dîners et souvent au duc et à la duchesse. La Révolution française mit fin à cette existence facile. Le précepteur sauva les biens de ses maîtres ; et les Praslin, reconnaissants, obtinrent pour lui, sous l'Empire, la nomination de secrétaire à la Chambre des Pairs. Il était conservateur du Palais et des jardins... C'était lui qui commandait à des

(1) *Fusées*, Baudelaire posthume.

artistes de son choix les tableaux et les statues pour l'ornement du Palais (1).

Sur l'acte de baptême de son fils, daté du 7 juin 1821, François Beaudelaire ne porte plus que le nom de *peintre*. Quoiqu'il l'eût perdu, à six ans, Charles n'oublia rien des premiers goûts que lui infusa son père ; après la mort de ce dernier il fut probablement élevé au milieu du mobilier et des objets d'art dont il s'était entouré. Un stage au collège de Lyon et un autre au Lycée Louis-le-Grand achevèrent ses études ; Charles Baudelaire fit alors un voyage aux Indes, resté mystérieux, qui eut une grande influence sur ses prédispositions plastiques. On peut dire que dès ce jour il était formé pour l'art.

Rentré à Paris, et résolu d'être *auteur*, il fréquenta assidûment le *Louvre*, où, selon M. Prarond, — un de ses amis biographes, — il aimait surtout les espagnols ; — il fut aussi le premier à se préoccuper d'un certain Théotocopuli, dont les œuvres en ces temps bienheureux se vendaient vingt francs à l'Hôtel des Ventes ; alors personne, sauf l'étrange Charles Baudelaire, ne daignait apprécier ce peintre à sa rare valeur spirituelle (2).

En possession de soixante-quinze mille francs, sa part sur l'héritage de son père, le futur auteur des *Curiosités esthétiques* loue un appartement dans l'Ile Saint-Louis, qu'il orne de meubles anciens et de tableaux de l'Ecole vénitienne. En même temps il se préoccupe de Goya, de Daumier — son voisin, — de Reynolds, de Gainsborough et de Lawrence ; un peu anglais par sa mère, qui savait cette langue et avait été élevée à Londres Charles Baudelaire ajoutait à ses goûts artistiques le *dandysme*, « aristocratie suprême ».

2. — Les Théories d'Eugène Delacroix.

En 1845, Baudelaire atteignait vingt-quatre ans, il avait déjà écrit ses plus belles *Fleurs du Mal*, et venait d'être présenté

(1) Madame Aupick à Asselineau (lettre).

(2) « Depuis deux jours un amateur impatient lorgnait un petit tableau... Il ne fut vendu que le lendemain. Il l'eut au prix de *vingt* francs. Ce tableau est du *Greco*. Quatre personnes dans Paris connaissent peut-être des tableaux de ce peintre : l'acquéreur prétend que c'est le suprême de la folie en peinture. » *L'Artiste*, 1er février 1861, signé « Héraud » ; le tout est à lire, j'ai abrégé beaucoup. A la même vente — un *Lenain incontestable* faisait 80 francs.

à Eugène Delacroix. C'est sur les théories de ce dernier qu'il se fixa d'abord un programme critique. Il est donc juste, avant de passer à l'analyse de ses œuvres d'esthéticien, d'en référer au grand peintre qui fut son guide.

Pour Delacroix la nature est un Dictionnaire auquel l'artiste demandera les mots de ses poèmes.

Un dictionnaire, écrit-il dans son journal, n'est pas un livre, c'est un instrument, un outil pour faire des livres.

Quant à l'idéalisation de la nature, elle se produit en nous, selon le maître, par le souvenir :

J'admirais encore ce travail involontaire de l'âme qui écarte et supprime, dans le ressouvenir des moments agréables, tout ce qui en diminuait le charme au moment où on les traversait. Je comparais cette espèce d'idéalisation — car c'en est une — à l'effet des beaux ouvrages de l'imagination. Le grand artiste concentre l'intérêt en supprimant les détails inutiles ou repoussants ou sots. Sa main puissante dispose et établit, ajoute et supprime, et en use ainsi sur des objets qui sont siens ; il se meut dans son domaine, et vous y donne une fête à son gré (1).

Pour Delacroix, peindre est écrire une pensée.

Quand j'ai fait un beau tableau, — note-t-il, — je n'ai point écrit une pensée. C'est ce qu'ils disent... Qu'ils sont simples ! Ils ôtent à la peinture tous ses avantages. L'écrivain dit presque tout pour être compris. Dans la peinture il s'établit comme un pont mystérieux entre l'âme des personnages et celle du spectateur. Il voit des figures de la nature extérieure, mais pense intérieurement de la vraie pensée qui est commune à tous les hommes... L'art du peintre est d'autant plus intime au cœur de l'homme qu'il paraît plus matériel ; car, chez lui, comme dans la nature extérieure, la part est faite franchement à ce qui est fini et à ce qui est infini : c'est-à-dire à ce que l'âme trouve qui la remue intérieurement dans les objets qui ne frappent pas les sens (2).

Cette distinction que je recopie tout au long est précieuse ; elle marque une différence bien nette entre ce que l'on peut appeler la *peinture littéraire* et la peinture proprement dite. Ici ce n'est point autre chose que les moyens de l'art qui parlent. La peinture use de ses forces pour atteindre à l'âme, elle

(1) *Journal* d'Eugène Delacroix.
(2) *Journal* d'Eugène Delacroix.

dit ce *qu'elle seule* pouvait dire : par le spectacle *visible* elle témoigne de *l'invisible*.

Nourri de lectures, abreuvé aux chefs-d'œuvre littéraires les plus célèbres, Delacroix n'est jamais *illustrateur*. Les images qu'il fait passer à travers sa forme et sa couleur sont suggestives de sa spiritualité. Après avoir vu la leçon des siècles, il s'écrie : « La nouveauté est dans l'esprit qui *crée* et non pas dans la nature qui est peinte » ; puis il ajoute :

Toi qui sais qu'il y a toujours du neuf, montre-le leur dans ce qu'ils ont méconnu. Fais-leur croire qu'ils n'avaient jamais entendu parler du rossignol, et du spectacle de la vaste mer et de tout ce que leurs grossiers organes ne s'entendent à sentir que quand on a pris la peine de sentir pour eux d'abord (1).

Où trouver une plus magnifique proclamation de l'originalité, puisée au foyer même de l'intelligence et de la sensibilité de l'artiste ? C. Baudelaire s'autorisera, plus tard, de ces paroles pour nous crier, comme un écho, que la vie moderne est pleine d'un merveilleux que le vulgaire n'y saurait voir, mais que l'artiste découvrira à la lueur de sa spiritualité.

Les opinions littéraires que formulera Delacroix sur V. Hugo ne seront pas sans impressionner Baudelaire.

Delacroix avait été choisi par les romantiques comme le représentant pictural de leur Ecole. Loin de s'en réjouir, le grand peintre s'en plaignait ; il ne voulait surtout pas être assimilé à Victor Hugo, qu'il n'appréciait que médiocrement :

Les ouvrages d'Hugo, écrit-il, ressemblent au brouillon d'un homme qui a du talent ; il dit tout ce qui lui vient.

Et plus loin il note :

Le principal attribut du génie est de coordonner, de composer, de rassembler les rapports, de les voir plus justes et plus étendus.

Enfin il trace :

Les Berlioz, les Hugo, tous les réformateurs prétendus ne sont pas encore parvenus à abolir toutes les idées dont nous parlons. (Les lois éternelles de goût et de logique qui régissent les arts). Mais ils ont fait croire à la possibilité de faire autre chose que vrai et raisonnable (2).

Poussant encore plus loin le sentiment de l'ordre, de la sagesse et du respect classique, E. Delacroix émet cette opinion :

(1) *Journal*.
(2) *Journal*.

Les Anglais, les Allemands, tous ces peuples anti-latins n'ont pas de littérateurs, parce qu'ils n'ont aucune idée du goût et de la mesure (1).

Enfin, semblant désireux de condamner sans restriction tout ce qui lui paraît relever de la fausse originalité, laquelle a pour marque certaine le désordre et le mépris des Règles, le maître dit :

Je compléterai cette définition de la vraie supériorité en art. Comme je l'ai dit quelque part dans ces petits souvenirs, *elle n'admet aucune excentricité*. De prétendus hommes de génie, comme nous en voyons aujourd'hui, remplis d'affectation et de ridicule, chez lesquels le mauvais goût le dispute à la prétention, dont l'idée est obscurcie par des nuages, qui portent même dans leur conduite cette bizarrerie qu'ils croient un signe de talent, sont des fantômes d'écrivains, de peintres et de musiciens.

On ne saurait être plus sévère pour ses contemporains. Que leur reprochait Delacroix ? De s'attarder aux détails niais, de croire faire du nouveau en faisant du mauvais, de vivre de poncif, ou de décalquer la nature.

La froide exactitude n'est pas l'art, — affirme-t-il encore.— L'ingénieux artifice, quand il *plaît* et qu'il *exprime*, est l'art tout entier. La prétendue conscience de la plupart des peintres n'est que la perfection apportée laborieusement à l'art d'ennuyer.

Voici un résumé aussi succinct que possible des opinions d'Eugène Delacroix. C'est elles que Charles Baudelaire va adopter d'abord, et qu'il va marier aux siennes, ensuite, pour apprécier plus sûrement les artistes qu'il lui arrivera de rencontrer, dans la *cohue* des Salons et des expositions de Peinture.

3. — La défense d'Eugène Delacroix.

L'œuvre capitale de la critique de Baudelaire, c'est la défense d'Eugène Delacroix. Son admiration pour le grand peintre va si loin qu'il s'oublie souvent lui-même, pour n'exposer plus que les théories picturales recueillies à cette bouche auguste.

Dans son appétit de justice pour une œuvre si grandiose et si mal appréciée, il emploie les arguments qui lui semblent les meilleurs: ceux de la volonté qui a produit et organisé cette œuvre. Assidu de l'atelier du maître, il l'admire sans réserve,

(1) *Journal.*

car il connaît les moindres parties de cette intelligence unique, de ce génie étrange et frileux. C'est par le nom de Delacroix que Baudelaire commence son Salon de 1845 (son premier) : « M. Delacroix, y écrit-il, est décidément le peintre le plus original des temps anciens et modernes... » Enthousiasme d'un jeune génie pour un génie mûri et arrivé à la perfection, enthousiasme qui n'est possible qu'aux natures supérieures qui sentent leurs affinités, et qu'il faut saluer comme la rencontre de deux astres au ciel de l'art contemporain. Dans le salon de 1845, C. Baudelaire parle surtout des tableaux qu'expose le grand peintre et qui sont : *La Madeleine dans le désert. Les dernières paroles de Marc Aurèle. Une Sibylle qui montre le rameau d'or. Le Sultan du Maroc entouré de sa garde et de ses officiers*. Le poète y constate l'harmonie parfaite des couleurs, le dessin excellent, « qui est non celui des dessinateurs, mais celui des coloristes », et enfin le génie partout.

Après d'assez longues considérations sur les *bourgeois*, la *Critique* et le *Romantisme*, c'est encore par le nom d'E. Delacroix que commence le Salon de 1846. Baudelaire y rappelle l'article de M. Thiers sur la *Barque du Dante*, article daté de 1822, et qui est positivement remarquable; il prouve une fois de plus que les hommes supérieurs n'ont pas d'âge, car Thiers avait alors 25 ans et Delacroix 23. Le critique examine la carrière de l'artiste et constate qu'il a tenu ses promesses en développant toujours sa personnalité, en marchant vers la perfection, d'œuvre en œuvre. Baudelaire relate que devant la réputation grandissante de Delacroix, M. Sosthène de La Rochefoucauld, alors directeur des Beaux-Arts, demanda le grand peintre « afin de l'inviter à mettre de l'eau dans son vin ». Ce dernier s'y étant refusé, fut sept ans en disgrâce. Enfin, en 1830, M. Thiers reprit la parole, et fit dans le *Globe* « un nouvel et très pompeux article ». Le voyage au Maroc avait achevé l'éducation du coloriste en lui inspirant la *Noce Juive* et les *Femmes d'Alger*. Théophile Gautier, autre défenseur du peintre, écrit dans son *Histoire du Romantisme* : « On ne saurait imaginer au milieu de quel tumulte, dans quelle ardente poussière de combat a vécu Delacroix. Chacune de ses œuvres soulevait des clameurs assourdissantes, des orages, des discussions furieuses. On invectivait l'artiste avec des

injures telles qu'on ne les eût pas adressées plus grossières et plus ignominieuses à un voleur ou à un assassin. Toute urbanité critique avait cessé pour lui... Le Jury, choisi alors parmi l'Institut, se donnait tous les ans le plaisir de lui refuser un ou deux tableaux. On renvoyait, marqués au dos de l'infamante lettre R, comme des barbouillages de rapin, ces cadres si estimés aujourd'hui. » J'ai recueilli ces paroles d'un *témoin*, afin que la chaleur d'enthousiasme de la critique de C. Baudelaire se comprenne mieux. Rien ne produit des défenseurs ardents et généreux comme l'injustice qui accable les hommes doués de quelque supériorité; l'hyperbole des éloges est la compensation de celle des invectives (1).

En 1846 cette ardeur des partis, malgré le triomphe du Romantisme, n'était pas encore calmée. Il y a dans le génie quelque destinée mystérieuse qui entretient la haine de ses ennemis et les rend irréductibles; bien plus, en s'affirmant davantage, il la voit s'accroître. Tant il est vrai que le génie est toujours une damnation. C. Baudelaire, voulant défendre Delacroix, reprend au Salon de 1846 chacune des accusations portées contre lui. « S'il fait quelque chose de bien, dit-on, c'est un effet du hasard », et le critique répond : « Un tableau est une machine dont tous les systèmes sont intelligibles, où tout a sa raison d'être, si le tableau est bon. » Quant à Delacroix, « qui a passé alternativement sous le joug secoué de tous les grands maîtres », il ne saurait être question de hasard dans son œuvre; personne plus que lui n'est l'esclave de la raison, de la logique, de l'ordre et de l'harmonie; un de ses ouvrages est le résultat d'une volonté infaillible, qui conduit à la perfection toutes les parties de l'art. Baudelaire expose ensuite consciencieusement l'emploi que le peintre fait de la nature, et déroule les théories que nous avons pu lire dans le Journal du maître : La nature est un dictionnaire; l'imagination c'est l'homme; le souvenir fait l'idéal. Quant à la ligne,

(1) Baudelaire lui-même fut-il compris et l'est-il aujourd'hui? Ses écrits difficilement imprimés, ses *Fleurs du Mal* publiées seulement *par un ami*, son procès, les railleries qu'il essuya pour avoir défendu Wagner, le refus que Méryon fit des poèmes destinés à ses eaux-fortes, sa réception en Belgique, sa misère, sa maladie, sa mort, et jusqu'à sa tombe — celle d'un chrétien! — *souillée* par une allégorie monstrueuse! De nos jours les absurdités des *moralistes* à bon marché et des *professeurs d'énergie* qui haïssent en lui l'authentique image de la Poésie Pure. Enfin l'aveuglement des catholiques, s'obstinant à voir dans ce génial démonstrateur du Péché originel, de la Perversité native, de l'Enfer et de l'Impiété du siècle, un satanique malfaiteur moral... Que de mouches autour du lion! Que de pierres contre un arbre couvert de fruits savoureux!

à la couleur, ce sont des abstractions que l'artiste dirige à son gré pour exprimer sa pensée. Il y a un dessin graphique, celui d'Ingres, et un dessin de génie, celui des maîtres, des coloristes. Passant à l'effet que produit sur l'âme un tableau de Delacroix, C. Baudelaire écrit, à propos de la *Pieta* de Saint-Louis au Marais : « Ce chef-d'œuvre laisse dans l'esprit un sillon de profonde mélancolie; d'ailleurs le *Saint-Sébastien, le Christ aux Oliviers*, témoignent de sa capacité pour les tableaux de religion. » La tristesse sérieuse de son talent convient parfaitement à « la religion de la douleur universelle ». Un des grands mérites de Delacroix est d'avoir compris la Décoration, art tout à fait perdu. Il a résolu le grand problème. « Il trouve l'unité dans l'aspect sans nuire à son métier de coloriste. » La Chambre des députés, la Bibliothèque du Luxembourg témoignent de sa maîtrise en cette voie.

A ce Salon de 1846, Delacroix montrait : *L'Enlèvement de Rebecca*, les *Adieux de Roméo et de Juliette*, *Marguerite à l'église* et un *Lion* à l'aquarelle. Baudelaire constate à propos de ces œuvres que ce n'est pas le public qui est hostile au maître, mais les peintres ; enfin il conclut :

Il me reste, pour compléter cette analyse, à noter chez Delacroix une dernière qualité, la plus remarquable de toutes, et qui fait de lui le vrai peintre du XIXe siècle : c'est cette mélancolie singulière qui s'exhale de toutes ses œuvres, et qui s'exprime et par le choix des sujets, et par l'expression des figures, et par le geste, et par le style de la couleur.

Baudelaire, on le voit, ne concevait pas l'art moderne sous l'aspect de la gaîté, que tant de *satisfaits* se croient en droit de lui réclamer. Et qui donc, de nos jours, peut être assez sot, assez vide, assez vain pour se réjouir sous l'écrasement de la matière toujours plus puissante et de la Bêtise toujours plus triomphante ? Plaignons les peintres gais, ils ignoreront à jamais l'art.

En général, poursuit Baudelaire, Delacroix ne peint pas de jolies femmes au point de vue du monde, toutefois : presque toutes sont malades et resplendissent d'une certaine beauté intérieure. Il n'exprime point la force par la grosseur des muscles, mais par la tension des nerfs. C'est non seulement la douleur qu'il sait le mieux exprimer ; mais surtout — prodigieux mystère ! — la douleur morale.

... C'est à cause de cette qualité *toute moderne et toute nouvelle*

que Delacroix est la dernière expression du progrès dans l'art... Héritier de la grande tradition.. et digne successeur des vieux maîtres, il a plus qu'eux la maîtrise de la douleur, la passion, le geste. C'est vraiment là ce qui fait l'importance de sa grandeur...

Dans une élogieuse analyse du *Musée classique du Bazar Bonne-Nouvelle*, Baudelaire s'écrie, en terminant : « Nous n'avons rien vu de M. Delacroix, et nous croyons que c'est une raison de plus pour en parler. » Si on ne l'a pas appelé à figurer dans ce sanctuaire de l'art français, à la suite de David, de Guérin, de Girodet, de Gérard, de Prud'hon, de Gros, de Géricault, « c'est que ceux qui l'ont organisé ne comprennent pas la parenté mystérieuse qui l'unit à cette Ecole, dont il sort. » Cet évincement est l'œuvre des artistes bourgeois, « chose mille fois plus dangereuse que le bourgeois » et à côté de qui l'épicier est « un homme céleste, qu'il faut respecter, *homo bonæ voluntatis* ».

L'Exposition Universelle de 1855 fut la victoire définitive de l'auteur de la *Barque du Dante* sur le public. Je dis sur le public, et non pas sur les peintres, ceux-ci restant aveuglés par leurs préjugés ou leur obstruction naturelle. La grande médaille lui fut offerte, et on le nomma commandeur de la Légion d'honneur. Baudelaire, à cette même date, sortait de ses cartons *Les Fleurs du Mal*. La *Revue des Deux Mondes* en publiait une suite de seize, et Poulet Malassis songeait à imprimer le volume, qui parut deux ans plus tard.

Devant l'Exposition de 1855, où Delacroix avait trente-cinq tableaux, Baudelaire, qui n'avait jamais retenu son enthousiasme, est heureux de ce triomphe du peintre comme du sien propre :

Dès les productions de sa jeunesse, écrit-il, M. Delacroix fut grand, quelquefois il a été plus délicat, quelquefois plus singulier, quelquefois plus peintre ; mais il a toujours été grand.

Il conclut :

La preuve est faite, la question est à jamais vidée : le résultat est là, visible, immense, flamboyant.

Eugène Delacroix a abordé tout et il a réussi dans tout. Il a fait d'imposantes machines et d'exquis tableautins, rien ne lui est étranger; il appartient aux domaines les plus divers. C'est un peintre à la fois très peintre, très coloriste, très imaginatif et très poète ; il réunit la réalité et le rêve, l'humain

et le surhumain ; c'est un corps doué d'un esprit éternellement agissant, et la Postérité reconnaîtra en lui « l'accord des facultés les plus étonnantes ». Enfin le grand critique se résume ainsi :

Delacroix peint surtout l'Ame dans ses belles heures. Cet homme me donne quelquefois l'envie de durer autant qu'un patriarche... pour assister aux enchantements et aux louanges qu'il excitera dans l'âge futur.

Cela s'est accompli et s'accomplira de plus en plus ; malgré le calme dû à la platitude artistique que nous traversons, Delacroix grandira au fur et à mesure que les yeux s'ouvriront. S'il a pris sa place dans les musées, il ne l'a pas encore dans les âmes. Il aura son triomphe définitif dans le sanctuaire intérieur ; et Baudelaire aura contribué, plus que tous les admirateurs romantiques du peintre, à la lui conquérir ; parce que c'est à lui qu'il a été donné de le *sentir* le plus profondément, avec son triple tempérament de poète, de peintre et de surnaturaliste. On ne verra plus désormais une œuvre du génial artiste sans lui associer le nom de son défenseur.

Le Salon de 1859 rappelle les colères que soulève en tous temps le génie, *malgré tous ses triomphes*, et passe en revue la carrière de Delacroix. Il a accompli d'immenses travaux, vaincu toutes les difficultés de l'art, sans désarmer l'opinion, les distinctions officielles mêmes, si puissantes sur l'ignorance, ne lui ont servi à rien. Ainsi Delacroix est un « homme *privilégié* », il ne sera jamais un *parvenu*, il aura toujours de nouveaux obstacles à franchir « pour triompher encore ». Non seulement il égale les anciens maîtres, mais il s'est développé dans une atmosphère hostile à l'art, où ces artistes d'un *âge d'or* n'auraient peut-être pas pu vivre.

Lorsque Delacroix mourut, Charles Baudelaire fit paraître dans l'*Opinion Nationale* une apologie du grand peintre sous le titre : *L'Œuvre et la Vie d'Eugène Delacroix*. Il y parle de ses relations de date ancienne (1845) avec « l'illustre défunt » (1). Il y examine d'abord le « rôle providentiel » du grand artiste ; car tout génie est un *envoyé* : Pourquoi s'est-il produit après Raphaël, Titien, Rembrandt, Rubens ? C'est parce qu'il avait à nous révéler, pour la gloire de notre siècle, les nerfs, le rêve, l'âme dont la peinture est susceptible. Et il l'a fait sans autres moyens que « le contour et la couleur ».

(1) Delacroix mourut en 1863.

Il est le plus peintre, le plus poète, le plus suggestif de tous les artistes, il est, pour Charles Baudelaire, « une espèce de mnémotechnie de la grandeur, et de la passion native de l'homme universel ». Pour s'en rendre maître il s'est créé un système de travail analogue à ses aspirations : la rapidité, la sûreté que permet la science et que facilite l'exécution, les règles, point d'appui de l'originalité, ailes qui l'emportent sûrement dans le ciel. C. Baudelaire répète ensuite ce qu'il a exposé maintes fois : que le peintre selon Delacroix doit faire de la nature son dictionnaire et non le modèle de son ouvrage : que la première qualité de l'artiste est l'Imagination, par laquelle l'homme se substitue à la réalité, extériorisant ainsi son âme, sa vraie personnalité ; que la couleur doit être cherchée en tant qu'expression et non qu'imitation ; qu'il faut s'appuyer sur l'ordre, la logique, les lois de l'art, qu'il faut avoir une culture universelle, que l'œuvre doit avant tout : « *faire penser* et *faire rêver* ».

Baudelaire analyse ensuite le caractère du maître, la dualité de nature qui se rencontrait en lui : ses opinions classiques, qui le portaient à vanter sans cesse La Fontaine, Racine, Boileau, et son tempérament passionné qui le poussait vers Shakespeare, et lui faisait emprunter aux poètes du Nord la plupart de ses inspirations.

Delacroix admirait les Latins par éducation et par bon sens, les Germains par sentiment. Critique profond, il écrivait avec une plume sévère, dans un style bref, mais non dénué de poésie. D'origine révolutionnaire, il était aristocrate, et « ne connaissait la passion et le surnaturel que par la fréquentation avec le rêve » ; haïsseur des multitudes, il ne les considérait guère que comme des « briseuses d'images ». Au dehors parfait *gentleman*, sans préjugés ni passions, il était au dedans un véritable volcan.

Je ne suivrai pas Baudelaire dans les pages qui composent : *L'Œuvre et la vie d'Eugène Delacroix ;* le monde artiste les a lues à l'heure qu'il est ; elles sont justement classiques. L'auteur ne fait qu'y répéter ce qu'il a cent fois dit, partout où il a pu parler (1) ou écrire sur un homme qu'il était seul peut-être à aimer, à comprendre tout entier, et qui le remplissait de son génie comme un prophète l'est d'un esprit divin.

(1) Conférence sur Eugène Delacroix, Bruxelles, 1864.

4. — Les Salons et les découvertes.

Le Salon de 1845, le premier que publia Baudelaire, parut en plaquette. Il tient plus du compte rendu que de l'esthétique; il est écrit en vue de Delacroix surtout. Signalons cependant le grand éloge qu'il fait de l'envoi de William Haussoulier : la *Fontaine de Jouvence*. L'élégance et la distinction sont partout le signe de ce tableau, nous dit le poète des *Fleurs du Mal*. Les noms de Janmot, Corot, Bartolini et de Clésinger y sont mis en relief.

En revanche le Salon de 1846 est tout à fait hors de pair avec sa préface aux *Bourgeois*, ses considérations, son étude des causes de la décadence artistique et sa définition du Romantisme spiritualiste, que C. Baudelaire semble sournoisement opposer au Romantisme théâtral et artificiel, alors triomphant. Parlant de la critique, il dit que la meilleure est celle qui naît du tableau « réfléchi par un esprit intelligent et sensible ». Il la veut partiale, passionnée, déterminée dans ses buts et ses actes, pourvu qu'elle ait pour objectif d'ouvrir le plus vaste horizon. C'est la peinture devenue poésie, et propageant dans l'intellect les échos de sa propre musique. Qu'est donc le Romantisme spiritualiste que Charles Baudelaire arbore soudain en ce Salon? « Il n'est ni dans le choix des sujets, ni dans la vérité exacte, mais dans la *manière de sentir*. » On l'a cherché *au dehors* et c'est *au dedans* de l'individu qu'il se trouve; il est « intimité, couleur, aspiration vers l'infini » exprimées par tous les moyens que contiennent les arts. Victor Hugo et ses disciples semblent visés par le profond critique, en cette levée de drapeau ; on pourrait croire que, cédant aux réclamations de Delacroix, qui s'indignait d'être comparé au chef de la littérature d'alors, Baudelaire ait résolu de montrer par quoi ils se séparent et demeurent à jamais irréconciliables tous deux. L'un est un peintre en poésie, dit-il, l'autre un grand poète en peinture. Il juge V. Hugo, « un compositeur de décadence..., qui se sert de ses outils avec une dextérité véritablement admirable et curieuse » ; il le déclare « naturellement académicien avant de naître » et « dépourvu de spiritualité ». Nous avons vu que l'opinion d'E. Delacroix était semblable. C'est d'ailleurs dans le Salon de 1846 que C. Baudelaire a étalé sans réserve les opinions du grand peintre, son ami. La nature,

dictionnaire de l'artiste, la théorie de l'imagination recréant le monde et manifestant *l'idéal individuel*, la distinction du dessin des coloristes d'avec celui des dessinateurs, tout porte ici la marque de l'inspirateur qui dirigeait la plume du critique. Je signale dans ce Salon un magistral et définitif éreintement d'Horace Vernet, « l'idole du Français », comme l'est Béranger. Baudelaire déclare haïr « ces toiles badigeonnées au galop, cette peinture fabriquée à coups de pistolet...., cette masturbation agile et fréquente ». L'analyse de l'Ecole des éclectiques, victimes du Doute, est très remarquable ; c'est le doigt mis sur la plaie de l'art contemporain ; un éclectique y est peint par cette phrase inoubliable : « C'est un navire qui voudrait marcher avec quatre vents ». L'éclectique cherche l'art partout hors de lui, et c'est en lui-même qu'il est. C'est l'homme qui a perdu son âme ou plutôt qui ne l'entend plus sonner dans sa personne. L'alliance bâtarde de la littérature et de la peinture fournit de belles pages de démolition sur les *Singes du sentiment :* Ary Scheffer y est ridiculisé comme de droit. Chenavard durement traité. Ensuite, à propos du Paysage, le poète critique s'indigne contre le *réalisme* et le *poncif*, ces deux ennemis de l'imagination créatrice et de la fantaisie. Si un paysage n'est qu'un assemblage de matières diverses mis devant nos yeux, à quoi sert-il ? Sa raison unique est d'être beau, irréel, poétique.

La fin du Salon de 1846 est une diatribe contre les peintres qui veulent être originaux et qui n'ont pas d'originalité. A ceux-là il conseille de se ranger parmi les disciples d'un bon maître et de l'aider dans l'exécution de ses œuvres.

L'Etat actuel de la Peinture, dit-il [désarroi et décadence], est né d'une liberté anarchique qui glorifie l'individu, quelque faible qu'il soit, au détriment des associations, c'est-à-dire des Ecoles.

Baudelaire découvre au Salon de 1846 Catlin, le peintre des Peaux-Rouges et des Savanes, Théodore Rousseau, Penguelly. Et il signale comme d'excellents artistes Philippe Rousseau, Planet et surtout Tassaërt.

Le Salon de 1859, écrit après une courte visite d'ensemble, et imprimé dans la *Revue Française* — est le plus complet et le plus esthétique des trois que fit Ch. Baudelaire. Après treize ans, il continue les idées précédemment émises, mais leur donne le développement de la maturité. Il y constate la décadence

rapide du peintre, son ignorance du passé, son abandon de l'étude, son manque de lecture et de culture générale, sa répulsion de tout effort, son indigence d'imagination. Jadis Lebrun et David, comme Delacroix, étaient des érudits, n'ignorant rien de ce qui les avait précédés, possédant l'amour du grand et du beau. Aujourd'hui l'artiste est un imbécile *enfant gâté* qui a hérité des privilèges de ses devanciers, dont il a usurpé la place.

Il ne peut plus *bien faire*, alors il veut *étonner* par des moyens étrangers à l'art. Le peintre naturel est devenu un monstre aussi rare que le poète né ; le goût du vrai a détourné de la création ; on n'imagine plus, on copie ; on n'interprète plus, on photographie ; la croyance ou plutôt la crédulité à la nature a ruiné tout, il n'y a plus d'art. En des pages immortelles le poète flagelle, avec l'indignation sacrée d'Orphée, le Progrès, la dévotion idiote à la matière, et propose la « Reine des Facultés ». C'est l'imagination, toujours active, toujours créatrice et qui exalte les vertus ; elle est le véritable progrès, c'est à elle que les arts et les hommes doivent faire appel pour trouver le chemin perdu de l'Eden.

Ce Salon, déjà le triomphe du Réalisme sur le Romantisme, indigne le poète tout au long, il y marque au front le naturisme étroit d'Ingres qui pour lui présente, malgré ses prétentions au style, un danger analogue aux théories de Gustave Courbet.

L'éloge de Delacroix s'étend comme une sorte de consolation à travers de nombreuses pages inspirées, qui se terminent par un regard attristé sur les gloires romantiques, déjà abandonnées. Les seuls artistes que Baudelaire découvre en ce Salon sont : Alphonse Legros, Armand Gautier, Ricard, Lavieille et Chifflart.

Quels qu'aient pu être les partis-pris du poète, il s'en est débarrassé sans entêtement chaque fois qu'une œuvre lui a prouvé que la beauté peut avoir mille formes inattendues. Si, théoriquement, nous l'entendons s'indigner contre Ingres, il devient sensible à ses mérites aussitôt qu'il voit l'*Exposition classique du bazar Bonne-Nouvelle.* Il lui reconnaît « la peinture la plus éclatante et la plus voyante », et même « une grande recherche de tons ». Il dit que la *Stratonice* « eût étonné le Poussin », la *grande Odalisque* « tourmenté Raphaël ». Il admire sans réserve les images de M. Bertin, de M. Molé, de

Mme d'Haussonville, comme des œuvres de haute pénétration psychologique, de « vrais portraits ». L'éloge de l'Ecole impériale (ou révolutionnaire, puisque David en était le chef) est fait avec une incontestable perspicacité. Et C. Baudelaire apparaît ici un critique véritablement hors de pair. Sa manière de juger le *Marat tué*, de vanter cette grande et héroïque peinture qui se prive volontairement « du charme et du ragoût malsains, et qui vit surtout par la pensée et par l'âme », vous prend par sa sincérité, son amour de la grandeur et de la force, son ignorance des mesquineries de parti, son élan spontané vers les cimes de l'art. Il gronde les Romantiques qui sont insolemment venus emplir de leur « fou-rire » irrespectueux les salles du *Musée classique*, et les nomme de « jeunes vieillards ». Guérin, Girodet, Prud'hon sont situés en termes précis et éclairés. Il loue dans le dernier « ce dessin gras, invisible et sournois qui serpente sous la couleur ». Cette étude fut publiée en 1846 — en plein romantisme hugolâtre, — dans le *Corsaire-Satan*.

C'est dans le *Pays* que parut l'Exposition de 1855. Baudelaire y déclare le « Beau toujours bizarre »,c'est-à-dire le contraire de la platitude. Le Progrès y est écrasé sous une réfutation sans réplique, définitive. Delacroix triomphe à cette exposition, et c'est pour Baudelaire l'occasion de réviser ses qualités, toutes de premier ordre, et qui le rangent parmi les plus grands maîtres de tous les temps.

Attentif à chaque manifestation d'art, l'auteur des *Curiosités Esthétiques* écrit sur l'*Essence du Rire* des pages de la plus avisée profondeur. Elles semblent avoir été destinées à une préface sur les caricaturistes, qu'il nous peint à leur suite. Ce qu'il dit de Daumier, « un des hommes les plus importants de l'art moderne », de Goya, de Hogarth, est inoubliable, et montre avec quelle clairvoyance il préparait leur gloire, aujourd'hui indiscutée.

Enfin c'est à C. Baudelaire que revient l'honneur d'avoir découvert Edouard Manet, Whistler, Méryon. Admirateur de l'école anglaise, de l'école espagnole, il fréquentait aussi les gravures anciennes, dont il possédait pour sa songerie une collection. Qu'on se souvienne des poèmes qui, dans les *Fleurs du Mal*, ont le sous-titre : « d'après une gravure ou d'après un dessin », comme l'*Amour et le Crâne* (tableau de Goltzius),

ou *A une martyre*, un de ses chefs-d'œuvre. Les *Bohémiens en voyage*, quoique n'ayant pas le sous-titre révélateur de l'inspiration, sont visiblement sortis de la planche de Callot ornée de ces deux vers du graveur lorrain :

> Ces pauvres gens pleins de malaventures
> Ne portent rien que des choses futures.

Rappellerai-je ici : le *Masque*, la *Danse macabre, Sur le Tasse en Prison, Lola de Valence ?...* Pièces qui justifient pleinement l'idée critique de Baudelaire, « que le meilleur compte rendu d'un tableau pourra être un sonnet ou une élégie ».

Enfin, et chacun le sait, l'a constaté de ses yeux, C. Baudelaire a « mis la main à la pâte » et a laissé des dessins qui témoignent de l'intelligence artistique avec laquelle il savait voir, pénétrer et rendre.

5. — L'Art moderne.

Le grand artiste fait des portraits qui, aussi approchants qu'ils soient de son modèle, sont surtout semblables à lui-même.

Par bien des côtés, Baudelaire avait des affinités avec Eug. Delacroix, et en le peignant il a eu occasion souvent de le doter de ses propres qualités : le dandysme, la spiritualité, l'Amour de l'infini, etc... Mais il y avait dans le poète, outre l'imaginatif, un sensualiste, amoureux des apparences, sensible à toute manifestation immédiate, et qui avait besoin de trouver un homme qui répondît à cette face de son « moi », afin de se peindre en lui, à son tour. Cet homme, C. Baudelaire le rencontra dans Constantin Guys, dont il fit *le Peintre de la Vie moderne*. Constantin Guys était un modeste et médiocre artiste anglais qui faisait l'humble métier de la Documentation pour les journaux illustrés de Londres. Il devint un thème pour Baudelaire, qui l'éleva à la hauteur d'un précurseur. Disons la vérité à ce sujet : l'imagination du poète surpassait de beaucoup la valeur du peintre. C. Baudelaire a fait un chef-d'œuvre de *son peintre de la Vie moderne*, alors que Guys — Gavarni en sous-main, Grévin avant la lettre — n'a laissé que d'imparfaits et souvent informes croquis. Mais qu'importe, puisqu'il en est sorti l'évangile de l'art moderne !

C'est qu'en effet, le point culminant de la partie esthétique de l'œuvre du poète des *Fleurs du Mal* c'est l'enfer, d'où il a tiré ses peintures du vice, de la tristesse, du découragement, du blasphème, du crime, de la passion sous toutes ses formes. Il s'y montre *l'homme des Foules*, le *Dandy* mystérieux, qui porte froidement son âme dans tous les milieux avec l'aristocratique orgueil d'éviter les contacts, le *parfait comédien* qui se mêle à la vie,pour la connaître en la jouant, quoiqu'il la déteste et ne désire que sortir « des nombres et des êtres ».

S'établissant sur le sentiment du Beau et du bonheur, le poète analyse les raisons de la mode, et les découvre dans l'idée que l'homme se fait, en chaque siècle, de la beauté visible. Au-dessus donc du beau absolu, recherche du grand art, il peut, il doit exister des artistes que cette recherche de la beauté multiple passionnera. Gavarni et Daumier ont fait, l'un, les filles, l'autre, le bourgeois ; mais personne n'a embrassé l'ensemble de la vie présente, n'a ouvert sur elle les yeux sincères et naïfs d'un enfant avide de *tout voir*.

M. Guys, dandy, observateur passionné, l'a fait. A toute heure de jour et de nuit, il est en route ; il va, il court, il guette ; puis, rentré chez lui, s'enferme et crayonne furieusement ses souvenirs. Que cherche-t-il ainsi ? La modernité : c'est-à-dire cet élément passager, transitoire, fuyant comme les êtres, et plus qu'eux encore. Il poursuit les avatars du Protée de la mode, les couleurs du caméléon féminin, les nuancements de l'arc-en-ciel universel ; et, demain, ces détails, aujourd'hui terre à terre, banals, courants, s'étant évanouis, l'œuvre, loin d'être éphémère, apparaîtra avec la magie évocatoire d'une création.

L'artiste universel embrasse tout ; il n'y a rien qui ne puisse intéresser son œil et son esprit : les guerres, les grandes cérémonies politiques ou religieuses, les peuples étrangers, les types, du dandy au criminel, de l'aristocratique beauté qui se prélasse dans une loge de l'Opéra à la fille qui se vend dans un bouge, tout est motif à exercer sa faculté sensible et son pinceau. Parmi tant de choses, la femme, maîtresse du monde contemporain, drapeau de la mode, exemplaire de la beauté, sera sa préoccupation fervente ; il la suivra partout ; et c'est par elle qu'il pénétrera dans l'âme de son temps. Il y a dans

ces pages du *Peintre de la Vie moderne* des chapitres qui sont des chefs-d'œuvre. Au rang de ceux-ci je mets *l'Éloge du maquillage*, et *les Femmes et les filles*.

La femme a le devoir de se spiritualiser. Un de ses moyens, c'est la parure, c'est le fard. La femme est dans son véritable rôle poétique « en se faisant magique et surnaturelle ». Le noir artificiel qui cerne l'œil, le rouge, la poudre, ont pour but d'ajouter à celle qui les porte « la passion mystérieuse de la prêtresse », de l'éloigner de la nature, de la femelle. Une femme maquillée est, comme un tableau, une œuvre d'art rendue semblable aux aspirations de l'idéal. Soit dans la lumière des lustres, dans les allées d'un jardin public, à la rampe des petits ou des grands théâtres, chanteuse, actrice ou ballerine; soit à la porte d'un café ou à celle d'un lieu suspect, la femme fardée attire l'artiste qui l'épie et qui la suit comme sa divinité :

Sur un fond d'une lumière infernale ou sur un fond d'aurore boréale, rouge, orangé, sulfureux, rose (le rose révélant une idée d'extase dans la frivolité), quelquefois violet (couleur affectionnée des chanoinesses, braise qui s'éteint derrière un rideau d'azur), sur ces fonds magiques imitant diversement les feux de Bengale s'enlève l'image variée de la beauté interlope. Ici majestueuse, là, légère, tantôt svelte, grêle même, tantôt cyclopéenne, tantôt petite et petillante, tantôt lourde et monumentale. Elle a inventé une élégance provoquante et barbare, ou bien elle vise avec plus ou moins de bonheur à la simplicité usitée dans un meilleur monde. Elle s'avance, glisse, danse, roule avec son poids de jupons brodés qui lui sert à la fois de piédestal et de balancier ; elle darde son regard sous son chapeau, comme un portrait dans son cadre. Elle représente bien la sauvagerie dans la civilisation. Elle a sa beauté qui lui vient du mal, toujours dénuée de spiritualité, mais quelquefois teintée d'une fatigue qui joue la mélancolie. Elle porte le regard à l'horizon comme la bête de proie; même égarement, même distraction indolente et aussi parfois même fixité d'attention.

Parue au *Figaro* en 1863, une telle étude ne manqua pas d'impressionner les artistes. C'était un appel capable de leur faire ouvrir les yeux sur leur époque. Tracée avec ce soin rare que C. Baudelaire apportait à tout ce qu'il écrivait, éloquente, raffinée, chaleureuse, elle ouvrait des horizons inconnus, dépouillant de son caractère apparent de trivialité l'*immédiat* des choses, en proposant leur spiritualité.

Mais dans cette voie de l'art moderne, quels sont ceux qui ont compris le grand poète, qui ont rempli le rôle auquel il les appelait ? Avons-nous fait de l'art moderne quand nous avons représenté une *fille* ou une marquise, une bourgeoise ou une cuisinière ? N'aurons-nous qu'à dresser notre chevalet (comme le paysagiste se campe devant un motif) là où l'on mange, s'amuse, prie, boit ou discute ; là où l'on s'habille et où l'on se déshabille, pour avoir fait œuvre d'art moderne ? Si nous nous répétons les paroles mêmes de C. Baudelaire, nous saurons de suite que non.

Le romantisme (qui est l'art moderne), dit-il, n'est précisément ni dans le choix des sujets, ni dans la vérité exacte, *mais dans la manière de sentir*... Le romantisme (ou art moderne) est l'expression la plus récente, la plus actuelle du *Beau*.

Le peintre de la vie moderne n'est donc pas fatalement le peintre de ce *qui est laid*. Son but doit être de créer, de découvrir le *beau moderne*, qui consiste à rechercher de préférence « l'intimité, la spiritualité, la couleur, l'aspiration vers l'infini ». Devant de telles déclarations il est permis de croire que l'art moderne n'est pas encore né, et qu'il surgira un artiste qui prouvera, par des œuvres suffisamment supérieures, que tout ce qui a été tenté en cette voie n'est qu'un composé de niaiseries, de grossièretés et d'impuissance. Seuls Ricard et Whistler semblent en avoir jusqu'ici témoigné quelque chose dans le sens spirituel où l'entendait Baudelaire (1) ; mais ils n'ont fait que des portraits. L'art moderne attend son peintre héroïque, celui qui exprimera nos « beautés de langueur », nos souffrances cachées, mélancoliques et muettes, qui défilent avec une mortuaire tristesse, sous l'habit égalitaire, comme une nuée de croque-morts.

6. — Esthétique de Charles Baudelaire.

Baudelaire a dit lui-même :

J'ai entendu il y a longtemps déjà un homme vraiment savant et

(1) Le nom de *Manet* me vient ici. Ce beau peintre a malheureusement manqué de spiritualité ; nous lui devons des aspects de la vie de son temps exprimés avec une grande force de synthèse. Il restera. De nos jours un réaliste imaginatif très puissant, qui sait se tenir toujours *dans et au-dessus* de son sujet, M. Ignacio Zuloaga, a atteint au spiritualisme baudelairien avec son magistral *portrait de Madame la comtesse de Noailles ;* c'est inoubliable. Enfin le nom de *Fantin-Latour* s'impose encore, malgré une tenue parfois un peu froide et une peinture à petits moyens et sans maîtrise. Le charme de *Renoir* est sans profondeur et la rigidité de *Degas* reste un document réaliste, impersonnel, sans passion.

profond dans son art...Quand je le vis pour la première fois, je n'avais d'autre expérience que celle que donne un amour excessif, ni d'autre raisonnement que l'instinct.

On a deviné qu'il s'agit de Delacroix. Avant de connaître le maître, « ses yeux étaient remplis d'images peintes ou gravées ». Quoiqu'il ait épousé avec un enthousiasme sans bornes les opinions du peintre dont les tableaux faisaient une si bonne preuve de leur efficacité, Baudelaire avouera pourtant, plus tard,« qu'il a essayé plus d'une fois de s'enfermer, comme tous ses amis,dans un système pour y prêcher à son aise ; mais que son système était une espèce de damnation qui le poussait à une abjuration perpétuelle ». Pour éviter ce« châtiment », il s'est résolu à se laisser prendre tout simplement par ce que lui fait éprouver « un produit spontané de la vitalité universelle ». Il s'en remet au pouvoir du Beau. Il s'écrie :

Le Beau est toujours bizarre ; car le beau ne saurait être banal.

Pour le poète critique, le Beau est multiforme, et c'est affaire à la sensibilité de le reconnaître ; car la morale des arts est tout entière dans leur expression.

Le Beau a sa source dans le goût et dans l'imagination ; la nature n'est que leur très humble servante ; le peintre qui prend celle-ci pour l'art est une sorte de monstre comparable à la brute la plus primitive ; il lui manque la personnalité, présent magistral du Créateur, reflet de son âme, par lequel il se distingue des animaux. Le gouvernement de l'œuvre d'art est contenu tout entier dans les rhétoriques et les prosodies « qui aident à l'éclosion de l'originalité » et qui sont nées des nécessités spirituelles. Sans elles l'Imagination n'a pas de fondement et sans l'imagination elles sont des formes vides. C'est à l'influence d'Edgar Poe sur son traducteur qu'il faut attribuer l'assertion : « le Beau est toujours bizarre », la métaphysique et l'étrangeté logique du grand Américain ayant toujours excité l'admiration la plus humble de Charles Baudelaire. Il est vrai que Poe est un esthéticien hors ligne qui a écrit :

Divisant le monde de l'Esprit en ses parties les plus sensibles et les plus immédiatement reconnaissables, nous avons la Pure Intelligence, le Goût et le Sens Moral, parce que c'est juste cet espace intermédiaire qu'il occupe dans l'esprit. Il est l'anneau reliant la triple chaîne, il sert à maintenir l'accord naturel entre les deux extrêmes...

Mais le rôle des trois est clairement marqué. De même que la Conscience ou le Sens Moral reconnaît le Devoir, de même que l'Intelligence s'occupe de la Vérité, de même c'est la part du Goût seul de nous faire connaître la Beauté; et la Poésie est la servante du Goût (1).

Voilà la définition sur laquelle C. Baudelaire s'appuiera chaque fois qu'il faudra démontrer la nature de l'art vis-à-vis du Réalisme, vis-à-vis de la Morale, vis-à-vis de l'Utilité. En définitive, selon Poe, selon Baudelaire, l'art comme la poésie ne dépend nullement de la vérité ou réalité, il s'en sert, mais son rôle n'est pas de la subir, de la copier, de s'y soumettre; il ne serait en ce cas qu'un esclavage. « Etant la création rythmique du Beau », il a atteint son but quand il a satisfait le Goût dans ce qu'il a de meilleur et de plus pur. « Si la vérité — dit encore Edgar Poe — est le but le plus haut de la peinture, Jan Steen est un plus grand artiste que Michel-Ange (2). » C'est cette admirable et subtile distinction des trois principes de notre nature humaine que Baudelaire expose dans maints endroits de ses *Curiosités Esthétiques* et que T. Gautier recueille en la préface des *Fleurs du Mal* comme étant l'exposé personnel de la doctrine de leur auteur. En vérité il la tenait entièrement d'Edgar Poe, et ne l'avait formulée qu'en la traduisant presque littéralement.

Il y a dans *Fusées*, œuvre ébauchée de Baudelaire, publiée par les soins de M. Crépet, une page tout à fait explicite sur le Beau tel que le comprenait l'auteur des *Fleurs du Mal*. Je la recopie ; elle est précieuse :

(1) Essence de la Poésie. Edgar Allan Poe. *Mercure de France*, avril 1894.

(2) Qu'on me permette un bref exposé personnel : acceptons la *Raison* comme la metteuse en ordre de nos aperceptions sensuelles; l'*Esprit* comme l'accoucheur des Idées contenues sous ces aperceptions, et l'*Ame* comme une intuition divine qui conduit ces idées de leur *effet* à leur *fin* ; aussitôt toutes les faces de l'art nous deviennent claires. Un *rationnel* n'est pas un *spiritualiste*, un *spiritualiste* n'est pas un *mystique*. La Raison montre, établit l'ordre et la Beauté, la Spiritualité dégage le moi imaginatif, le Mysticisme découvre le Sublime. Titien est du domaine de la Raison, ainsi que Poussin, ainsi qu'Ingres (il y a plus ou moins de froideur selon la sensibilité). Vinci est du domaine spirituel, Michel-Ange du monde Sublime. Chez les Grecs l'Art n'atteignit à son total — Phidias — que grâce au mysticisme platonicien. Le Beau est circonscrit, le Sublime non. Il y a débordement dans les *Parques*, ce sont des femmes devenues des monuments. L'Art chrétien n'a rompu le Beau grec que pour l'étendre jusqu'au Sublime : Michel-Ange, les cathédrales... *Dieu est le Sublime même*. L'artiste qui voit Dieu dans la nature ne peint plus de la matière; il est — s'il fait du paysage — Claude Lorrain ou Corot. Raphaël a commencé par la Grâce, continué par le Beau, fini par le Sublime. Voilà les *progrès* d'un homme de génie, il remonte des Sens à l'Esprit et de l'Esprit à l'Ame.

J'ai trouvé la définition du Beau, de mon Beau. C'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais, si l'on veut, appliquer mes idées à un objet sensible, par exemple, le plus intéressant dans la société, à un visage de femme. Une tête séduisante et belle, une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui fait rêver à la fois, mais d'une manière confuse, de volupté et de tristesse ; qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, — soit une idée contraire ; c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associés avec une amertume refluante, comme venant de privation ou de désespérance. Le mystère, le regret sont aussi des caractères du Beau. Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter, excepté peut-être aux yeux d'une femme, cette idée de volupté qui, dans un visage de femme, est une provocation d'autant plus attirante que le visage est généralement plus mélancolique. Mais cette tête contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, des besoins spirituels, des ambitions ténébreusement refoulées, l'idée d'une puissance grondante et sans emploi, quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse (car le type idéal du dandy n'est pas à négliger à ce sujet), quelquefois aussi, et c'est un des caractères de beauté les plus intéressants, — le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique) le *malheur*.

Cette définition est en parfait accord avec la beauté que le poète nomme au long de ses ouvrages tour à tour « moderne, romantique, spirituelle », et c'est celle qu'il félicitait Delacroix d'avoir traduite. Elle prend sa source dans *René*.

C'est le dandy qui était en C. Baudelaire qui a écrit le *Peintre de la Vie moderne*, et c'est aussi *le parfait comédien qui a façonné son esprit à tous les sophismes comme à toutes les corruptions* (1). L'esthétique qui s'en dégage, c'est l'amour non pas du réel et du transitoire, mais du Beau considéré dans ses nuances infinies. Tout n'est pas à retenir de notre vie, mais nous pouvons capter les rayons les plus brillants de ce prisme illusoire ; nous passons, et l'heure rapide emporte les fragiles apparences du temps. Pourquoi ne pas doter les plus séduisantes de notre attention ? Notre souvenir n'en retient-il pas malgré lui les rayons ? Papillons merveilleux, elles peuvent devenir demain l'objet de l'admiration et de la pensée. Ne sont-elles pas une portion de l'éternité de l'Esprit qui les anime, qui

(1) Avertissement de la partie intitulée : *Révolte*, première édition des *Fleurs du Mal*.

les quitte, qui les reprend, sans jamais être semblable à lui-même dans sa multiforme persistance?

Quoique les raisons apportées à l'esthétique du *Peintre de la Vie moderne* soient moins élevées que celles qui remplissent la critique des Salons et des Expositions, quoiqu'elles paraissent moins péremptoires que les distinctions métaphysiques de la philosophie d'Egar Poe et d'Eugène Delacroix, elles sont une excitation et un défi à la création artistique, elles ouvrent une voie qui pourrait être féconde, si on la comprenait enfin, puisqu'elles désignent sous le pittoresque du luxe et de la corruption, comme sous la raideur macabre de l'Ennui, *la Spiritualité*. Et ce beau mot, trop souvent oublié par *l'art moderne*, cachant sous sa sonorité magique l'art tout entier, résume à lui seul l'esthétique, traditionnelle par le fond et nouvelle par les aperçus, de l'auteur si profondément original des *Fleurs du Mal*.

ÉMILE BERNARD.

INTERPRÉTATION BIOLOGIQUE DES GRANDES CATASTROPHES

ESQUISSE DE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

I

LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN

—

TOURNANTS DE L'HISTOIRE

Un grand tournant de l'histoire ! Evidemment cette périphrase-là nous pouvons l'appliquer aux jours que nous vivons, — et on ne s'en fait pas faute, dans les journaux, les revues, les livres. C'est une préoccupation du moment.

Vous rappelez-vous qu'au début de la guerre beaucoup de gens sages n'en étaient pas encore là ? Dans les premiers mois, quand on cherchait fiévreusement à deviner l'issue, les sceptiques ricanaient : « Mais c'est bien simple, on reviendra au *statu quo !* »

Ils n'ont pas tout à fait désarmé aujourd'hui, les sceptiques. Ils constatent qu'au lendemain de l'armistice on s'est remis à danser le tango, et ils soupçonnent que nos âmes n'ont pas été renouvelées du jour au lendemain d'un coup de baguette magique. Dans ces limites-là on peut les suivre sans inconvénient. Mais, hors le domaine de l'âme et de la psychologie, dans l'aspect extérieur, l'organisation matérielle de l'humanité,il est loin, le *statu quo ante bellum*. Il n'est vraiment plus possible de se le dissimuler. Il n'est pas vrai que le changement soit toujours lent, progressif, évolutif; il y a des changements immenses et brusques, cap pour cap, du jour au lendemain, comme des catastrophes géologiques, des éruptions du Mont Pelé, des révolutions enfin. Nous le savions bien théoriquement, mais c'est tout autre chose d'en vivre une soi-même, avec sa chair et ses nerfs. La planète, sous nos yeux, est en train de

prendre une figure nouvelle. Laquelle, grand Dieu ! Celui qui saurait d'avance, dès aujourd'hui, serait formidablement armé pour les luttes de demain. Jamais le don de prophétie n'aurait été d'un meilleur rapport. Mais tous les matins à peu près, quand nous ouvrons le journal, avec une attention émoussée par la lassitude de tant de nouveautés, les événements d'aujourd'hui donnent généralement un soufflet aux prophéties d'hier.

Ne pas essayer de deviner ce qui vient, évidemment, assurément, c'est la sagesse. Ne pas regarder vers l'avenir, puisque ça ne sert à rien. Mais si, inversement, on se retournait vers le passé, qui se laisse, lui, embrasser d'un coup d'œil, saisir à pleines mains. Après tout, l'avenir et le passé ont peut-être tout de même un peu un air de famille, se reflètent peut-être un peu l'un l'autre. Si on cherchait, dans le passé, à isoler et à comprendre les autres tournants de l'histoire, les moments où l'humanité mue, les catastrophes ? Peut-être dégagerait-on très vaguement quelque chose qui ressemblerait à des lois ?

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

C'est, il est vrai, de la philosophie de l'histoire, et c'est extrêmement discrédité. Ç'a été pratiqué jadis par un petit nombre de grands écrivains : Aristote, Vico, le Bossuet de *l'Histoire universelle*. Ç'a peut-être bien laissé tout de même, dans l'acquis de l'esprit humain, un faible résidu, par exemple que l'histoire recommence, qu'il y a des cycles qui reviennent, comme celui qui, de la démocratie, mène à l'anarchie et au despotisme ; des mots comme tyrannie, césarisme, empruntés à l'histoire de l'antiquité, sont d'emploi courant dans la nôtre.

Mais tout cela est très peu de chose, et, au moment précis où nous vivons, depuis un siècle environ, les généralisations historiques sont tout à fait hors d'usage. Quand un homme sérieux s'y laisse aller incidemment dans un coin de livre, il ne manque pas de faire ses réserves. Gaston Boissier n'écrit pas dix pages de généralités sur les causes de la ruine de l'Empire Romain sans s'en excuser.

Il n'y a pas, dit-il, de science plus aventureuse que celle qu'on appelle « la philosophie de l'histoire ».

L'histoire telle qu'on l'écrit actuellement a horreur des

aventures; elle avance pas à pas de document d'archives en document d'archives, elle ne décolle pas des faits, elle analyse, on remet la synthèse à plus tard, beaucoup plus tard.

Cette tournure d'esprit a naturellement rendu des services immenses; pour une part, cependant, elle est venue d'Allemagne, et elle subira peut-être le contre-coup des écroulements actuels. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Pour se risquer à de la synthèse historique) il faut n'avoir aucune réputation d'historien à perdre. C'est du travail d'amateur.

CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN

Dans le passé, le tournant de l'histoire le plus présent à notre esprit est peut-être bien la chute de l'Empire Romain. Est-ce un événement trop vieux pour lui demander des leçons ? Y a-t-il un pédantisme abominable à en parler à propos d'actualité ? Mais c'est une actualité. Quand nous cherchons à reconstituer le bloc latin, de quoi donc s'agit-il, sinon de l'ancienne Rome ? L'invasion boche a été guidée consciemment par la volonté systématique de recommencer les invasions barbares.

La chute de l'Empire Romain, mais toute la génération des quinquagénaires a vécu avec cette préoccupation sourde; elle nous a hantés depuis la guerre de soixante-dix. C'est elle qu'il y a derrière des expressions comme « fin de siècle », derrière nos neurasthénies de décadents supposés ou réels.

C'est tellement vrai qu'il y a une bibliographie moderne du sujet. Malgré leur horreur des généralisations, les historiens n'ont pas pu s'en abstenir tout à fait sur ce sujet-là.

On a déjà cité Gaston Boissier; dans son livre sur *La Fin du paganisme*, il y a tout un chapitre (tome II, livre 6, chapitre 3) sur les « causes de la ruine de l'empire ».

Incidemment, avec une prudence extrême de techniciens, Fustel de Coulanges et Renan ont laissé échapper des vues sur le même sujet.

Il y a même là-dessus tout un livre moderne de philosophie de l'histoire avouée. Naturellement il n'est pas d'un historien professionnel, mais d'un propagandiste socialiste, G. Sorel, *La Ruine du monde antique*.

Sur cette question : pourquoi l'Empire est-il mort ? de quelle

maladie? aurait-il pu être sauvé, et par quels remèdes ? les historiens donnent des réponses détaillées, à peu près concordantes, au moins en ce qui concerne les symptômes, le processus de la maladie.

Pour Boissier, Fustel, Renan, la responsabilité du christianisme n'est pas directement engagée. Le développement du christianisme et la décomposition de l'Empire sont des aspects concomitants d'un même phénomène profond, qu'il s'agirait précisément d'expliquer, très complexe et très obscur.

Boissier consacre un long alinéa à l'affaiblissement de l'esprit militaire, évidemment très grave dans un empire qui reposait tout entier sur l'armée. Il fait pourtant cette observation juste et amusante que l'Empire a, jusqu'à la fin, remporté de très grandes victoires, celle, par exemple, d'Aétius sur Attila : Rome est, pour ainsi dire, morte comme elle avait vécu, victorieuse.

Boissier consacre un autre alinéa à la décadence des lettres. Là aussi pourtant il fait des réserves fines et justes. N'y a-t-il pas eu plutôt éclipse momentanée, suivie de renaissance et de transformation ? Au moment précis où Rome va mourir, nous voyons, groupés autour de saint Augustin, un lot de gens qu'il faut bien appeler de grands écrivains, et qui pourraient bien ne pas le céder aux écrivains des meilleures époques. A considérer les choses sans parti pris, Rome a l'air d'être morte en pleine gloire littéraire, c'est-à-dire en plein épanouissement intellectuel.

Cela signifierait, n'est-ce pas, que, plus on regarde de près cette mort de l'Empire, et moins on la comprend, du moins avec notre stock d'idées courantes.

Boissier a fait tout un chapitre sur l'instruction publique dans l'Empire Romain, jusqu'à l'agonie. Il montre que l'instruction était organisée, qu'elle jouait un rôle énorme, qu'elle rendit des services immenses, et même qu'elle fut quelque chose comme l'âme de l'État, à la façon même de l'école et de l'université dans l'État moderne. — Et voici la conclusion du chapitre :

Ce qui prouve bien qu'il ne faut pas accorder trop de confiance à ce préjugé démocratique que l'instruction est une sorte de remède universel, et qu'en la répandant on guérit tous les maux d'un Etat,

c'est que tout cet effort ne parvint pas à retarder la ruine de l'Empire et le triomphe de la barbarie.

Boissier et Fustel, d'accord tous les deux, localisent la maladie mortelle qui a emporté l'Empire dans le même organe du corps social. — Ils insistent sur ce que Boissier appelle « la fuite des magistratures municipales ». Le mal serait dénommé peut-être moins exactement et plus clairement : la disparition de la classe moyenne, disons de la bourgeoisie.

Il semble bien d'un avis unanime que ç'ait été là, au cours des siècles d'empire, la grande transformation mortelle, le point précis où il y a effondrement. A la fin de l'Empire, on ne voit plus dans la Société Romaine qu'une masse énorme de serfs au-dessous de quelques sénateurs gros propriétaires fonciers. Le Sénat, corps politique, n'est plus depuis longtemps qu'un mot, mais le sénateur, comme individu, est la seule réalité sociale subsistante. En dehors de cette classe, il n'y avait plus que poussière. Les historiens sont d'accord là-dessus, et cela semble incontestable. La mort est venue dans l'Empire par la disparition de cette classe, qui nous est, il est vrai, très sympathique sous le nom de classe moyenne, mais qui est odieuse à beaucoup, dès que nous l'appelons bourgeoisie. C'est intéressant, et ça prend un peu, en ce moment, figure d'actualité. En Russie bolchévique, dans un cas très concret et très actuel, nous croyons bien, n'est-ce pas ? avoir sous les yeux un spectacle qui précise nos notions courantes sur la bourgeoisie. Tout se passe comme si en tuant une bourgeoisie on tuait l'âme d'un peuple, le peuple lui-même ; c'est la source de vie, le cœur et le cerveau ; dans le corps social le meurtrier frappe d'instinct cet organe-là, et immédiatement, en effet, la vie s'arrête.

Ça ne nous dit pas pour quelles raisons précises la bourgeoisie romaine est morte.

Fustel suggère une explication : « l'absence du capital mobilier » ... « L'Empire, au bout de trois siècles, n'avait pas plus de capitaux qu'au premier jour » ; la terre, les biens fonds étaient la seule forme connue de propriété. Or, dans une société sans capital, « le pauvre ne peut être qu'esclave, le prolétaire est à la merci du propriétaire du sol ».

Renan propose une autre explication. Les programmes d'instruction publique furent les grands coupables :

Il n'y était question que de littérature; la grande discipline de l'esprit, qui vient surtout de la science, tirait de ces chaires peu de profit.

La bourgeoisie romaine est donc morte faute de capitaux et faute de science. Il est bien entendu qu'aujourd'hui les uns jugent notre propre société bourgeoise menacée par l'existence du capital, et d'autres par le développement et la diffusion de la science. Ce contraste est peut-être amusant, mais il n'éclaircit pas le problème.

Il serait dommage de ne pas emprunter à Fustel des vues ingénieuses sur la nature du danger auquel l'Empire a définitivement succombé. — Cet État militaire avait toujours eu à combattre d'autres États et d'autres armées. Contre les périls de cette nature l'Empire était fort. Mais les barbares furent un péril tout différent.

A la fin de l'Empire,

sous Honorius, la Germanie est devenue presque un désert, dans lequel toutes les hordes nomades des Slaves et des Huns circulent à l'aise, et c'est à ce moment même que l'invasion est dans toute sa force.

C'est à peu près ainsi que la Russie bolchévique nous est représentée dans les journaux comme une masse confuse, mourant de paralysie au centre, et qui a « toute sa force à la périphérie » ; un mal phagédénique.

La lutte, dit Fustel, était entre l'Empire Romain et le régime de la bande guerrière ; c'est-à-dire entre l'état sédentaire et l'état instable. Le théâtre de cette lutte avait été d'abord au delà du Rhin, et les peuples germains en avaient été les premières victimes. Quand le mal eut dévoré la Germanie, il attaqua l'Empire.

Les sociétés en dissolution sont toujours un dangereux voisinage.

Il est curieux de toucher ainsi du doigt combien la chute de l'Empire Romain est une question encore brûlante.

C'est encore Fustel qui a dit sur le sujet les choses les plus profondes, ou qui me semblent telles du moins.

Il relève comme un symptôme infiniment grave l'attitude du Romain vis-à-vis de l'Empire : une attitude passive, étrangère ; l'esprit est ailleurs occupé d'autre chose. Contre le Gouvernement l'individu « ne manifeste aucune haine, n'en sent même aucune... il l'aime sincèrement... mais en même temps lui refuse ses forces..., le concours de ses volontés ».

Cela revient à peu près à dire que l'Empire n'intéressait plus vivement personne, il n'avait plus de drapeau adoré, de programme passionnant, de raison d'être profonde. Cela fait songer au mot de Gœthe (je crois), qu'on meurt seulement quand on y consent ; et c'est ce qui a dû se trouver primitivement de sagesse instinctive sous le cliché banal et usé : « se laisser mourir ».

Seulement c'est trop vague et trop mystique pour être une explication.

D'explication, les historiens professionnels n'en proposent aucune, ils déclarent ne pas savoir, ils n'imaginent pas de quelle façon le mal mystérieux aurait pu être enrayé.

Renan n'a aucun reproche à faire aux « grands empereurs qui ne réussirent pas dans la tâche impossible de sauver la civilisation antique ».

Boissier est très net :

> L'Empire était si profondément atteint que, sous quelque régime religieux ou politique qu'on l'eût fait vivre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, sa fin était inévitable.

C'est assurément l'opinion de tous les historiens professionnels, gens prudents et sages, liés par leurs habitudes d'esprit critique. Mais ce mot d'inévitable irrite G. Sorel, qui n'est pas un historien, qui est au contraire un propagandiste socialiste, tout à fait hors de la tour d'ivoire ; et précisément pour cela il a chance de n'être pas un isolé, il représente une façon de sentir et de penser très répandue et très naturelle.

> La ruine du monde païen, dit Sorel, s'est produite en causant une perte effroyable de forces ; je comprends la fureur qui a souvent saisi les historiens qui réfléchissaient à la destruction d'une civilisation si merveilleuse. Fallait-il donc que tant d'efforts accumulés fussent anéantis ? que le monde rétrogradât jusqu'à la barbarie des Peaux-Rouges ? etc...

Qui ne sympathiserait avec cette façon de sentir ? On est consterné d'un gâchage aussi extravagant. Y aurait-il eu un moyen de l'éviter ? et lequel ? G. Sorel le connaît, il nous l'indique sans hésiter.

Le coupable, ç'a été l'« idéologie chrétienne ». Sorel n'entend pas le christianisme tout court, en lui-même, nécessairement.

Il entend cette forme spéciale de christianisme qui a triomphé, et qu'il appelle idéologique.

> Elle a brisé la structure du monde antique..., elle a semé partout des germes de quiétisme, de désespérance et de mort. Cette action malfaisante est la loi de toutes les idéologies.

Ceci pourrait paraître un peu vague, mais la thèse devient tout de suite parfaitement précise :

> Le socialisme utopique (dit Sorel, et le contexte établit duquel il s'agit : le socialisme français de 1848, celui de Proudhon, de Fourier) aurait produit des effets aussi désastreux s'il avait eu une influence durable...
> Le *Marxisme* se présente, au contraire, comme une doctrine de vie, bonne pour les peuples forts ; il réduit l'idéologie au rôle d'artifice pour l'exposition abrégée de la réalité, etc.

A la bonne heure, voilà qui est parfaitement clair. L'Empire Romain est mort parce qu'il ne s'est pas trouvé, en ce temps-là, un Karl Marx pour le sauver. On ne croit pas caricaturer la pensée de Sorel. C'est bien là exactement ce qu'il dit.

On peut, à sa suite, préciser un peu davantage. Sorel croit que la maladie « portait sur les institutions militaires ». Il incrimine « la politique pacifiste »; on n'a « jamais fait de tentatives sérieuses pour réorganiser l'armée ».

Nous savons bien, en effet, maintenant, de la connaissance la plus immédiate, combien sont étroits les liens entre le marxisme et l'organisation militaire.

Sorel pense des Germains des choses qui appartiennent assurément au lot scientifique d'outre-Rhin.

> Les Germains ne détruisirent pas l'Empire ; le christianisme n'avait pas laissé grand'chose à détruire; mais il restaurèrent la société en apportant leurs rapports de fidélité et de compagnonnage.

Ce que Sorel dit de la Révolution française achève de situer sa pensée dans un cadre allemand.

> Au XVIIIe siècle, dit-il, des idéologues travaillèrent à ruiner tous les rapports sociaux... mais la Révolution prit vite un caractère guerrier.

Et ce fut la guerre, la réalité violente, qui a sauvé la société d'alors. Provisoirement, du moins, car le salut ne fut acquis définitivement que plus tard.

C'est seulement en 1870 que l'Allemagne a été en état d'entrer dans la voie vraiment moderne.

Il faut rappeler que Sorel, outre la *Ruine du Monde Antique*, a écrit un ouvrage intitulé *Réflexions sur la violence*, qui est naturellement un panégyrique de la violence.

Tout cela est parfaitement clair. Depuis cinq ans, tout ce cercle d'idées nous est devenu, hélas! horriblement familier. Cette idéologie, qui avait, comme d'habitude, la prétention de ne pas en être une, semble bien en train de crouler sous nos yeux, en ce moment même, au contact des faits. Cependant, pour l'objet que nous poursuivons, il n'est pas nécessaire d'anticiper sur les événements.

De la mort de Rome il est tout à fait certain que Sorel nous présente une explication qui est celle d'un parti, non pas même d'un parti, d'une chapelle. Et cette explication ne peut donc pas nous satisfaire, à moins que nous ne nous trouvions appartenir précisément à cette chapelle. On n'a pas la prétention de réunir sur elle l'assentiment universel.

N'en a-t-il jamais été fourni d'autres ? On n'oserait pas affirmer qu'on ait tout à fait épuisé la bibliographie du sujet. Mais on espère n'avoir rien oublié d'essentiel. Le peu qu'on a dit conduit à cette conclusion qu'on croit incontestable : la ruine du monde antique est un phénomène dont il n'existe aucune explication officiellement évidente. On ne sait pas, on ne comprend pas.

HISTOIRE ET PALÉONTOLOGIE

On n'a pas l'intention, assurément, d'apporter au débat des faits ou des considérations historiques qui aient échappé à l'attention de Boissier, de Fustel et de Renan.

Mais on croit qu'il serait possible de sortir utilement de l'histoire, quoique ça ne se fasse jamais, et de demander un peu de lumière à une autre discipline. On veut dire la paléontologie, la science naturelle qui a Cuvier pour fondateur ; elle aussi est une histoire, n'est-ce pas ? l'histoire des animaux.

Avant d'aller plus loin, pour fixer tout de suite les idées par un cas concret, choquera-t-on beaucoup, si on dit ceci :

Parmi les fossiles les plus connus, les moins exclusivement renfermés dans les manuels de paléontologie, l'ammonite est au premier rang. C'est presque un fossile mondain. Rappelons

que c'est une coquille, souvent énorme, parfois géante, enroulée sur elle-même à la façon d'un escargot aplati, dont l'habitant et l'architecte était un mollusque voisin de la pieuvre, d'une famille complètement éteinte depuis des âges. Il y a d'innombrables espèces d'ammonites, qui ont été étudiées de très près et classées par ordre chronologique. Les plus anciennes ont des coquilles simples. A mesure que la famille des ammonites a duré, les coquilles se sont ornées davantage, couvertes de tubercules, et surtout d'un dessin compliqué, une dentelle de festons, que les techniciens appellent la ligne suturale. Les dessins de ces dentelles ont été copiés méticuleusement ; il suffit d'avoir ouvert un traité de paléontologie pour en avoir eu sous les yeux des séries.

Pour être bien sûr que nous ne quittons pas, entraînés par la phrase littéraire, le terrain solide des réalités, il faut donner le texte même d'un paléontologiste.

M. Depéret écrit ainsi :

La complication graduelle et de plus en plus grande du dessin de la ligne de suture. Des cloisons successives sont secrétées par le manteau de l'animal dont le bord plus ou moins découpé...traduit sa forme dans la ligne suturale de la coquille... La complication progressive des lobes et des selles de la ligne suturale se présente comme une règle dans tous les phylums des ammonites, etc...

Au moment où les coquilles sont le plus extraordinaires, disons le plus évoluées (à la fin de l'âge que les géologues appellent *secondaire*), c'est alors que la famille des ammonites, qui remplissait le monde, disparaît brusquement et à tout jamais.

Peut-on, maintenant, se déclarer frappé d'une analogie? Nos cathédrales, de l'époque romane au gothique flamboyant, ont suivi la même évolution que les coquilles d'ammonites. L'église romane a des lignes sobres ; on est tout naturellement conduit, dans le langage courant, à l'appeler modestement une église. Mais, quand elle devient gothique, l'association d'idées conduit naturellement au mot cathédrale. Et enfin, au moment où la cathédrale flamboie, quand elle s'est progressivement couverte de clochetons, d'arcs-boutants, de voussures, de rosaces, c'est alors que le genre s'éteint brusquement, tombe en un laps de temps prodigieusement court dans l'incompréhension et la mort.

Ces généralisations ont chance de paraître provisoires et floues. Elles paraîtront de la mauvaise littérature à prétentions scientifiques. Brunetière, quand il parlait de l'évolution des genres, ne l'entendait pas dans un sens aussi strictement physiologique. Et il est bien possible, après tout, que la comparaison soit absurde. On en a le sentiment. Pourtant, quand on essaie de remonter à l'origine de ce sentiment, on ne trouve pas grand'chose. Entre un céphalopode et le plus élevé des mammifères, au point de vue physiologique, il y a bien une différence de degré, mais non pas essentielle, de toute évidence. Il est vrai que le céphalopode bâtit sa coquille par sécrétion ; l'homme construit évidemment par d'autres procédés. Il y a peut-être là un abîme. On est tenté de n'en être pas tout à fait sûr. Ces deux familles d'êtres vivants, que nous savons incontestablement soumises à tant de lois physiologiques communes, est-il inconcevable qu'elles obéissent instinctivement à une loi de plus, dans la construction de leurs abris, et, si on peut dire, dans leurs rapports avec le carbonate de chaux.

On se laisse entraîner à donner à l'idée une expression caricaturale, parce qu'il faut pourtant bien prendre le droit de souligner ce qu'on veut dire. Mais on éprouve le besoin de donner l'assurance qu'on ne développe pas un paradoxe. — On ne tire pas un coup de pistolet.

Un essai d'application à l'animal humain des lois paléontologiques ne peut être tout à fait une nouveauté. Je crois qu'on en trouverait un dans Le Dantec.

Mais Le Dantec fait de la métaphysique, il veut dégager le sens profond de la vie. Il est bien entendu qu'on se propose ici un but beaucoup plus terre à terre.

Que la vie soit, en dernière analyse, ce qu'on voudra ; qu'on ait sur elle les opinions de Le Dantec, ou celles, si l'on veut, du catéchisme ! Qu'on mette ou qu'on ne mette pas entre l'homme et l'animal une différence essentielle de substance, on voudrait que la question fût ailleurs. Entre l'animal et l'homme il y a toujours en commun la chair, le protoplasma, le mystère de la naissance et de la mort. C'est précisément cela dont il s'agit.

Une formule courante comme celle-ci : « Les bêtes, nos frères inférieurs », ne choque personne. L'énorme succès dans le

grand public du délicieux entomologiste Fabre atteste combien le sentiment profond de notre solidarité avec les bêtes a fait de progrès, même avec les bêtes les plus humbles, les insectes, avec tout ce qui vit, comme nous-mêmes.

On sait d'ailleurs combien Fabre a été jugé sévèrement par beaucoup de biologistes, pour ses préoccupations anthropomorphiques, soupçonnées capables de fausser l'observation. Et sur ce point aussi on se garderait bien de prendre parti.

Ce qu'on veut dire est ceci.

Nos programmes scolaires sont des choses d'immense conséquence dépassant beaucoup les limites de l'école, s'étendant à toute la vie : l'adulte n'arrive jamais à s'en dégager tout à fait. Or les programmes scolaires mettent une cloison étanche entre les sciences et les lettres ; dans nos universités, sans aucune exception, il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il ne peut pas y avoir un seul adolescent étudiant à la fois l'histoire, qui s'enseigne à la Faculté des Lettres, et l'histoire naturelle, qui s'apprend dans un laboratoire à la Faculté des Sciences. — C'est sur ce grand fait négatif, tout à fait indéniable, qu'on attire l'attention. Il explique notre répugnance instinctive à prendre au sérieux un rapprochement entre des faits historiques et paléontologiques.

Il est légitime de se soustraire à l'influence des programmes scolaires. Il est absurde de supposer *à priori* que l'humanité doive nécessairement échapper aux grandes lois générales qui régissent la vie.

LA MORT DES ESPÈCES ANIMALES

Si on admet ce point de vue, on est conduit à voir sous un jour nouveau la croissance, l'épanouissement et la mort de l'Empire Romain.

La paléontologie est sans doute un monde spécial, clos au grand public ; tout le monde pourtant a présent à la mémoire quelques noms d'énormes animaux disparus, ne fût-ce que celui du mammouth. Ceux du mastodonte, voire même du diplodocus, ont fixé un moment l'attention, et se sont glissés dans le langage courant. Ils évoquent le souvenir de squelettes immenses, dont on se rappelle avoir eu sous les yeux des reproductions dans les journaux illustrés, ou même qu'on a vus remplissant de leurs masses, au Museum par exemple,

la plus grande salle d'une galerie d'histoire naturelle. On peut se souvenir de vertèbres dont chacune est beaucoup plus grosse que la tête d'un homme. C'est tout ce qui nous reste des plus magnifiques animaux qui aient vécu sur la planète. Il y en a un grand nombre d'espèces.

Comment et pourquoi ces superbes espèces ont-elles disparu ? Les paléontologistes se sont posé la question ; ils ont dégagé une loi ; on va en emprunter l'exposé sommaire à M. Charles Depéret : *Les transformations du monde animal.*

Pour les « rameaux phylétiques » (c'est-à-dire ce que nous appellerions les espèces dans le langage courant), une évolution qui se termine par la mort, c'est la règle générale.

On cite bien quelques exemples du contraire. Les lingules, par exemple, qui sont des brachyopodes, certains oursins, certaines balanes, les moules marines communes, ou bien encore nos scorpions et notre araignée lycose ; ce sont là des animaux fort anciens, qui se retrouvent, avec des formes voisines de l'actuelle, à des époques extrêmement reculées, jusqu'à l'âge primaire.

Mais ce sont des exceptions qu'on cite, qu'on énumère. Tout au rebours d'elles, on voit communément :

En suivant l'histoire paléontologique du globe... les espèces, les genres, les familles, les groupes... apparaître, évoluer avec une richesse de formes variable, puis décroître et disparaître presque toujours assez brusquement. Parmi ces innombrables rameaux phylétiques il en est relativement très peu qui aient été doués de la sève suffisante pour parvenir jusqu'à nous.

On ne connaît pas les causes mêmes de ces morts ; mais quand on examine tous ces rameaux phylétiques défunts, on leur trouve des caractères invariablement communs ; on dégage « les conditions habituelles dans lesquelles se produit le phénomène » ; les lois ou, si l'on veut, les symptômes de la mort.

« Deux de ces conditions essentielles », qui accompagnent l'extinction, sont le gigantisme et la complexité.

Il semblerait *a priori* que les rameaux phylétiques les plus susceptibles de conservation dussent être ceux où les individus sont parvenus le plus rapidement à une forte taille, à une adaptation parfaite à leurs besoins, à une puissante armure offensive ou défensive.

Eh bien ! c'est le contraire, les formes géantes, qui sont en même temps hautement spécialisées, ne se rencontrent jamais au début, mais seulement à la fin des rameaux...

C'est au moment même où les espèces d'un groupe ont acquis le maximum de puissance, soit par les dimensions de corps, soit par la perfection des armes offensives ou défensives, qui semblent devoir mettre des êtres à l'abri de tout ennemi, que ces espèces sont à la veille de disparaître.

Et voici une conclusion de M. Depéret qui est intéressante par sa généralité, par son caractère abstrait :

Toute évolution en apparence progressive, toute adaptation nouvelle, sont un danger de plus pour la survivance du type.

Cela s'applique au mammouth, au mastodonte, au diplodocus, et à bien d'autres superbes bêtes fossiles que M. Depéret énumère : le Mastodonsaurus, le Brontosaurus, le Titanosaurus, le Titanotherium, etc... tous animaux,

dont les dimensions colossales annoncent la fin d'autant de phylums... Il serait facile d'après cette loi de prédire l'extinction naturelle prochaine des éléphants, de l'hippopotame, de la baleine, et de quelques autres espèces de grande taille de la nature actuelle, si l'homme n'était intervenu pour hâter cette disparition.

Il ne faut pas trop essayer de comprendre; et, par exemple, l'explication darwinienne de la lutte pour la vie n'est pas satisfaisante :

La lutte directe avec les autres espèces paraissant inapplicable, dit M. Depéret, aux grands mammifères et aux gigantesques Dinosauriens, Darwin se rejette sur la difficulté pour ces êtres géants de trouver une quantité de nourriture suffisante : — explication d'une faiblesse presque enfantine, alors qu'il s'agit d'herbivores ayant habité des continents à peu près sans limites.

On choquera moins, peut-être parce qu'on restera davantage dans le vague, si on se borne à rappeler qu'un mécanisme complexe est par cela même délicat, périssable. Mais il serait inexact de prétendre qu'on comprend ; ce n'est pas de comprendre qu'il s'agit ; les paléontologistes se bornent à enregistrer des faits, qui se groupent d'eux-mêmes en loi naturelle.

Nous constatons que la durée d'existence des rameaux phylétiques n'est pas indéfinie, comme le voulait la logique... Chaque rameau phylétique parcourt une sorte de carrière géologique, dans laquelle on peut distinguer une phase de jeunesse, une phase de

maturité, et enfin une phase de sénilité ou de dégénérescence, préparant l'extinction du type.

Chacun de ces rameaux aboutit avec une vitesse variable à des mutations de grande taille et à caractères très spécialisés qui s'éteignent sans laisser de descendants. Lorsqu'un rameau disparaît par extinction, il est pour ainsi dire relayé par un autre rameau à évolution jusque-là plus lente, qui traverse à son tour les phases de maturité et de vieillesse qui doivent le conduire à sa fin.

On sent bien la comparaison qui s'impose à l'esprit. Un grand empire, une grande civilisation, comme le monde Romain, est un « rameau phylétique » à la phase de sénescence.

Une comparaison? N'est-ce rien d'autre qu'une comparaison ? Un empire, une nation, une race, qu'est-ce donc autre chose qu'une chaîne de générations, une variété de l'espèce humaine, un « rameau phylétique »? Est-il sérieusement possible d'apercevoir entre les deux une différence fondamentale?

Un rapprochement entre Rome et, par exemple, le rameau phylétique des *diplodocus ;* l'assimilation d'un peuple évoluant dans sa civilisation, comme les Grecs, les Romains, à une variété zoologique ; on sent très bien que c'est horriblement choquant; ça paraît un blasphème, et, qui pis est, une absurdité, voire une blague.

C'est entendu ; une assertion de ce genre froisse des sentiments, notre vanité d'hommes, nos croyances, ou plutôt, non! pas nos croyances, qui ne sont pas en cause ; mais des préjugés, des susceptibilités, des pudeurs, qui ont une origine métaphysique ou religieuse.

Mais enfin sont-ce là des choses dont il soit impossible de faire abstraction ? et, si on en fait abstraction, ce qu'on vient de dire est-il autre chose que l'évidence toute nue? Comment peut-on imaginer que l'homme matériel, en chair et en os, ne relève pas de la zoologie? et qu'est-ce donc que l'humanité, sinon un composé d'hommes en chair et en os ?

DES CONCLUSIONS PRATIQUES

Notez que des infiltrations importantes se sont déjà produites du domaine de la paléontologie dans celui des idées historiques : — des infiltrations d'une importance pratique. Et d'ailleurs on n'a pas besoin de montrer que les idées, qui sont des suggestions, ont une importance pratique redoutable.

Nous ne sommes que trop familiers avec l'idée que notre

société vieillie est en décadence. Et si on doute que les sentiments de cet ordre aient une parenté avec les sciences zoologiques, le doute sera levé apparemment, si nous observons que la conception dela décadence est associée couramment à des formules empruntées au langage des naturalistes : la lutte pour la vie, la survivance du plus apte, le surhomme. Ces formules traduisent, pour une large part, des idées allemandes, surhomme est une traduction littérale d'*uebermensch*, qui fait un peu violence aux lois de notre langage. En ce moment ces idées nous dégoûtent un peu sentimentalement ; et même elles nous répugnent intellectuellement. Le surhomme vient de faire, de toute évidence, le fiasco le plus effroyable que l'histoire ait enregistré.

Il faut noter pourtant que ces conceptions, comme beaucoup d'idées allemandes, surtout dans le dernier quart de siècle, le quart de siècle boche, n'ont pas des contours nets et n'ont pas été cherchées avec un souci tout à fait sincère de la réalité. Ce sont des approximations faussées par l'hypertrophie de la vanité collective : un peu des monstres.

Avec prudence ne serait-il pas possible d'emprunter à la paléontologie des idées historiques qui ne seraient pas des monstres ? Ces idées ne seraient-elles pas susceptibles de rectifier d'une façon intéressante nos façons de regarder le présent et d'imaginer l'avenir ?

On peut essayer de préciser un peu davantage. — Tout le marxisme, le socialisme à base scientifique, avec G. Sorel, admet comme un postulat que notre société moderne, au rebours de la société antique, doit continuer à vivre indéfiniment, si elle évolue dans le sens de la bonne doctrine. Il ne voit pas d'inconvénients à accoupler les deux concepts « *vivre* » et « *indéfiniment* ». Le plan est de distinguer dans notre société le bon et le mauvais. Le bon, c'est notre haute civilisation ; le mauvais, c'est ce que nous appelons notre corruption, notre décadence, ce que notre examen de conscience révèle en nous-mêmes de défectueux. Or, pour le paléontologiste, n'est-ce pas, dans un rameau phylétique, les symptômes de mort, ce sont précisément la taille gigantesque, l'armement admirable, la haute spécialisation, tout ce qui fait la beauté, la perfection de l'animal. C'est cela même qui est le signe infaillible de l'extinction.

Le grand romancier socialiste anglais Wells a, plus peut-être qu'aucun autre contemporain, essayé d'imaginer l'avenir. Il l'a fait dans des ouvrages de doctrines comme *Anticipations* ; dans des nouvelles ou des romans comme *la Machine à explorer le Temps* ou *Quand le dormeur s'éveillera*. Leur caractère commun le plus curieux est que l'auteur voit toujours l'avenir dans la prolongation indéfinie du présent.

Dans *la Machine à explorer le Temps*, nos deux classes sociales, capitaliste et ouvrière, sont devenues deux humanités distinctes, également dégénérées, mais chacune à sa façon ; il serait plus juste de dire deux animalités.

Quand le dormeur s'éveillera nous transporte dans un avenir moins lointain, mais qui ressemble au présent comme une caricature au modèle. Les deux classes ont évolué dans le sens actuel, en droite ligne, si on peut dire : elles sont devenues plus étrangères et plus subordonnées l'une à l'autre, dans un monde plus industrialisé, où la décadence physique, intellectuelle et morale a fait de grands progrès.

La merveilleuse fantaisie de Wells, extraordinaire de précision et de vie dans les menus détails évocateurs, se révèle pauvre dans le canevas général, emprunté à la doctrine socialiste, et qui, par conséquent, n'est pas de Wells. C'est un simple reflet de conceptions générales courantes.

Dans ces moments de l'avenir que Wells dessine on ne voit nulle part la succession éternellement répétée de la naissance, de la maturité, de la vieillesse et de la mort, qui semble bien la loi de la vie, non seulement pour les individus, mais aussi pour les espèces.

Cette loi de la vie, si nous l'empruntons à la paléontologie, et si nous essayons d'en tenir compte pour l'intelligence du passé, l'image que nous nous faisons de ce passé ne s'en trouvera-t-elle pas modifiée ?

Il faudrait voir.

(A suivre.)

E.-F. GAUTIER.

NIOBÉ

—

Une meule de blé flambe dans l'heure sombre ! —
Rien n'est plus morne, ici, que la chute du jour !
La nuit n'est plus la nuit ; mais une masse d'ombre
Qui tombe, lourdement, des cieux sur les labours !

« O gerbes qui brûlez près des maisons en cendre
Où vous deviez entrer sous la forme du pain !
O Champs ! l'Eté qui vient ne verra pas descendre
Le Maître des moissons, sa faucille à la main !

« Cérès ! Toi qui donnais l'opulence à la Terre,
J'entends, j'entends tes pleurs près des meules en feu !
Aux ronces disjoignant le dallage de l'aire
Se déchirent les plis de ton vêtement bleu !
Tes pieds nus ont heurté l'acier des faux rouillées ;
Un vol de corbeaux noirs t'accompagne ; et, pourtant,
Sous les herbes des cours par notre sang souillées,
Un narcisse étoilé s'est ouvert, au printemps !
O Déesse par qui la Terre fructifie,
Toi qui mûris le blé, toi qui produis le vin,
Prends ce gage sacré de la terre meurtrie :
Promesse des moissons qui surgiront demain ! »

★

Astres des nuits et jours d'immuable lumière !
Saisons qui renaîtrez, bornes du Temps qui fuit,

Vous me donnez le goût et le sens du mystère,
Car de grandes douleurs m'ont fait digne de lui !
Que me sont, désormais, les désirs, les pensées
Et les sombres transports de tout le monde humain ?
Qu'importent les remords pesants, les chairs blessées ?
Des sens plus purs m'ont fait percevoir le Divin !

— Psyché, tu m'as donné la clef de tes domaines,
Leurs hautes portes d'or ont tourné devant moi !
J'ai baigné mon corps las dans l'eau de tes fontaines
Et me suis allongé, dans les fleurs, près de toi !
Et tu changeas, alors, le parfum de tes roses
En un philtre inconnu qui, soudain, dévoila
La splendeur de la face immortelle des choses,
Dans un ciel que ta main de Déesse étoila !



La face par ton aile et ton voile assombrie,
Tu nous restes fidèle, encore, ô Rêverie !
A l'heure où la Beauté s'efface dans le noir,
Sans consolations, sans désir, sans espoir,
Quand la nuit nous surprend au milieu des décombres,
Ta présence est sensible ; et, bleuissant les ombres,
Ton Seuil s'ouvre, devant ton foyer allumé.
Et le coude posé sur le livre fermé,
Les yeux mi-clos, la main brillant contre la tempe,
Dans la chaude lueur qui glisse de ta lampe,
Dont la clarté qui meurt te rend visible encor,
Fantôme deviné parmi les brumes d'or,
Toi que la mer voyait sur ses flots et ses rives,
Le printemps dans les bois, les monts sur leurs sommets,
O Déesse, faut-il aujourd'hui que tu vives
Languissante et laissant, peut-être, pour jamais,
Sur la Terre du sang, traîner, comme des voiles,
Tes ailes que gonflaient la brise des étoiles,
Les souffles de la lune et les vents embaumés ?



Clos l'amphore de grès ! Laisse la coupe creuse
Se remplir, désormais, de cendres et de pleurs !
La grappe se flétrit sur la vigne terreuse,
Et le vin n'aura plus son arome de fleurs!
S'il n'étincelle plus dans la coupe brillante
Que le bouillonnement de l'écume mouillait,
Laisse les cordes d'or de la Lyre croyante
Sous tes pleurs incessants mollir et se rouiller!
Laisse tout ce qu'aimait, jadis, ton cœur avide!
Le temple de Psyché par le Sang est souillé !
Plus un écho! Le ciel est nu ! Le monde est vide!

ALBERT ERLANDE.

Champagne, 1915, Ouvrage des « Marquises ».

LE PRAGMATISME, L'ART ET L'ESTHÉTIQUE DE L'INTUITION

—

Nous écarterons d'abord, et immédiatement, une certaine condamnation du pragmatisme à laquelle on pourrait songer ici ; nous l'écarterons, parce qu'en vérité elle est trop simple, et que nous nous défions des réfutations faciles.

On pourrait dire que le pragmatisme, étant une forme subtile et raffinée de l'utilitarisme, ne peut laisser aucune place à l'art qui en est la négation.

> L'utile, dit Schiller (1), est la grande idole de l'époque ; toutes les forces s'emploient à son service ; tous les talents lui rendent hommage. Dans cette balance grossière, le mérite spirituel de l'art n'est d'aucun poids et, privé de tout encouragement, il disparaît du marché bruyant du siècle.

Certes, il est parfaitement exact qu'à force de vouloir considérer en toutes choses le rendement, et le résultat qui paie, on déshabitue peu à peu les esprits du désintéressement et d'une certaine noblesse qui sont les conditions essentielles de la production esthétique ; il est exact aussi que l'art, en un sens, c'est l'inutile, sinon dans ses effets, du moins dans sa recherche ; il est vrai, enfin, qu'une certaine forme de civilisation industrielle ou platement trafiquante rend difficile l'avènement et l'épanouissement de l'œuvre d'art ; le rêveur devient être vain ou dangereux ; le poète est secrètement méprisé ; la société qui absout parfois le criminel ne pardonne pas à

(1) Schiller : *Lettres sur l'éducation esthétique*. Lettre II, traduction Regnier. Chez Hachette, *Œuvres de Schiller*, t. VIII, p. 189.

l'artiste d'essayer l'annexion du royaume d'Utopie. Qu'a-t-elle besoin de chanteurs, de gémissements distingués ou d'exaltation lyrique ? elle se rit de l'émotion d'un Stendhal sortant halluciné, malade, brisé, de Santa-Croce et se répétant avec délices des vers de Foscolo ; que lui font les battements de cœur d'un Flaubert, qui vient de contempler un mur de l'Acropole, ou les effusions douces de François d'Assise louant le Seigneur d'avoir fait au ciel :

Claires, précieuses et belles

nos sœurs les étoiles ou, sur la terre, l'eau humble et chaste ? Cela est-il utilisable ? peut-on capter ces sources de lumière, ou convertir en action rémunératrice ces forces liquides ? Voilà toute la question.

On pourrait continuer et pousser à bout l'opposition de l'utile et de l'art, du pragmatisme et de l'esthétique ; mais le jeu serait trop aisé ; il ne vaudrait que contre le pragmatisme grossier des foules, contre les formes inférieures d'une doctrine dont le châtiment premier est d'être, inévitablement et légitimement, exposée à certaines déviations où la conduisent, par une pente insensible, ses origines, ses inspirations, le dédain des principes, et l'entreprise équivoque de justifier la pratique par des raisonnements dont la finesse ne saurait faire oublier la vulgarité (1).

La tentation est donc grande, et, après tout, naturelle, de prendre ici le pragmatisme en flagrant délit de bassesse ; nous ne le ferons pas ; il convient de chercher ailleurs ; c'est dans ce qu'elles ont de plus haut et de plus essentiel qu'on doit juger les doctrines ; ce qu'il faut examiner, ce sont les rapports précis du pragmatisme philosophique et de la création esthétique ; ce qu'il faut confronter, c'est l'attitude pragmatiste :

avec la conception de l'art qui en découle ;
avec l'explication génétique qu'elle propose d'une œuvre ;
avec les moyens de la réaliser qu'elle recommande ;
avec les caractères généraux des productions qu'elle inspire.

I

Et d'abord, si le pragmatisme autorise l'art, ce ne peut être,

(1) Taine a remarqué avec pénétration que la bassesse n'exclut point une certaine finesse. *Voyage en Italie*, Hachette, t. II, p. 357.

conformément à sa définition, qu'en le soumettant, comme toute activité humaine, à la préoccupation de l'utile, qui lui donnera sa direction, son sens et sa loi. Au nom de l'utile on pourrait le condamner ; si on le laisse vivre, c'est assurément à condition qu'il se rapproche du profitable, et qu'il essaie de servir, qu'il installe, par exemple, dans les esprits ou dans les cœurs, des idées fécondes ou des sentiments efficaces ; c'est à la condition expresse qu'il cherche la correspondance avec un public. L'artiste, même s'il a vécu solitairement, doit dépasser, par son œuvre, la solitude qui en fut peut-être la condition, et retrouver la foule innombrable. Il doit franchir le cercle des initiés et communiquer à tous le tourment de ses nobles inquiétudes et la passion de ses rêves.

Nous retrouvons là l'essentiel de ce qu'on pourrait appeler la doctrine de l'art pour la foule, de l'art pour le peuple, de l'art pour tous... sauf pour l'artiste.

Nous n'aimons guère qu'on mêle les genres et qu'on fasse rentrer dans la catégorie de la prédication les formes multiples et autonomes de l'activité artistique. Nous n'aimons guère, en général, qu'on cultive sournoisement une discipline *pour* une autre (1), et qu'ici la morale soit le prétexte ou l'excuse de l'art.

Il y a là un rôle subalterne imposé à l'art qui ne lui laisse le choix qu'entre la médiocrité esthétique ou l'exaltation vertueuse, inefficace et fausse. Il n'y a là de quoi contenter ni les artistes, ni les moralistes. Nous ne reprendrons pas les éternels arguments qu'on a donnés contre une certaine conception de l'art, — propre peut-être à satisfaire la piété prude des pensionnats, ou le formalisme austère de certaines sectes, — mais éminemment apte à dégoûter à la fois de la vertu et de l'art les gens qui se piquent de ne rien confondre, et qui ne prennent pas pour des chefs-d'œuvre les romans destinés à l'édification de celles qu'on nomme en Angleterre les « *bread and butter girls* » (2).

Nous avons dit ailleurs que l'art est utile, dans la mesure où il ne cherche pas l'utilité, et que son efficacité la plus franche naît de son apparente inutilité ; nous le pensons encore, et nous le redisons ; mais qu'on nous entende bien : l'utilité de

(1) L'histoire pour la morale par exemple, ou la géographie harmonieusement arrangée pour la louange d'une Providence bienfaisante et tutélaire, etc.

(2) Les « demoiselles Tartines ».

l'art ne peut être qu'une utilité de surcroît, et cette utilité, d'ailleurs considérable, ne peut être assurée que si on ne fait pas préalablement à l'artiste l'injure de le considérer comme un oblique serviteur du Beau. Le Beau est, à lui seul, une fin assez haute ; sur les sommets, il n'y a pas de hiérarchie. Si l'art n'est qu'un moyen pour une fin qui le dépasse, il n'est rien qu'une technique sans grandeur ou qu'une morale honteuse d'elle-même, peureuse de s'affirmer.

II

Nous n'aimons guère non plus cette idée pragmatiste qui tend à expliquer la genèse de l'œuvre d'art par le seul recours aux puissances profondes et troubles de l'inconscient.

Certes, ce ne sont pas toujours des concepts clairs qui font surgir le chef-d'œuvre :

Quand je m'assieds pour écrire une poésie, ce que je vois le plus souvent devant moi c'est l'élément musical du poème et non pas le concept clair du sujet sur lequel souvent je ne suis pas d'accord avec moi-même (1).

Mais Schiller, dans ce passage, voit encore quelque chose : il n'est point la proie délirante de forces obscures et dionysiaques ; et l'affirmation d'une certaine spontanéité inconsciente, et l'aveu que ce rythme est parfois antérieur à l'idée, tout cela n'abolit point la lucidité.

Il y a certes des dangers à éviter. Il ne faut point recourir, pour l'explication génétique de l'œuvre d'art, à un mécanisme un peu étriqué, à cet intellectualisme atomistique du XVIIIe siècle qui aurait volontiers réduit le travail esthétique à une somme de raisonnements discursifs pleinement lumineux. La tentation est grande, pour certains esprits analytiques, de faire tenir une œuvre d'art dans quelques formules, dont la juxtaposition épuiserait la richesse ; mais il faut savoir se résigner ; le génie a une originalité que ne sauraient enfermer ni contenir les cadres étroits d'une explication causale, si elle se prétend exhaustive. Sur ce point un Nietzsche a raison contre un Montesquieu ou un Taine ; il y a des nouveautés imprévisibles ; il y a des jaillissements spontanés ; l'esthétique n'est point une mécanique.

Mais ces réserves faites, nous n'irons pas jusqu'à dire que

(1) Schiller, cité par Basch : *Essai sur l'Esthétique de Kant*, pp. 462, 463.

l'œuvre d'art est toujours une sorte de révélation auguste qui déborde la personne de l'auteur, à son insu, et contre son gré, qu'elle est le fruit d'une certaine innocence et d'une naïve candeur.

Nous nous placerions plus volontiers dans la catégorie des professionnels de la clarté, dont ont parlé, trop dédaigneusement, certains esthètes contemporains et même certains philosophes. Pour eux, l'œuvre d'art n'est que le résultat d'une explosion, — de l'explosion des forces latentes qui se sont lentement accumulées dans l'âme de l'auteur :

> Nous ne pouvons pas pénétrer dans sa conscience, qui est plus cachée encore aux regards de l'étranger que ne l'est celle des autres hommes : lui-même *il n'a de génie que dans la mesure où il ne se connaît pas* (1).

Il y a là, nous semble-t-il, des affirmations gratuites. Nous avons des témoignages qui nous prouvent à quel point il faut croire à la collaboration consciente et volontaire de l'auteur. Nous savons comment un Michel-Ange ou un Beethoven composaient leurs chefs-d'œuvre, — comment un Corneille écrivait *Polyeucte*, un Racine sa *Phèdre*, et même un Lamartine sa huitième vision. Il y a peut-être du génie, avec, d'ailleurs, bien des défaillances, mais il n'y a pas de grand art sans application volontaire. C'était, croyons-nous, l'avis de Hugo, lorsqu'il écrivait dans *Toute la Lyre* ces vers extraordinaires auxquels il faut toujours revenir :

> Où donc m'entraîne-t-on dans ce nocturne azur ?
> Est-ce que j'obéis, est-ce que je commande ?
> Ténèbres, suis-je en fuite ? Est-ce moi qui poursuis ?
> Tout croule ; je ne sais, par moments, si je suis
> Le cavalier superbe ou le cheval farouche ;
> J'ai le sceptre à la main et le mors dans la bouche...

Il y a là, certes, dans cette ardente chevauchée, un état d'exaltation presque indicible ; — mais au délire du poète s'allie, de son propre aveu, une raison encore lucide (2).

(1) G. Sorel : *La valeur sociale de l'art* (Revue de Métaphysique, mai 1901, p. 251).

(2) C'était l'opinion de Sully Prudhomme rapportée par A. Dorchain. L'auteur des *Vaines tendresses* pense que l'état de création est un *état de grâce* ou plutôt « une sorte de dédoublement de la personnalité qui, poussé à son degré suprême, semble créer et faire coexister en lui, pendant quelques minutes ou pendant quelques heures, deux personnes réelles, à la fois dépendantes et détachées, alliées ou adverses... état d'équilibre sublime dans lequel *l'inconscience est lucide*, et *la passivité dirigée* ».

Et ainsi il est bien vrai qu'aucune création ne se laisse saisir, tout entière, dans ses profondeurs : la reconstruction analytique est toujours, en un sens, artificielle ; mais cela ne signifie point que l'artiste crée dans le désordre, dans l'égarement et dans la folie.

III

Supposons toutefois l'œuvre d'art inspirée, conçue, élaborée au sein même de l'inconscient, ou dans et par la clarté fiévreuse de la réflexion et de l'application volontaire, ou, ce qui est plus vraisemblable, grâce à ces deux forces convergentes ; comment la réaliser ?

L'esthétique de l'intuition paraît avoir là quelques idées précises en ce qui touche six procédés essentiels : les mots, la ponctuation, le style, les images, l'allusion, le silence.

Il s'agira d'abord pour traduire *l'inexprimable originalité du geste de changer* (1), ou pour exprimer la mobilité universelle, qui est une des thèses essentielles de la philosophie nouvelle, de saisir, par l'emploi judicieux de quelques consonnes, la fluidité de certains états psychologiques.

On trouve déjà, chez Stéphane Mallarmé, qui comparait les mots à

Une virtuelle traînée de feux sur des pierreries (2),

des indications très curieuses.

Le désir satisfait par *l* exprime avec la dite liquide, joie, lumière, etc... De l'idée de glissement on passe ainsi à celle d'un accroissement par la poussée végétale ou par tout autre mode ; avec *r* enfin, il y aurait comme saisie de l'objet désiré avec *l*, ou besoin de l'écraser et de le moudre (3).

On a dit (4) avec un peu de préciosité, mais avec assez de justesse, que chez Mallarmé : « le mot est toujours pris de profil ». Il n'y a rien de plus juste. Voici, semble-t-il, comment il faut l'entendre. Le mot, de face, est dense et plein, et, par la force même des choses, immobile ; de profil, il est coupé, travaillé par le mouvement, et il exprime, outre lui-même qui apparaît incomplet, des possibilités multiples,

(1) Vilbois, *Revue de métaphysique*, mai 1902, p. 334.
(2) Mallarmé : *Divagations*, p. 246.
(3) *Id. : Les mots anglais*, p. 89.
(4) A. Thibaudet : *La poésie de Stéphane Mallarmé*, Edition de la *Nouvelle Revue française*, p. 180.

car il y a plusieurs profils, mais il n'y a qu'une face. Il est donc infiniment plus près de la pensée mouvante, et sans prétendre la contenir toute, pas plus qu'un miroir ne contient une personne, il en exprime, par le choix de l'attitude oblique, des tendances, c'est-à-dire qu'il fixe le moins possible le mobile dans l'immobile. Il a l'air de commencer quelque chose plutôt que de finir ; et puis il reste toujours qu'un profil nous donne le désir de contempler le visage, face à face, au lieu que le contraire ne se produit pas. Un profil est donc un mouvement fixé, mais pas assez pour se détruire lui-même, puisqu'il en exige d'autres.

Par là s'explique la prédilection qu'ont tant de poètes pour le verbe à l'infinitif comme moins insistant, — moins pesant, moins lourd d'affirmations, — ou encore, l'emploi du substantif qui n'exprime aucune action, et que l'on fait suivre ou précéder d'une simple exclamation :

Fuir là-bas, fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
d'être parmi l'écume inconnue et les cieux (1)...

. . . .

Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles (2)...

. . . .

Rester gai quand le jour, triste, succède au jour,
être fort, et s'user en circonstances viles (3)...

. . . .

Douceur du soir, douceur de la chambre sans lampe !

. . . .

Douceur du soir, douceur qui fait qu'on s'habitue
A la sourdine, aux sons de viole assoupis ;

. . . .

Douceur, ne plus se voir distincts, n'être plus qu'un !
Silence ; deux senteurs en un même parfum !
Penser la même chose et ne pas se le dire (4) !

. . . .

Chagrin d'être un sans gloire qui chemine (5) !

. . . .

O vent où se défont les Angelus légers (6) !

Ce sont là des procédés familiers aux poètes qui aiment à saisir l'insaisissable et à enfermer dans des mots qui ne soient

(1) Stéphane Mallarmé.
(2) P. Verlaine.
(3) On peut étudier à ce point de vue cette pièce VIII de *Sagesse*, de P. Verlaine. Il n'y a dans tout le sonnet qu'une seule *affirmation*.
(4) G. Rodenbach : *Le règne du silence*, Charpentier, p. 186.
(5) *Id.*
(6) Fr. Jammes : *Le deuil des primevères.*

pas des prisons le frémissement de la vie ou de l'émotion fugitive.

Quelquefois même, l'écrivain ne nous fournit pas le verbe, pas même la forme diminuée du verbe : l'infinitif. C'est alors à nous, et suivant la direction de notre sensibilité, à préciser par l'affirmation, ou par le doute, ou à rester dans l'indécision et dans le flou :

> Oh ! les athlètes nus sans l'azur clair d'Hellas !
> O palme néméenne, ô laurier d'Olympie :
> . . . .
> Ah ! les oarystis ! les premières maîtresses (1) !

Parfois, enfin, on se sert de petits mots, de monosyllabes discrets, vocables réduits, « sortes de gestes brefs, peu appuyés, nerveux par les consonnes, ennemis des voyelles et des diphtongues », qui sont, selon une fine remarque de Mallarmé, comme la chair voluptueuse et grasse des mots :

> Mets ton front sur mon front, et ta main dans ma main (2).
> . . . .
> A vous ces vers de par la grâce consolante
> De vos grands yeux où rit et pleure un rêve doux (3).
> Tu ne sens même pas la chair, ce goût qu'au moins
> Exhalent celles-là qui vont fanant les foins (4).
> . . . .
> Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous (5).
> . . . .
> Elle voulut aller sur les flots de la mer...
> . . . .
> Et dans ses cheveux blonds c'étaient des rayons d'or, etc. (6).

En résumé les mots seront d'autant plus tolérables qu'ils seront affaiblis, diminués, dilués, réduits, ouatés, et qu'ils se rapprocheront davantage du geste ou de l'interjection.

Taine, en Italie, devant le *Triomphe de Venise* par Véronèse, avait déjà senti, mais avec mesure, la difficulté et parfois l'insuffisance de l'expression verbale :

Le misérable instrument que la parole ! Un ton de chair satinée, une ombre lumineuse sur une épaule nue, un frémissement de clarté sur une haie mouvante, attirent, retiennent, rappellent les yeux

(1) Voir toute cette pièce, *Vœu*, dans *Melancholia* de P. Verlaine.
(2) *Id. : Lassitude.*
(3) *Id. : A une femme....*
(4) *Id. : Un dahlia.*
(5) *Id. : Green.*
(6) *Id. : Beams.*

pendant un quart d'heure, et on n'a qu'une phrase vague pour les exprimer. Avec quoi montrer l'harmonie d'une draperie bleue sur une jupe jaune ou d'un bras dont la moitié est dans l'ombre et l'autre sous le soleil ? Et pourtant presque toute la puissance de la peinture est là, dans l'effet d'un ton près d'un ton, comme celle de la musique dans l'effet d'une note sur une note. — L'œil peint corporellement comme l'ouïe, et l'écriture qui arrive à l'esprit n'atteint pas jusqu'aux nerfs (1).

Sans doute, mais le sentiment de cette tare n'allait point jusqu'à paralyser la description de Taine, qui se continue, abondante et *expressive*. Taine se rendait parfaitement compte que, malgré leurs imperfections, les mots sont à la pensée ce que les pratiques et les œuvres sont à la vie intérieure.

D'ailleurs, n'est-ce point avec des mots qu'on proclame l'insuffisance des mots ? Un bergsonien écrit :

Un pressentiment d'aurore me remplit toute l'âme ; ma pensée se meut alors sans divisions ni contours dans le silence intérieur. Tout discours est impossible, non point que mes représentations soient troubles ou incomplètes. Elles sont, au contraire, trop riches, trop complexes, trop vivantes et vibrantes, trop lumineuses, trop concrètes pour que je les puisse enfermer en des mots (2).

Admettons un instant ces effusions ; mais la revanche du mot n'éclate-t-elle pas dans l'impossibilité d'étaler son impuissance autrement que par lui-même? En le niant, on l'affirme.

IV

Les mots sont donc inévitables. La question se pose, alors, de savoir comment les assembler. C'est le problème de la ponctuation d'abord, — de la syntaxe, et du style ensuite.

Sur la ponctuation, l'attitude est simple ; on la supprime ou l'on ne la laisse subsister qu'appauvrie et raréfiée. On sait que Mallarmé l'avait, à peu près, proscrite, parce qu'il y voyait une manifestation de l'esprit logique, amoureux de l'ordre et de la clarté.

Elle est, en effet, la consécration légitime des arrêts, des pauses, et en un sens la négation du mobile et par conséquent de ce fameux « courant de la pensée » si cher à Jammes, — qu'il s'agit de reproduire, avec son jaillissement continu. Dans la

(1) *Voyage en Italie*, Hachette, t. II, p. 259-260.
(2) E. le Roy. *Revue de métaphysique*, mars 1901, p. 152.

réalité, dit Bergson, il n'y a pas de moments distincts les uns des autres; à le croire, on confond d'abord la durée et le temps, puis le temps et l'espace. La ponctuation a donc le tort de jalonner de bornes fixes la route mouvante du devenir; tout se tient; isoler les mots par des virgules ou par des points, c'est tomber dans une conception spatiale de la vie psychologique. On doit donc, ou supprimer la ponctuation, ou, du moins, la réduire à exprimer les conditions strictes « de l'association subjective ».

Il y a là un sophisme, ou un malentendu. Le but de l'écriture n'a jamais été, et n'est pas de reproduire, avec toute la fidélité possible, le rythme continu de la pensée créatrice. Il y a là ce que nous appellerons volontiers : *l'obsession de la coïncidence*, que nous avons dénoncée ailleurs.

Pas plus que la science n'a pour but de supplanter la réalité et de se confondre avec elle, pas davantage l'écriture n'a pour mission de remplacer ou de traduire le devenir ininterrompu, ou la complexité mouvante de la vie.

L'essentiel n'est pas de présenter liées les idées qui nous sont venues ensemble, ou à de très courts intervalles, mais bien plutôt de les délier, de les dissocier, pour mettre en relief, par une opposition habile, leur valeur et leur différence.

Un psychologue l'a remarqué très finement :

La liaison objective des mots prononcés par celui qui parle ne représente pas toujours exactement les conditions de l'association subjective qui s'est produite dans son esprit entre les idées correspondantes; ainsi je dirai ou écrirai d'un trait : *L'homme est un vertébré*, bien qu'il m'ait fallu assez longtemps travailler pour acquérir la connaissance, c'est-à-dire l'association d'idées qu'exprime cette phrase, et qu'actuellement même cette association d'idées ne se fasse pas chez moi très aisément (1).

C'est la vérité même ; il s'agit précisément, dans tout travail littéraire, de traduire le simultané confus de la pensée par le successif clair des mots; la ponctuation en est un des moyens.

On demandait autrefois dans les examens ou concours scolaires s'il faut écrire comme on parle. Demandons-nous ici s'il faut écrire comme on pense. On peut répondre hardiment : *non*, pour plusieurs raisons, dont la première est l'im-

(1) B. Bourdon : *L'expression des émotions et des tendances dans le langage*, pp. 117, 119.

possibilité absolue d'une pareille prétention. On arriverait tout droit à ne pas écrire, par la conscience progressive que l'on prendrait de la difficulté de faire passer dans l'écriture noire l'inspiration candide ; — ou alors, on serait conduit à remplacer les mots par des points, ou par des dispositions typographiques toujours bizarres, qui ont le tort, elles aussi, de vouloir fixer ce qui, par définition, échappe à la ligne et au contour rigide (1).

Nous dirons la même chose de la syntaxe et du style ; ils ne sont possibles que par un souci de clarté et d'élagage qu'ont connu tous les grands maîtres.

Il y a, certes, aujourd'hui, quelques admirateurs de Bergson qui essaient, peut-être inconsciemment, de reproduire par leur phrase toutes les hésitations infinies de la pensée, ses scrupules, ses doutes, ses répétitions, ses remâchements, ses approximations successives, ses associations imprévues surgissant de la brusque apparition d'un mot, ses reprises sans légèreté, ses ébauches et ses tâtonnements. Sous couleur de respecter la réalité on déverse sur nous toute la hotte d'un verbalisme pittoresque et pesant. Je sais bien qu'on essaie par là d'échapper à cette odieuse limitation de l'infini que représente l'écriture par rapport à la pensée vivante (2) ; mais l'accumulation sans choix de tous les détails et de toutes les gaucheries de la pensée, est-ce bien un moyen de l'exprimer ? Peut-on penser dans la confusion, dans l'ignorance des alinéas, dans le mépris des coupures, ouvrières de clarté, dans le chaos, dans le fourmillement, dans la redondance et, qu'on nous pardonne le mot : dans le grouillement ? — Il est très remarquable, d'ailleurs que le style que nous caractérisons ici soit le style de quelques bergsoniens, mais nullement celui de M. Bergson. Nous avons le droit d'invoquer, contre ses disciples intempérants, l'exemple littéraire de ce philosophe subtil. Sa phrase est celle d'un intellectualiste avisé ; en un sens, il n'y a pas de style moins bergsonien que celui de M. Bergson. Phénomène

(1). Voir dans *Cosmopolis* de mai 1897 la singulière typographie de la p. I. de l'œuvre de Mallarmé :

« Un coup de dés jamais n'abolira le hasard. »

(2) Il faut en prendre son parti. *Si cor non orat*, dit un distique monacal, *in vanum lingua laborat*. Cela certes est parfaitement juste ; mais le style ne peut jamais traduire toute la richesse lyrique et la complexe abondance du cœur.

fréquent : la psychologie des « partisans » est d'être plus « royalistes » que le roi.

— Mais tout cela, insiste-t-on, c'est la vie, la vie profonde, auguste et divine. Nous n'inventons pas l'objection ; nous ne forçons point les rapprochements. A. Thibaudet consacre dans *La Poésie de Stéphane Mallarmé* un chapitre au sentiment bergsonien de la durée, et cite à la fois l'auteur de *Matière et Mémoire* et W. James. Il distingue de la *succession brute* le *rétablissement du temps vrai*. Nous avions lu auparavant dans le *Règne du silence* de Rodenbach une pièce que nous appellerions volontiers, — et sans malice —, *l'Heure bergsonienne*; c'était déjà, par anticipation, tout l'intuitionnisme :

Heures tristes de l'âme, états intermédiaires,
où l'âme ne sait plus définir ses ennuis,
ni trier l'ancien buis fané du nouveau buis.
Heures vagues où monte un chant de lavandières.
Mais quels linges leurs mains trempent-elles dans l'eau ?
Nappes d'autels, rochets des grand'messes pascales,
ou batistes de nos armoires conjugales ?
Heures d'aspect confus, automne ou renouveau ?
Est-il du soir, ou du matin, ce crépuscule ?
Il neige, mais c'est-il des fleurs ou des flocons ?
Est-ce un malheur qui vient, un malheur qui recule ?
Quel est le clair obscur où nous équivoquons ?
Heures où l'âme voit à travers les persiennes,
tandis qu'elle s'éveille en sa chambre, sans bruit,
filtrer et s'écouler des clartés mitoyennes.
Entre-t-on dans le jour, entre-t-on dans la nuit ?

Toute la *Nachtseite der Natur*, tout le côté nocturne de l'âme, si cher à certains romantiques, est dans ces vers curieux. Il y a là aussi quelque chose d'analogue à la transition célèbre dans Schelling, de la nature au sujet, de l'inconscient au conscient. La vie de l'âme succède à l'agonie du monde ; ou, plutôt, toutes deux s'impliquent et se pénètrent.

Ce n'est point cependant une raison pour s'épuiser en gémissements sur l'impossibilité de débrouiller l'écheveau et de loger dans le dessin géométrique des mots la richesse trouble de la sensibilité confuse. Il faut répéter que l'art n'est point, et ne peut pas être la sténographie de la vie. L'expression artistique, en général, et l'écriture, en particulier, c'est la pensée, sans doute, mais filtrée, délivrée de toutes les lourdes et pesantes démarches qu'elle implique ; ce n'est pas, et ce ne

doit pas être *toute* la pensée au sens quantitatif de ce mot ; mais c'est la pensée dépouillée de ses scories, et qui a jeté bas l'échafaudage pour apparaître enfin dans sa réalisation glorieuse ; c'est la pensée en qualité.

Nous serions même tentés de dire que le meilleur moyen de spatialiser la pensée et de la matérialiser, c'est de la noyer sous l'avalanche roulante des mots. Que sont tous ces tâtonnements, toutes ces énumérations verbales, sinon le signe que la pensée est impuissante à jaillir, qu'elle est empêtrée dans le bagage des mots, arrêtée par l'accessoire, incapable de percer, emprisonnée dans des sonorités serves qui se recommencent, murée dans des enfilades sans issue, recouverte de terre à mesure qu'elle essaie de se dégager, déjà vaincue en se débattant, prétentieuse ambition de fleur qui ne peut éclore, ruminage pathologique d'enfant, de fiévreux, ou de fou, et, par-dessus tout ruminage ennuyeux (1) ?

La littérature devient une sorte de photographie : pis encore, une photographie sans mise au point ; un appareil dont l'objectif est constamment ouvert. Nous retrouvons ici le procédé cinématographique que nous avons déjà dénoncé (2).

Chateaubriand, devant un Allemand qui d'une fenêtre en écoutait un autre, s'écria plaisamment : *Il attend le verbe.* Et nous, nous attendons, devant une phrase qui essaie le paradoxe de traduire la durée pure, — la fin, la conclusion, l'affirmation, trop heureux quand on nous la donne, et quand nous n'avons pas, nous-mêmes, la charge de la fournir.

V

Même erreur en ce qui concerne les images, — que les apologistes nouveaux ne cessent de recommander parce qu'ils les trouvent plus aptes à saisir la fluidité, à s'adapter au mobilisme. Cela ne va pas sans quelque préjugé, ou sans une analyse qui reste courte.

J'ai toujours pensé, pour ma part, que c'est l'image qui est statique, et l'idée dynamique. Malgré l'apparence, l'image est, en quelque sorte, la conclusion de l'idée ; elle est ce qui ramasse la pensée ; la découpe et la fixe ; elle est l'immobi-

(1) Considérant la simple délectation littéraire, Boileau a dit : « Le secret d'ennuyer est celui de tout dire. »

(2) Cf. *Grande Revue,* 25 juillet 1913 : *Pour l'intellectualisme.*

lisation plastique de la pensée ; elle n'est pas le courant ; elle est le terme et le récipient. L'image est un arrêt.

C'est ce que semble avoir compris un Stéphane Mallarmé, par exemple. Se rendant compte de ce qu'a de figé et de mort l'image, et principalement l'image visuelle, il essaie d'en trouver qui expriment la continuité mouvante du geste. Dans un sonnet célèbre (1), il compare le front à l'orient de la chevelure, et il tente d'expliquer que l'Amour invisible a pour mission de la dérouler, vers son occident, par le désir moteur, flottant déjà dans le regard.

Et ainsi, il n'élit que des images glissantes, pour ainsi parler, de celles qui, comme on l'a dit, ont :

> une tendance à se mobiliser... vers l'image correspondante d'un autre sens, l'accent portant, non sur les points de départ et d'arrivée, mais sur cette trajectoire même (2).

Ce sont donc proprement des images motrices qu'il faudra au poète, des images qui se détruisent à chaque stade de leur évolution, et qui se fondent dans une succession de gestes fins et continus, qui imposent à l'esprit la référence significative de la danse et du ballet (3). On connaît cette idée curieuse de Mallarmé, d'après laquelle la succession harmonieuse des mouvements aurait pour fonction précise d'évoquer, et même de définir, en dépit ou à cause de l'imprécision, une chose ou un objet. Le ballet devient ainsi la forme suprême de l'art.

A cette limite, c'est la faillite du mot, du verbe, de tout langage articulé. Le poète abdique au profit de la danseuse. Le poème pur est celui qui est libéré de toute expression, parce que toute expression est fausse, dans la mesure où elle est précise.

Et si l'on repousse cette conclusion, il ne reste plus qu'une alternative : celle de dériver la poésie et l'art tout entier vers une autre forme que l'on choisira, elle aussi, parce qu'elle est plus vague et plus soluble, plus grise, plus nuancée, plus indécise.

Si toute image plastique, même l'image du mouvement, est

(1) *Déclaration foraine.*
(2) A. Thibaudet : *op. cit.*, p. 150.
(3) Quelques peintres, comme Véronèse ou Tintoret, ont essayé de saisir les « rondeurs ployantes », les « courbures mouvantes » et, en quelque sorte, le « mouvement au vol ». Cf. *Taine, op. cit.*, p. 343. Mais ce sont des Vénitiens sensuels, voluptueux et lascifs qui risquent, si on les suit trop loin, de faire sombrer l'art dans la caresse molle et dissolvante.

immobile, c'est dans le discontinu qu'elle s'étend. Et, en effet, les images, surtout chez un visuel, comme Hugo, sont si précises, qu'elles se succèdent spatialement comme les divers aspects d'un film qui ne tournerait pas, juxtaposées, incapables par un déroulement, si rapide soit-il, de donner l'illusion de la continuité mouvante. Elles vibrent comme de successifs cliquetis d'épées. Où se prendre ?

N'y aurait-il pas alors des images qui s'enroulent ? Oui, certes; mais ce ne sont plus des signes visuels ; ce sont des notes dont nous ne disons pas qu'elles s'enchaînent, car cette idée de maille nous replonge dans le spatial et dans le discontinu, mais qu'elles retentissent les unes dans les autres, comme les accords d'une mélodie. Nous aurons par là le moyen de corriger ce qu'a de trop brutal ou de trop carré l'image visuelle ; et, de fait, c'est un procédé qu'a employé quelquefois Mallarmé, de compléter et, en quelque sorte, de racheter l'image qui s'adresse aux yeux par celle qui flatte l'oreille. Qu'on lise dans *Apparition* le quatrain célèbre :

La lune s'attristait ; des séraphins en pleurs
rêvant, l'archet au doigt, dans le calme des fleurs
vaporeuses, tiraient de mourantes violes
de blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.

Et ainsi, tout doucement, un certain impressionnisme mystique aboutit à la musique. Des critiques, et même des philosophes proclament depuis quelques années qu'elle est un allié souverainement efficace contre l'intellectualisme. Comme certains vers modernes elle paraît avoir pour mission d'éloigner de nous la pensée. Il faut croire que cette dernière est une grande coupable, puisqu'on l'a toujours accusée des pires méfaits. Ceux mêmes qui en vivent lui tiennent parfois rigueur. Ravaisson disait, avant Bergson, que l'intelligence n'est encore, à certains égards, que *le physique de l'esprit.* Noire ingratitude. On la tolère chez les poètes. Un jour que Lenau était en train de lire son manuscrit des *Albigeois* à Frankl, il saisit son violon en s'écriant :

Les sensations suprêmes et les plus profondes ne peuvent être exprimées par des mots.

L'esprit doit, comme un vaisseau, s'élancer loin du rivage aride et pierreux des idées, et s'abandonner aux vagues incertaines de l'océan des sentiments, à la musique. C'est dans la musique qu'est

caché le grand mystère qu'on ne peut d'ailleurs ni traduire ni expliquer (1).

Et Verlaine plus tard renchérissait :

En avant la musique et l'impair, et le vague, et le soluble ; — arrière ce qui pèse ou pose !

Or, il n'y a que deux choses en art qui ne « pèsent » ni ne « posent » : le silence d'abord ; — et on est allé jusqu'à dire que les âmes ne peuvent s'éveiller que lorsque les lèvres dorment :

Les paroles que nous prononçons n'ont de sens que grâce au silence où elles baignent. Si je dis à quelqu'un que je l'aime, il ne comprendra pas ce que j'ai dit à mille autres peut-être ; mais le silence qui suivra, si je l'aime, en effet, montrera jusqu'où plongent aujourd'hui les racines de ce mot, et fera naître une certitude silencieuse à son tour, et ce silence et cette certitude ne seront pas deux fois les mêmes dans une vie... Qui de nous n'a connu ces minutes muettes qui séparaient les lèvres pour réunir les âmes (2).

Ici, l'expression, toute expression artistique, se détruit elle-même, au profit du gémissement auguste et solitaire de la vie profonde. La parole non seulement ne traduit pas la pensée ou le sentiment, mais elle les empêche (3).

Comme cependant on ne peut aller en art jusqu'à se taire, on choisit souvent un procédé subtil, qui est l'allusion. L'allusion est proprement un demi-silence : c'est le silence qu'on peut obtenir en se servant des mots, c'est le silence par la parole. Voilà le fin du fin : se taire tout à fait est impossible ; parler est le lot des êtres inférieurs qui ne pensent ni ne sentent ; se taire en parlant, voilà l'élégance suprême. « *Je crois qu'il faut qu'il n'y ait qu'allusion* (4). »

Et ainsi s'achève l'exposé des moyens qui servent pour les partisans de cette esthétique à réaliser l'œuvre d'art.

(1) Cité par Louis Regnaud, *Lenau*. G. Bellais, 1905, p. 84.
Sur le danger qu'il y a, pour la santé physique et mentale, à faire abus de toutes les sensations, et en particulier des sensations musicales, à vivre sans économie, dans une atmosphère de douleur et de mélancolie, on consultera utilement l'exemple des romantiques, et de Lenau. Cf. *op. cit.*, chap. III de la 1re partie.

(2) Maurice Mæterlinck : *Le Trésor des Humbles* (Le Silence.)

(3) Cf. l'affirmation contraire de Numa Roumestan : *Quand je ne parle pas, je ne pense pas.*

(4) Mot de Mallarmé.

VI

Elle naît de la juxtaposition ou de la fusion de sensations choisies, de sensations rigoureusement individuelles, dont le pragmatisme recommande l'accueil. Ce n'est point dans l'enchaînement, dans l'ordre logique par quoi se manifeste la puissance liante de la raison, et peut-être de l'imagination, qu'il faut chercher l'absolu ; c'est dans l'éphémère et dans l'instantané qu'on essaiera de saisir l'éternel.

Mais y a-t-il encore un éternel ? L'intuition ne va-t-elle pas nous enfermer dans le royaume des différences strictement spécifiques, et par conséquent inatteignables, puisque la pensée est suspecte dans la mesure où elle est ouvrière de ressemblances, et créatrice d'identités ? L'univers de Jammes, même son univers esthétique, n'est-il pas, à la limite, une sorte de monadisme sans harmonie préétablie ? Quel art, dès lors, peut y fleurir, sinon, un impressionnisme distingué, soucieux de la coïncidence, jusqu'à abdiquer, devant l'impossibilité de saisir l'écoulement et le rythme du devenir ailleurs que dans la musique (1), le silence ou l'allusion ?

Il demeure vrai, certes, que le pragmatisme a pour l'art une certaine valeur de rajeunissement ; qu'il lui apporte le secours d'une certaine fraîcheur, d'une incessante circulation de vie spontanée et jaillissante ; il demeure vrai qu'il est l'ennemi des mornes conventions, des tristes exercices scolaires. — Jammes veut qu'on aille, directement, s'installer au centre des choses, toujours changeantes, toujours mobiles, toujours vivantes. Des poètes il dirait volontiers comme Hugo :

> Ils tâchent de saisir quelque chose de nu.

Cela nous préserve d'une certaine austérité janséniste, de la forme usée, loqueteuse et étriquée d'un classicisme poudreux, et de ce qu'un Latin appelait la *mœstitia orationis*. Il demeure vrai que Jammes est sans indulgence pour un certain fatras d'érudition, qui reste trop souvent à la surface de l'âme ; il veut

(1) Nous accepterions peut-être cette conclusion si la musique ne se réduisait pas, pour la nouvelle école a une sorte de quiétisme nonchalant, dédaigneux de logique et de clarté, visant seulement à exprimer la rêverie vagabonde et souple d'une sensibilité fuyante. Nous faisons le plus grand cas du *debussysme*, de *Pelléas*, et peut-être, surtout de *l'Après-midi d'un Faune* ; mais ce n'est pas là *toute* la musique. Il y a, à côté de la musique *médullaire*, la musique architecturale et *cordiale* ; il y a Shéhérazade, mais il y a aussi la quatrième symphonie d'Albéric Magnard.

des esprits alertes et vifs, les yeux ouverts sans interposition d'écran.

Mais qu'y a-t-il là qui appartienne *en propre* à l'attitude pragmatiste ? Tout cela n'est-il pas — avec quelque profondeur en plus — dans Shakespeare, dans Molière, dans Voltaire, dans Musset ?

Au total, il y a dans le pragmatisme des notations subtiles ; mais toute la doctrine côtoie le réel bien plus qu'elle ne le comprend et l'exprime ; elle chemine parallèlement à lui ; mais nous voudrions moins de scrupules, plus de confiance dans les forces de liaison claire, plus de lucidité, plus de raison, plus de fermeté, et peut-être plus de travail.

Nous sommes tentés de redire, à propos de tout cela, le mot profond de Montaigne, impressionniste lui aussi, mais déjà rationaliste et classique :

L'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement (1).

L. BOISSE.

(1) Montaigne : *Essais*, III, 9

LES ÉDITIONS KISTEMAECKERS ET LE « NATURALISME »

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

Aux limites de Passy et d'Auteuil. Une maison de rapport située non loin du boulevard de Montmorency et du logis des Goncourt. L'immeuble est d'aspect bourgeois. Deux grandes céramiques qui représentent, l'une, des paons, l'autre des hérons, décorent le vestibule.

— M. Kistemaeckers ?

— Au fond de la cour, deuxième étage, porte en face.

M. Henry Kistemaeckers, le père de l'auteur dramatique, ouvre lui-même et fait entrer le visiteur dans un petit salon-bibliothèque.

Les fauteuils sont recouverts de housses.

Aux murs, de beaux dessins originaux de Steinlen, de Rops et de Willette.

Une bibliothèque en chêne contient les 300 livres que l'éditeur a publiés pendant ses trente années de librairie.

Dans un coin, un grand vase chinois de forme cylindrique, à col peu allongé, et rehaussé sur fond blanc de dessins vert-d'eau et roses.

M. Kistemaeckers ne paraît pas ses soixante-huit ans. Il est vif, nerveux. Son teint est coloré. Ses yeux bleus (les yeux des riverains du Bas-Escaut) à la fois perçants et doux s'emplissent parfois de colère. Toute la physionomie dégage une impression de révolte, tantôt contenue, tantôt exubérante.

Il s'anime rapidement lorsqu'il évoque les diverses péripéties de son existence mouvementée.

Sa famille était anversoise, et il a fait toutes ses études à Anvers. A 18 ans, il sortait de l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers et entrait dans la marine, au service de la Cie générale de Navigation de Londres, en qualité de « purser » (commis au manifeste, sorte de commissaire-comptable chez les Anglais). En 1874, son tempérament combatif, voire révolutionnaire, l'entraîne à donner sa démission pour devenir l'éditeur des Communards proscrits qu'il a rencontrés à Anvers et à Londres. Tous ceux qui n'ont pu trouver d'éditeur en France, et même en Belgique lui apportent leurs manuscrits. Avec une première mise de fonds de 13.000 francs, il publie des livres de discussion religieuse, de politique, d'histoire ou de sociologie, signés de Benoît Malon, le fondateur de la *Revue socialiste* ; de Jourde, l'ancien ministre des Finances de la Commune ; d'Arnould, qui lui donne son *Histoire populaire et parlementaire de la Commune ;* de Lissagaray (*Histoire de la Commune de 1871*) ; de Ranc (une étude sur *l'Assommoir*) ; de Paul Strauss (un livre sur le suffrage universel) ; de Charles Beslay (*La Vérité sur la Commune*) ; de Jules Guesde (*Le Catéchisme socialiste*), etc.

Pour les ouvrages qu'il éditait alors, il ne cherchait à rejoindre qu'un public : le public français. Il lui fallut user de différents subterfuges pour faire passer la frontière à ces œuvres de proscrits, toujours interdites par le gouvernement de l'Ordre moral. La réussite ne fut pas assez éclatante pour permettre de payer intégralement l'imprimeur. Cette première période de la vie de Kistemaeckers s'acheva sur un déficit, vers l'année 1878.

C'est aussi la période des premières poursuites judiciaires engagées par le Parquet de Bruxelles contre l'éditeur, qui fut toujours acquitté, mais non sans dommages pour le « bon renom » de sa maison, et, surtout, pour son capital social.

M. Kistemaeckers se sentit à ce moment tourmenté d'aspirations nouvelles. On était en plein mouvement littéraire naturaliste et aussi en pleine période de pudibonderie officielle.

En France, le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, présidait aux destinées de la République ; M. Jean-Casimir Périer régentait l'Instruction publique ; M. de Marcère, ministre de l'Intérieur, et M. Lefèvre, sous-secrétaire d'Etat, qui lui avait été adjoint pour cet office, à la date du 19 décembre 1877,

éployaient une grande vigilance afin d'empêcher le passage n France des « mauvais livres » édités en Belgique.

A cette époque d'officiel rigorisme, *les Mémoires de Casanova* étaient interdits en France. C'est tout dire. Bien entendu les amateurs obstinés trouvaient moyen de lire Casanova en dépit, ou à cause de toutes les interdictions ; de même que, malgré la réprobation publique, bien des honnêtes gens, moins raffinés, peut-être, mais plus nombreux que les fidèles du hâbleur libertin, lisaient Zola, quittes à s'indigner ensuite du « scandaleux succès de cette littérature ». Et les amis de Zola, ceux qu'on appelait alors ses « disciples », bénéficiaient de ce scandale et de ces indignations.

D'instinct, Kistemaeckers s'emballa pour les naturalistes avec autant de fougue qu'il s'était emballé pour ses Communards. Dans le même temps, un heureux hasard lui avait permis d'acheter un stock de livres édités par Rozez, — autre proscrit, de 1848 celui-ci, — qui s'était établi en Belgique; ce stock se composait de livres interdits, et, partant, fort recherchés en France : Casanova, Faublas, le recueil de Maurepas, les pièces condamnées de Baudelaire, etc...

Pour ce commerce, qu'il devait par la suite développer par ses recherches personnelles sur les auteurs ignorés ou dédaignés du XVIIIe siècle, Kistemaeckers se prodigua, venant toutes les semaines à Paris, visitant les libraires, les revues et les journaux.

Aux directeurs de quotidiens, à Laffitte, du *Voltaire;* à Dumont, du *Gil Blas ;* à Vaughan, le sagace administrateur de *l'Intransigeant;* à Lalou, de *la France ;* à Magnier, de *l'Evénement*, il offrait l'ingénieuse combinaison suivante.

En échange des critiques et des extraits que ces journaux donnaient des livres de la maison Kistemaeckers, celle-ci s'engageait à prendre 4 ou 5.000 exemplaires du journal et à les répandre en Belgique, assurant ainsi une large diffusion à la presse française qui était alors relativement peu répandue dans ce pays.

Cette activité, ces procédés nouveaux n'allaient pas sans mécontenter certains éditeurs parisiens; Kistemaeckers était déjà trop connu au gré de beaucoup de gens par ses éditions de la Commune; on jugea expédient de se débarrasser du rebelle, qui, méconnaissant toutes les traditions de la librairie,

consentait à faire des remises de 50 o/o à ses dépositaires, dans le but de les intéresser à la vente de ses livres.

D'ailleurs, comment autoriser l'accès d'honnêtes bibliothèques françaises à des livres édités en Belgique ? Edités en Belgique, cela ne répondait-il pas à toutes les protestations possibles de l'intéressé ? Une coalition puritaine se dressa contre l'éditeur belge, qui donnait d'autant mieux prise à la calomnie que ses éditions, bien présentées et le plus souvent illustrées par des maîtres, comme Félicien Rops et Froment, des livres galants du XVIIIe : les Nerciat ; le *Théâtre et le nouveau Théâtre Gaillard* ; les *Priapées* de Cantel ; les Rétif de la Bretonne ; *Thémidore*, de Godard d'Aucourt ; les *Tableaux des mœurs du temps*, par le fameux financier Le Riche de la Popelinière ; et des livres plus modernes, tels que l'*Enfer de Joseph Prudhomme*, d'Henri Monnier ; *Les contes du Vidame de la Braguette*, par Albert Glatigny ; le *Théâtre érotique de la rue de la Santé*, permettaient une fois de plus de mésuser à satiété des mots licence, pornographie, immoralité, des grands mots et des gros mots.

Le pire, c'est que ces livres-là, édités avec soin, furent tout de suite appréciés grandement des bibliophiles. En dépit des doctrines orthodoxes d'Etat, établies, après discussion des principes du bien et du mal, par des Conciles de boutiquiers, les livres réputés licencieux qu'éditait Kistemaeckers se vendaient. Et les profits réalisés avec cette littérature galante permettaient à l'éditeur de poursuivre la publication, infiniment moins rémunératrice, des écrivains naturalistes, alors à leurs débuts.

M. Kistemaeckers n'a jamais eu le loisir d'établir un catalogue complet de ses éditions. On peut le regretter, car ce catalogue, augmenté de quelques notices, aurait à lui seul constitué un chapitre plein d'intérêt pour l'histoire du mouvement naturaliste.

Appelons-en aux souvenirs de M. Lucien Descaves, dont les premiers livres, *Le Calvaire d'Héloïse Pajadou* (1883), écrit à 18 ans ; *Une vieille rate* (1) (1883), avec un portrait en taille-douce par A. Descaves, le père de l'auteur ; *La Teigne* (1886)

(1) Lucien Descaves tira d'*Une vieille Rate*, en collaboration avec Paul Bonnetain, une pièce en trois actes : *La Pelote*, qui fut représentée pour le 7e spectacle du *Théâtre Libre*, le 23 mars 1888. Ce furent les débuts de M. Descaves comme auteur dramatique.

artirent de l'accueillante maison de la rue Dupont, à Bruxelles. 'auteur devait arriver bientôt à la plénitude de son talent 'observateur et d'écrivain, et son ami Huysmans a pu dire vec raison : « Il a largement payé les avances d'hoirie que les romesses de ses débuts permirent. » Ces promesses mêmes taient singulièrement savoureuses, en particulier dans l'*Hisoire de la Vieille Rate*, cette servante-maîtresse d'un petit entier égoïste, qui, non contente de se carrer seule dans le omage, y fait immigrer toute la lignée de ses nièces et de es cousines, en flattant les manies du Géronte.

Et puisque, plus haut, nous citions J.-K. Huysmans, peut-n oublier que la première édition de *A Vau-l'Eau* (1882) arut dans la petite collection du Bibliophile, en l'un de ces olumes in-12 carré qui font prime aujourd'hui chez les ama-eurs ? « Il n'y a que Kist qui sache faire la couverture d'un vre, disait Huysmans ; il n'y a que lui qui ait eu l'audace ypographique de mettre des bas de casse sur un titre ! »

En cette même collection in-12, Maupassant publia *Mademoi-elle Fifi* (1882) et six autres contes parmi lesquels *Marocca;* éon Hennique deux de ses meilleures nouvelles : *Les funérailles e Francine Cloarec* et *Benjamin Rozes* (1881) ; Paul Alexis, *Collage* (1883), avec un portrait à l'eau-forte par Théodore annon, le poète des *Rimes de Joie* (1) ; Léon Cladel ses *Petits ahiers* (1879), cinq nouvelles, parmi lesquelles *La Maudite*, ui valut à l'auteur trois mois de prison et 500 francs d'a-ende ; Francis Enne, *D'après nature* (1879-1883), deux vo-mes, deux séries d'essais parus presque tous dans le jour-l *La Rue*, de Jules Vallès ; Camille Lemonnier, *Le Mort* (1882), *Un Mâle* (1881), ce tableau, formidable en sa vérité pitto-sque, des mœurs et du pays wallon ; Edouard Rod (que aupassant jugeait « pâle et triste à donner le spleen »), *La ute de Miss Topsy* (1882) ; Harry Allis, *Les Pas-de-Chance* 383), un titre que l'on ne peut répéter sans mélancolie lors-

1) La première édition de *Rimes de Joie* parut en 1879, chez J. Gay, avec une face de J.-K. Huysmans, très violente contre les Parnassiens, et qui fut sup-née de l'édition définitive à la demande de Théodore Hannon. Parmi ces vers témoignent d'une incontestable virtuosité, le poème intitulé *Opoponax* fut en temps célèbre. Hannon avait fondé à Bruxelles le journal *l'Artiste*, qui publia, remier, différentes œuvres de J.-K. Huysmans et de Céard, notamment *Sac-dos* et *Une belle journée*. Il est mort à Bruxelles en 1916 (voir à ce sujet *transigeant* du 18 octobre 1916 et le *Paris-Midi* du 22 octobre 1916). L'édi-définitive de *Rimes de Joie* augmentée de 12 pièces inédites fut imprimée par temaeckers, en 1885.

qu'on se rappelle la fin tragique de l'auteur dans le duel du 28 février 1895 ; Pierre Elzéar, *La Femme de Roland* (1882); G. Godde, *Le Scrupule du père Durieu* (1883), etc., etc.

Bref, une bibliographie méthodique pourrait seule, nous le répétons, restituer tout ce que représentaient alors d'ardeur combative et de foi littéraire les groupes d'écrivains, qui, sous la devise : *In naturalibus veritas* (1), faisaient de leur mieux pour ne pas ressembler à leurs devanciers, et s'amusaient de l'irritation témoignée par le public devant ces auteurs qui, littérairement, semblaient se complaire en crapuleuse compagnie, parmi les mauvais garçons et les filles, dans des scènes d'hôpital, de maison close ou de voirie, avec un irritant parti pris de pessimisme.

Mais il faut se défier des devises ou des formules qui embrigadent, pour les querelles de mots, des artistes dont les aspirations, le talent ou les ambitions ne sont pas moins variés d'aspect que de qualité.

Georges Eekhoud, avec ses *Kermesses* (1884), son *Cycle patibulaire* (1892), ses *Communions* (1895), sa *Nouvelle Carthage* (1888), concentrait en lui tous les caractères de sa race, l'âme pensive des riverains de l'Escaut attachés à la glèbe mélancolique, qui, dans la torpeur des brouillards et des marais des *polders*, s'étend depuis Anvers jusqu'à la mer du Nord (2).

Robert Caze, avec ses histoires de filles, *le Martyre d'Annil* (1883) ; *la Sortie d'Angèle* (1883), révélait une remarquable personnalité, une des meilleures que puisse revendiquer l'école naturaliste, par la composition de l'œuvre, l'ajustement des phrases et la saveur des mots.

Marius Renard, fils d'un porion du Borinage, devenu sur le tard ingénieur au pays du charbon, concevait avec son livre *Gueule rouge* (1894) un complément de *Germinal*, qui peut encore soutenir la comparaison avec le roman de Zola.

Hector France dressait un violent réquisitoire contre

(1) Kistemaeckers utilisait, pour ses couvertures, différentes compositions. Généralement, elles se résumaient dans les trois suivantes gravées par Rops : *In naturalibus veritas* pour les éditions naturalistes ; *Péché caché est pardonné*, pour les réimpressions du XVIIIe siècle ; et un dessin sans devise représentant le Diable adossé contre un livre : Kistemaeckers, éditeur (voir le catalogue de l'œuvre de Rops par Ramiro).

(2) Georges Eekhoud est en outre l'auteur de *Escal Vigor*, roman publié par le *Mercure de France* et qui, poursuivi en Belgique, fut acquitté par la justice.

l'Homme qui tue (1878); il connaissait bien, par sa propre expérience, les faits et gestes du soldat conquérant, pacificateur et civilisateur, aux Bureaux Arabes.

Francis Poictevin s'exaltait sur l'écriture artiste de M. de Goncourt et arrivait à stupéfier son maître en lui présentant une *Ludine* (1883), chargée « d'épithètes nuancées ».

Emile Bonnetain, le frère de l'auteur de *Charlot s'amuse*, se plaçait lui aussi, par une épigraphe de tête, sous la protection d'Edmond de Goncourt pour tenter d'expliquer la vérité documentaire de *Mon petit Homme* (1885), étude d'un milieu cher aujourd'hui à Francis Carco.

Boyer d'Agen ne se recommandait que de lui-même pour analyser jour par jour, abjection par abjection, la vie crapuleuse d'un imbécile, qui, commençant par aimer une vieille femme, *La Gouine* (1887), dont les cheveux déteignent dans ses mains brûlantes, finit en vampire.

Henri Nizet, ancien répétiteur à l'Université de Bruxelles, agrégé et docteur ès lettres, étudiait, dans un style miroitant, les *Béotiens* (1) (1884) du petit journalisme de Bruxelles ; et, sans faire oublier Huysmans, il se plaisait à reprendre, dans *Bruxelles rigole* (1883), les thèmes ordinaires de l'aimable bougon : existence à vau-l'eau, forces s'en allant à la dérive dans l'abrutissement des besognes quotidiennes.

Adolphe Tabarant, dans *Virus d'amour* (1886), disait, avant Brieux, les origines, les ravages et l'aboutissement de l'avarie chez une fille malchanceuse. Pour pittoresque que soit cet essai, il ne laisse pas encore pressentir le puissant écrivain de *l'Aube*.

Léon Gandillot, plus connu par la suite comme vaudevilliste, analysait les misères d'un ménage désuni. La fin d'*Entre Conjoints* (1888) semble inspirée de l'humour particulier à M. Henry Céard. Une femme ayant pris en grippe son mari, — qui ne comprend rien à ses mauvaises lubies, — lui interdit l'accès de la chambre conjugale. Et le pauvre conjoint, étonné de cette mesure, que rien ne justifie, passe sa vie à se demander : « Qu'a-t-elle ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? »

Henry Kistemaeckers fils, plus connu lui aussi comme homme de théâtre, publiait à 18 ans chez son père un bon

(1) *Les Béotiens* furent l'objet de poursuites du Parquet de la Seine. Après quatre mois d'instruction, il y eut un non-lieu.

roman de débutant : *Lit de Cabot* (1892), l'odyssée d'une troupe de comédiens qui transportent à Bruxelles les mœurs bizarres ramassées au hasard des tournées et des vadrouilles.

Oscar Méténier, dans *La Chair* (1885), *La Croix* (1886), rapportait sans affectation apparente ses histoires d'inspecteur de la Sûreté. Son argot et son français étaient également singuliers.

Le Cadavre (1891) et la *Rage charnelle* (1890), de J.-F. Eslander, sont difficilement analysables. Le Parquet de la Seine d'abord, celui de Bruxelles ensuite, s'y essayèrent sur *le Cadavre* comme il convenait pour un essai. Celui de la Seine y renonça ; celui de Bruxelles s'obstina, traîna l'auteur et l'éditeur en cour d'assises, où tous deux furent renvoyés absous par le jury.

D'ailleurs l'éditeur avait depuis longtemps l'oreille des jurés belges, puisque, poursuivi dix-huit fois en cour d'assises, il fut dix-huit fois acquitté, malgré toutes les « embûches juridiques » (le mot est d'Edmond Picard, le savant jurisconsulte bruxellois) qui lui étaient tendues.

Cela constitue probablement le record de l'acquittement aux assises. Chose plus stupéfiante encore : poursuivi cinq fois en correctionnelle il n'y fut condamné que deux fois.

Finalement, pour des annonces publiées à la quatrième page de son journal *Le Flirt*, et dont on le déclara responsable en tant qu'éditeur-gérant, il fut condamné avec rigueur en 1902.

Dégoûté de la « judicature » de son pays, il se réfugia en France; son extradition fut alors demandée aux autorités françaises, qui s'honorèrent en la refusant, le 2 juin 1905.

Deux des procès les plus célèbres intentés à M. Kistemaeckers sont ceux de *Charlot s'amuse* et de *Autour d'un clocher*.

Les premières éditions de *Charlot s'amuse* (1883) comportaient une préface de M. Henry Céard, dans laquelle l'auteur d'*Une Belle Journée* déclarait faire bon marché de tous les égouts, de toute la vidange dont les puanteurs soufflent arbitrairement au début du livre pour ne retenir de l'œuvre que « son air de thèse pathologique » et cette « effroyable analyse de la condition de l'homme tout en besoins, courant Paris sans le sou, rêvant au vice sans espoir de satisfaire son rêve... et emmagasinant à chaque pas des désirs qu'aucun sexe

n'apaisera et dont sa main seule lui donnera la désespérante réalité ».

Lorsque le livre fut incriminé par le Parquet, cette préface fut supprimée pour les éditions à suivre, sur la demande de Bonnetain, et remplacée par une reproduction de l'acte d'accusation.

Cité en cour d'assises de la Seine, le 27 décembre 1884, l'auteur se borna à répondre et à répéter : « J'ai fait une œuvre scientifique. » Ce qui était vraiment d'un bon disciple de Zola et, plus particulièrement, du Zola qui écrivait dans la préface de *Thérèse Raquin* :

« J'en ai décrit chaque scène, même les plus fiévreuses, avec la seule curiosité du savant... »

Car, dans ce temps-là, les écrivains naturalistes abusaient des mots *science* et *savant*, comme leurs adversaires des mots *pornographie* et *stercoraire*.

Défendu par Me Cléry, Paul Bonnetain fut acquitté. En Belgique, l'éditeur Kistemaeckers fut cité devant le jury du Brabant, et fut également acquitté par les juges belges.

L'histoire qui suit est plus pénible.

Zola et Goncourt gardèrent longtemps un souvenir, fait de fraternelle affection, à Louis Desprez, l'auteur, avec Henry Fèvre, de *Autour d'un clocher*. « Desprez, avec sa pauvre figure anémiée,son toupet en escalade,ses béquilles, me semble, en chair et en os, le bois de Tony Johannot détaché de la couverture de son *Diable Boiteux* », écrit Goncourt dans son Journal, le 8 février 1885.

« Je l'ai connu et je l'ai aimé..., dit Zola dans *le Figaro* (9 décembre 1885). Dans ce corps chétif d'infirme brûlait une foi ardente. Il croyait à la littérature, ce qui devient rare. Il avait le plus haut des courages, le courage intellectuel... »

Autour d'un clocher fut d'abord publié en édition ordinaire, puis en édition de luxe avec quatre eaux-fortes de Zilken et de Zwart ; puis encore en livraisons in-8° illustrées par A. Lynen. C'est un des romans types du naturalisme, un des plus sincères. S'il est inférieur à *la Terre* par la composition des personnages qui sont trop sur le même plan, il lui est peut-être supérieur par l'observation minutieuse des mœurs paysannes, de la vie au village. Une gaieté, une ironie rabelaisienne, y courent allégrement d'un bout à l'autre.

Le Parquet de la Seine, s'appuyant sur l'article 28 de la loi de 1883, assigna en cour d'assises l'auteur et l'éditeur sous inculpation d'outrages aux bonnes mœurs. Henry Fèvre ne fut pas poursuivi, parce qu'il n'était pas majeur.

M. Kistemaeckers, que sa qualité de Belge, éditant en Belgique, mettait à l'abri de ce contre-sens juridique, accepta volontairement de comparaître en France, pour ne pas renier ses convictions littéraires, et abandonner la cause de son auteur. Il imprima toutefois un Mémoire juridique signé par six des plus célèbres parmi les jurisconsultes belges, y compris Paul Janson, le bâtonnier bruxellois, et fit hommage d'un exemplaire de ce Mémoire, sur papier de Hollande van Gelder, aux magistrats de la Cour et à chacun des jurés.

Desprez, lui, dans une courageuse défense (publiée en 1885 sous le titre : *Pour la liberté d'écrire*, Kistemaeckers, éditeur), déclina la compétence du jury en matière littéraire, et qualifia ses juges de *bonnets de coton*.

Cette offense fut vivement ressentie par un jury composé d'un marchand de futailles, d'un vérificateur de bâtiments, d'un charpentier, d'un emballeur, d'un maître-maçon, de trois propriétaires, d'un ingénieur, d'un épicier, d'un négociant et d'un maître-couvreur (1). Le 20 décembre 1884, Desprez fut condamné à 1 mois de prison et 1.000 francs d'amende ; son éditeur fut gratifié de 1.000 francs d'amende.

« On mit Desprez avec les voleurs, dans l'enfer du droit commun », dit encore Zola (2), qui, soutenu par Alphonse Daudet, Goncourt, Geffroy et Clemenceau, tenta vainement de faire adoucir le régime de son ami. En sortant de Sainte-Pélagie, Desprez dut s'aliter. La bronchite et la coxalgie, dont il souffrait, s'étaient aggravées aux rigueurs de la prison. Il mourut le 8 décembre 1885.

Goncourt traduisit ainsi l'émotion que ce décès provoqua dans le monde littéraire :

Desprez, cet enfant, cet écrivain de vingt-trois ans, vient de mourir de son enfermement avec des voleurs, des escarpes, de par le bon plaisir de ce gouvernement républicain, lui un condamné littéraire ! On ne rencontre pas le fait d'un assassinat comme celui-ci, ni sous l'ancien régime, ni sous les deux Napoléon (3).

(1) *Correspondance d'Emile Zola*, t. II, page 265 et suivantes.
(2) *Ibidem*
(3) *Journal des Goncourt*, t.VII, page 89.

N'était-ce pas fatal? conclut Zola. La loi inepte qu'on a votée pour empêcher le trafic malpropre d'une douzaine de polissons ne devait-elle pas égorger d'abord un pauvre enfant qui promettait un écrivain de race ?...

Ces souvenirs, mêlés d'amertume et de bonne humeur, M. Kistemaeckers les évoque d'abondance dans un verbe plein de vivacité ; s'il consentait à les écrire un jour, ils offriraient un réel intérêt documentaire, car l'homme est de ceux qui, ayant su voir, savent aussi conter ce qu'ils ont vu.

Il aime tous ses « édités », à l'exception de Bonnetain et d'Alexis, sur lesquels il s'exprime sans ménagements :

— Bonnetain n'était pas un garçon sincère ; Alexis n'était jamais content ; il m'appelait un rat bruxellois, un bourgeois parvenu !

— Et les autres écrivains des *Soirées de Médan*? Vous les avez tous connus ?

— Oui, Zola m'a paru un peu dur. Je l'ai entendu répondre à quelqu'un qui parlait devant lui des jeunes écrivains : « Les jeunes n'ont qu'à faire comme moi, manger de la vache enragée. » Par contre, Maupassant était le meilleur garçon du monde. Nous dînions souvent ensemble alors qu'il habitait rue des Dames. Un soir, comme j'avais été le chercher au *Gil Blas*, il me présenta, sur le boulevard, à Paul Hervieu qui venait de faire paraître *Diogène le chien*. Maupassant décida de nous emmener dîner chez lui. Et nous voilà en quête de provisions. Nous achetons du vin, une terrine de foie gras, une volaille froide. Mais, tout à coup Maupassant s'arrête sur le trottoir : « Ah ! nom de Dieu, s'écrie-t-il, j'oubliais que j'avais une femme à dîner ! » Et, en s'excusant de son mieux, il courut, avec des victuailles plein les bras, à son rendez-vous.

— Et Huysmans ?

— C'est celui avec Maupassant, que j'aime le plus. Mais je ne comprends bien que le Huysmans de la première manière, le Huysmans du *Drageoir à Epices*, de *Marthe*, de *A Vau-l'eau*, de *Sac-au-Dos*, des *Sœurs Vatard*, de *En ménage* et les *Croquis parisiens*. Je suis entré en relations avec lui à l'occasion de son roman *Marthe*, qu'il avait fait éditer à ses frais, sous la firme du libraire Jean Gay. Je trouvais un jour à l'imprimerie Callentaert (aujourd'hui veuve Momnom), dont

le directeur, un proscrit, s'appelait Ayraud-Degeorges, un tas d'exemplaires de *Marthe*. « Ça ne se vend pas », me dit Ayraud, qui était mon ami. Il y en avait 350. Je les rachetai ; d'accord avec Huysmans, je remis le volume en circulation et l'écoulai rapidement. A la suite de quoi j'ai publié *A Vau-l'eau*.

« Henry Céard, je l'ai rencontré pour la première fois au Palais-Royal, à la librairie Arnaud et Labat. Je lui ai demandé une préface pour Bonnetain, lequel, en manière de remerciement, s'efforça de nous brouiller, sans y réussir. Enfin je dois à Léon Hennique, qui était lecteur chez Charpentier, d'être en relations avec un grand nombre d'écrivains qui sont devenus mes amis. »

Aujourd'hui M. Kistemaeckers relit volontiers les articles plus particulièrement violents qui lui ont été consacrés et qu'il a collés sur de grands registres, les registres que l'interruption de ses entreprises commerciales ont laissés en blanc et qu'il utilise pour cet usage.

Cet éditeur de bonne volonté passe auprès de gens mal renseignés pour s'être spécialisé dans la publication des livres licencieux. D'aucuns lui reprochent surtout d'avoir pris sous sa tutelle — et peut-être n'est-ce pas ce qu'il a fait de plus heureux — un journal dans le goût du *Fin de siècle ;* ce journal « littéraire, artistique, théâtral, mondain et antibérengiste » était *Le Flirt* ; on lui reproche aussi d'avoir assumé la direction du *Frou-Frou belge*.

Sans être « bérengiste » ou « antibérengiste », il est permis de croire que ces sémillants journaux répondaient moins à des préoccupations littéraires ou politiques qu'à des nécessités commerciales. Au demeurant, rien que de très légitime chez cet homme aux trois quarts ruiné, que ce souci d'équilibrer les profits et les pertes, les entreprises qui payent, sans plaire, et celles qui plaisent sans payer.

Et dira-t-on qu'elles corrompent « les masses », ces publication tirées à petit nombre et qui circulent sous le manteau, comme par exemple le *Parnasse satirique du XIXe siècle*, tiré à 175 exemplaires de luxe (1881) ,plus 300 exemplaires sur papier moins beau ?

Les trois volumes de ce recueil, composé de « pièces facétieuses et scatologiques, piquantes, pantagruéliques, gaillardes et satiriques, des meilleurs auteurs contemporains »,

sont imprimés sur papier teinté vergé et sont enrichis de frontispices de Rops. Ils restent, parmi les œuvres de ce genre, l'une des plus estimées en raison du nom et du nombre des poètes et des écrivains qui y ont contribué : Hugo, Musset, Glatigny, Baudelaire, Banville, Monselet, etc.

Dans le tome troisième, on trouve, à la page 121, la note suivante de l'éditeur : « Voici les pièces des naturalistes. Après tout ce qu'on a écrit sur les auteurs des *Soirées de Médan*, nous ne devons plus craindre de lancer par le monde ces spécimens de leurs péchés mignons. »

Ce sont : trois poèmes de Maupassant : *Ma Source*, *69* et *La femme à barbe ;* deux sonnets de J.-K. Huysmans, *Le Sonnet saignant* et *Le Sonnet masculin ;* deux ballades : *La Ballade à la Vierge* et la *Ballade des Pauvres Putains*, d'Henry Céard, et un sonnet du même auteur, *Retour d'âge ;* deux poèmes de Léon Hennique : *Entre Cocus* et *Melnus propos d'un moyne bon braguard et fort en gueule dessus ;* enfin *Les Lits*, de Paul Alexis, pièce moins gaillarde que réaliste, et que l'éditeur faisait précéder de cet avertissement : « Cette pièce de vers est datée d'Aix-en-Provence (mai 1867). Aujourd'hui M. Paul Alexis habite Paris et ne fait plus que de la prose. »

Seuls *Les Lits*, les poèmes de M. Hennique et *le Retour d'âge* pourraient circuler autrement que sous le manteau, pareils en cela à maint poème de nos vieux auteurs qui n'ont jamais passé pour nuire aux bonnes mœurs non plus qu'à l'ordre public. Il faut se faire une singulière idée de la morale pour bouder contre ces aimables œuvres et pour résister à leur charme.

M. Kistemaeckers ne résista pas. Bien au contraire, curieux d'étudier la morale dans la variété de ses usages et coutumes suivant le temps et les latitudes, il s'est persuadé que les tentatives de discipline ont peu de prise sur l'évolution des mœurs. Ses « expériences » de librairie sont, en quelque sorte, représentatives des combats engagés par toute une génération d'écrivains. Et il serait injuste de ne pas mettre son nom parmi ceux des bons ouvriers de l'édition, non loin de Lacroix et de Poulet-Malassis, — ces autres éditeurs belges.

LÉON DEFFOUX et ÉMILE ZAVIE.

LA JEUNESSE
DE GEORGES AYMERIS

(*Suite* [1])

—

Le lecteur, en lisant du cahier de Georges Aymeris les pages suivantes, se demandera ce à quoi mon ami fait allusion : une aventure dont un homme moins jeune et moins sensible n'eût pas été si profondément atteint, une fois son dépit et son orgueil calmés.

Je ne pouvais plus y tenir ! J'y suis allé ! Quarante-huit heures à Paris, à l'hôtel Vouillemont. *Ceci fut ma première nuit passée hors de chez nous*, puisque je dois toujours embrasser ma mère avant de gagner mon lit.

Lucia est bonne, mais elle possède un génie taquin. Elle n'avait aucune intention, j'en suis sûr, en me faisant faire cette ballade autour de Paris, sur le haut de l'omnibus. Nous aurions pu, aussi bien, être en bande, pour ce que je rapportai de cette escapade, enivrante, épouvantable et humiliante ! Mais non, Lucia m'a fait croire que c'était une faveur, ce tête à tête. Tout de même, dès le départ, sa conversation fut trop brillante, pour une personne qui eût des desseins sur moi. Quand on a envie de quelque chose, on n'en parle pas. Cependant l'arrêt devant l'hôtel borgne de La Villette...

Par terreur que quelqu'un ne lise mes notes, et pour moi-même, je ne vais pas ici consigner les détails de cette humiliante scène ! Oui, humiliante, et c'est là le pire...

Dois-je voiler ? Non ! si je relisais un jour ? Ou bien déchirerai-je ceci ? Il faut que j'écrive, c'est plus fort que moi...

Donc Lucia m'a mis au défi d'avoir le courage d'entrer devant elle, *oui, devant elle !*

(1) Voy. *Mercure de France* nos 510 et 511.

Si je n'y étais pas entré ?
Mais je suis entré, et me suis trouvé seul...
Enfermé !
Elle m'avait d'abord suivi. Mais alors, quel sens eut sa fuite ? Femmes, femmes,... être né de vous ! Mourir de vous ! Vous avoir connues ! Femmes !

2 heures du matin.

Jean de Marguerille assure qu'*Elle* désire toujours *d'oser*, qu'elle en grille et *n'ose* pas. S'il en est ainsi, nous serions, elle et moi, logés à la même enseigne. Non, cette fois, puisque je suis entré...

3 heures du matin.

Quelque jour, je la jetterai à terre, dans une de mes colères d'imbécile, je lui casserai ma canne sur le dos, elle s'expliquera...

7 août.

Je me sens devenir furieux, je ne me reconnais plus. Parfois je me demande ce qui se passe entre le professeur et elle ; et son chapelain ? *Qu'est-ce qui se passe ?*... Hier, j'ai écrit qu'elle était *bonne*. Or, elle est pleine de malignité.

Trop longtemps Blondel a remis, pour me présenter, et qu'a-t-il fait en me lançant dans *Ses* bras, ce jour de printemps où j'ai perdu la tête ? A-t-il perdu la tête, lui aussi ? Ou voulu *L'*amuser, ou encore pire ? Ou plutôt, — j'y suis, — *m'exciter*, parce qu'il ne sait aucune de mes histoires. Les vieillards devraient laisser les jeunes gens dans leur mystère et leur réserve de lévite. Ces choses-là ne regardent pas les ancêtres, ils n'ont qu'à se préparer pour la mort.

Ce tutoiement, comme de nourrisson à nurse, ces attouchements du Professeur, *devant moi*, et toujours cette excuse macabre : le privilège de l'âge canonique ! Je n'y comprends rien. Je ne retournerai plus à Paris avant la rentrée. Les allusions de Lucia à Papa et à Mme Demaille sont intolérables. J'y *re*pense. Je regarde maman, papa, Mme D. et c'est angoissant (*rétrospectivement*), mais odieux tout le même.

Le soir.

Les camarades du passage Geoffroy se ficheraient de moi. C'était peut-être une de ces farces que les femmes jouent aux amants ? Pareille chose doit arriver souvent. Mais... amants ? Quand on aime, l'on est, ou bien très susceptible, ou alors on accepte tout... Dois-je faire semblant de rire ?

Quand on aime, comme j'aime, on ne sait plus rire. Je suis bien malheureux. On ne peut pas être plus malheureux ! Et puis, ça me monte le long de l'épine dorsale, ça gagne ma tête. C'est horrible ! C'est horrible, ne nous trompons pas...

15 août.

L'éloignement, seul, calme les plaies cuisantes. Je ne Lui écris plus et, quand Elle ne reçoit pas de lettres, Elle ne pense plus à écrire ou n'en a pas l'énergie, car Elle a l'indolence des Orientales. Le train-train de Longreuil me fait du bien, il faudrait vivre à la campagne, toute l'année, pour travailler et se recueillir, peut-être aller de temps en temps à Paris... et encore !

Heureux, M. Nivelle, mon premier maître de dessin, qui, depuis 1848, n'a pas quitté la province et ne pense même plus à voir de la peinture moderne ! Il en est encore aux admirations de sa jeunesse, Bonnington, les paysagistes anglais, dont il collectionne des gravures, celles qui m'enchantaient dans son atelier, à Trouville.

De belles natures-mortes que nous arrangions lui et moi, dans les coins sombres, près de la grande cheminée faux gothique! des coquillages, des coffrets, surtout, et des miroirs, de ceux qu'on fabrique au Havre ou à Boulogne pour toutes les plages, selon un canon fort ancien.

Le Père Nivelle avait un talent pour grouper les objets en pyramide, selon les règles classiques, avec des étoffes que nous chiffonnions en vue *d'accrocher* la lumière, et des replis d'ombre; des fruits auss ou des fleurs, un collier de fausses perles, des objets absurdes ou délicieux. Mme Nivelle, de quarante ans plus jeune que mon professeur, avec sa marmaille; la hideuse Pulchérie Nivelle, pleurnichante, suppliait son mari d'aller à Paris peindre des portraits. La misère et la saleté du logis! Le bonhomme, comme un Père Noël, à la barbe blanche, soupirait : « Les femmes ! les femmes ! Mais, ma chère, soyez donc une ménagère! faites la soupe pour les petits, tenez-les donc propres, recousez leurs boutons, au lieu d'ambitionner des commandes de portraits ! Je vis de mes natures-mortes!.....

Mme Nivelle! Maman! l'*Ambition !* Mme Nivelle, Florette, L'amour! Est-ce donc la comédie qui recommence, pareille, toujours partout? Ce que j'aurai vu dans ces vingt dernières années ! Et je ne sais rien encore!

L'Amour ???????

L'acariâtre Mme Nivelle vit encore près d'ici. Je l'ai rencontrée hier et elle a de nouveau gémi :

— On n'a rien fait pour empêcher votre vieux maître de s'endormir dans sa province. Il avait du génie, à Paris il se serait tenu au courant. Il aurait pu avoir du succès auprès *des grandes dames*. La campagne: c'est la mort de l'artiste, mon pauvre monsieur Georges.

« Que non pas! ma bonne dame! C'est là qu'on est le mieux, loin de Lucia, des Sirènes. Se répéter : *tout mouvement est inutile.* Rien n'empêche rien. Je commence à croire que Maillac n'eut pas tort de *conserver* sa Florette.

Mais, je comprends donc la vie, depuis Lucia ? La comprendrais-je, enfin, la Vie ?

Maman et moi avec son carlin faisons des promenades dans la victoria. Après mes séances, je l'accompagne, et elle aime à faire toujours le même tour ; les mêmes paysages suscitent les mêmes réflexions : Saint-Marin aux Chartrains, la route de Pont-l'Evêque, Touques, retour par le champ de courses de Deauville. Depuis mon enfance, ces campagnes d'un vert lourd, uniforme, assoupissant, sont le décor où maman et moi passons, assis à côté l'un de l'autre, souvent sa main gauche blottie dans ma main droite. Je voudrais éternels ces instants d'atonie, et je sais que peut-être, l'an prochain, maman ne sera plus là. Pourquoi faut-il, quand on aime, ainsi rêver d'éternité ? L'intolérable souci : fuite du temps ; gaspillage, Néant ! Vins-je au monde pour assister à des adieux, à des fins d'existence, voir des vieux se détruire, incapable par moi-même de rien construire à mon propre usage ? Sais-tu, Jessie, encore un peu quel j'étais ? Mon souvenir de toi, Jessie, s'efface..... Et Lucia envahit mon horizon.... Si j'en finissais tout de suite ? Quand le cheval de maman, au pas, s'endort le long des talus, l'envie me prend parfois de me jeter dans la Touques. Être à l'âge de mon père, moi peintre, être un père Nivelle ? Non. En finir ! En finir !



J'ai cru que Lucia pourrait remplir mes jours. Mais c'est déjà fini, je ne la reverrai plus ! Il est sans doute des êtres pour qui la solitude est une nécessité. Elle est partout et dans la foule. *Far from the madding croud.* Cher poète humain, ô Thomas Hardy !

A la minute où les gens rient, je sens qu'ils donnent à mes propos un sens qui me révolterait. De moins en moins, puis-je me rendre compte de ma *drôlerie,* et les gens disent : « Il est méchant, mais il est amusant ! » Dis-je une vérité ? Alors, ils s'écrient : « Quel esprit paradoxal ! Il manque d'enthousiasme, *les jeunes gens d'aujourd'hui n'en ont plus !* »

S'ils savaient, ceux qui parlent ainsi !...

Et je brûle d'amour, je frissonne d'enthousiasme et d'amour, j'ai la fièvre pour toutes choses. Ce soir, j'ai amené la table près de la fenêtre. Seul, debout dans le manoir, j'écoute le souffle des vaches dans la nuit, continuant leur éternel repas d'herbes et de rosée sous les pommiers dont un fruit, de temps en temps, se détache, tombe avec un son mat et dense.

La voie lactée saupoudre de son écume d'argent le dôme violâtre des châtaigniers, une cohue de mondes et de vies qui se recherchent, se poursuivent, puis crèvent comme des cloques d'eau sur un étang. Une lanterne vacille au bout de la cour ; c'est le vieux vacher

borgne et bancal, qui s'en va retrouver la grosse bonne Séraphine. Ces deux, au moins, savent ce que c'est que de *se posséder*. Sur le fumier, sur les ordures !.....

Demain matin ils mangeront la soupe dans la cuisine, sans se regarder même. On appelle cela, aussi, *aimer*...

Nous sommes épinglés sur une pelote en forme de sphère, et les pieds maintenus en terre par la force centripète : singulière position ! Une sorte de hérisson, de porte-épic, cette terre et les hommes ! Les yeux de là-haut, s'il y en a, voient, comme, cette nuit, je vois les mondes dont pullule la voie lactée. Dans ce formidable système, je suis là, seul à ma table, conscient d'une fatalité qui pèse sur nous,— je suis un dieu.... et donnerais pourtant la science, les découvertes de M. Leverrier et d'Arago, pour une cigarette, car Antonin oublia, tantôt, d'en refaire provision. Je ne dormirai pas bien cette nuit, sans ma cigarette, je penserai au comique de ma position horizontale, à mon nocturne parallélisme avec quelque habitant de l'Australie, que je taquinerai en perçant le globe terrestre ; mais pour cela, faudrait-il avoir une tige de fer aussi longue que le diamètre de cette terre ; et ce mystère m'intéresse moins que de savoir *qui* a dîné, tout à l'heure, dans l'hôtel de l'avenue Montaigne ! Dans ce moment, Lucia doit reposer. Sa chambre toute en or, comme celle de Louis XIV à Versailles, sent la vanille de sa chair et le « Shaw's caprice », son affolant parfum de Guerlain. Ses lévriers sont étendus contre la balustrade, au bas des marches qui conduisent au grand lit solitaire. Le veilleur de nuit fait sa ronde dans le jardin, de peur qu'un de nous n'approche, gonflé des désirs du vacher pour la bonne de la ferme..... Si l'on pouvait ne point, cette nuit, rêver !

Septembre.

Qu'est-ce qui se serait passé dans l'hôtel borgne de La Villette, si deux, au lieu d'un, y fussent restés ? Bruit des clefs..... qui donc les lui avait données ? Où les avait-elle prises ? Etre enfermé, seul..... appeler à l'aide !

Aventure fatale ! Oui ! C'est de cela que toute la suite dépendra. Au fond de moi-même, quelque chose me dit que c'était une des mauvaises brimades de la Sirène, et pourtant ? Fus-je criminel en acceptant l'invite ? J'ai encore des doutes, malgré l'expérience des autres, sur ce qu'on appelle une « réputation bien établie ». J'ai cru la ruiner, cette *réputation*, puisqu'elle me couvrait de ridicule. Et point !

Chacun des « monstres » a dû passer comme moi, le plus jeune, par les épreuves de cette franc-maçonnerie de notre étrange confrérie des « monstres ». Ce n'est pas à tort qu'elle les nomme les « pourceaux », et le cochon d'or, la breloque qu'elle distribue aux dîneurs du samedi (tant ambitionné, ce bijou emblématique) avec

l'inscription : *Qui m'aime en meurt* — je ne l'avais pas encore mérité ! Crut-elle que j'en deviendrais digne ? Et à présent ?



Ils ont fini par se ressembler, les « monstres », une même expres-sion fige leurs visages quand ils écoutent, après avoir cessé d'être sur la sellette. Ces dîneurs du samedi : *la Confrérie des pourceaux, ou des monstres*, je ne sais que trop, aujourd'hui, pourquoi M. Blondel m'en a tenu au loin, jusqu'à ce jour de folie où il me jeta dans la calèche à huit ressorts.

Sur douze de ces dîneurs, il y en a huit de mariés, et qui ont des enfants, un intérieur comme le nôtre, des occupations graves, mille intérêts ; pourtant, l'avenue Montaigne est l'objet de leurs constants désirs, ils inventent les plus saugrenus prétextes pour filer vers la *Sirène*, ils manqueraient des rendez-vous d'importance, laisse-raient leur famille se noyer. Quand le voile d'Isolde s'agite et éteint la torche du perron.....

O lamentable Petriani, avec tes soixante ans, tes grand fils, ton passé de Conseiller d'Etat, et vous, Bamboche, Coco, Marcellin, et toi, Brédius, philosophe à la longue barbe de fleuve ! Et vous, ambas-sadeurs, Excellences, faites-vous comme moi le tour de Paris sur l'impériale de l'omnibus ? A votre mine tirée, à votre langue pen-dante, nul doute que vous ne soyez restés à la porte, mais en dehors, non pas comme moi, *dedans*, non pas comme moi !

De même que Cartel-Simon, l'homme des Trirèmes, me gava en trois mois de notions nécessaires pour le bachot, alors que six ans de collège n'avaient de rien servi, j'ai appris, entre Pâques et l'été tout ce que vingt-cinq ans de soins maternels me célèrent. Il y en a qui sont nés *professeurs*. Lucia, Lucia, tu es un maître ès-arts de la Femme ! Impénétrable m'était, avant de t'avoir connue, le grand Mystère, et ce pour quoi les bonnes femmes se signent, quand elles entendent certains noms d'autres femmes.

Maladie, mort, — La femme ! — on vous entoure d'un voile assez lourd pour que les enfants ne le soulèvent pas, plus tard. Les parents fussent-ils sages, sinon que de faire le silence quand Elle approche, ne serait-ce pas le devoir de la mère que d'illuminer, pour le cor-tège de la Reine de Saba, et de dire : « Regarde, mon enfant, mais n'y touche pas ! »

Et le père, le père (réfléchissons), que dirait donc le père à son fils ?...... Tout le contraire !

Mme Demaille *a eu de la beauté*. Réfléchissons : donc Mme De-maille eut des traits réguliers, « elle passait pour jolie », dit maman. Elle est là, à 80 ans, toute puissante encore et qui pèse sur la vie du

meilleur des hommes. Reine, mais Reine du Silence, elle. Il en est donc, de toutes façons?

Les éboulis jonchent le sol, je les écarterai du pied pour procéder plus avant! Le chemin ne fut point jusqu'ici très élastique, ni bien uni; mes semelles y collent un peu quand elles n'y restent pas tout à fait prises. Jusqu'à la porte de l'hôtellerie... Je me demanderai longtemps, peut-être toujours, ce qui se serait passé si je n'étais pas entré dans l'hôtel borgne de la Villette; et si Elle m'y eût précédé.... Car enfin? Mais combien plus honteux serais-je, si l'auteur de la farce, c'eût été moi? Mais ce n'eût point été « une farce ». Sait-on en faire à qui l'on aime? Amour, tu rends stupides tes dévots.

O mon corps, je t'ai respecté, je t'ai gardé intact contre mille offensives et les plus redoutables assauts! Et vous, Lucile, peut-être aussi peut-être réservâtes-vous votre sanctuaire comme *Une* qui sait le prix de *l'acte* auquel on n'attache point (en général) l'importance que, sous son anodine apparence, il détient! Pour vous, Lucia, tous les trésors de mes réserves! Mais fût-ce contre moi que vous fîtes garder *les vôtres* par votre meute de lévriers?

Orgueilleux Moi, qui ne crus pas en être indigne! Pourquoi suis-je entré dans le bouge de la Villette? L'attitude socratique, ironique, eût été, en ce cas, de saison. Mais quand on a vingt et bien peu d'ans... il n'y a tel que d'entrer le premier...

Septembre. . .

Vivian, jadis, m'a raconté ceci :

Comme il avait atteint ses douze ans, sa mère décida qu'étant un gentleman, il serait envoyé à Eton College; la veille du départ, elle va le rejoindre dans sa chambre, où il dormira sa dernière nuit de petit garçon. Mrs Vivian s'assied près de lui, l'embrasse et lui demande s'il y a des choses qu'il désirerait savoir, ou dont il fût intrigué de n'en pas connaître le sens. Tom ne comprend pas les questions de sa mère. Elle est jeune, elle est belle. Elle demande à Tom : « Savez-vous comment naissent les petits chiens, les petits frères, les « babies »? Dans les légumes?

Tom s'enfonce dans les couvertures et prie Mrs Vivian de le laisser dormir.

Elle n'en fit rien, posa la question à nouveau, et quand Tom, le lendemain, descendit chez le master à Eton, il ne savait pas de quelle façon miss Mabel, la fille de son master (laquelle il va d'ailleurs épouser), avait été *faite*, par Mr. et Mrs Marsh.

Mais la mère de Tom l'avait prévenu qu'il est des garçons dont on doit *se méfier*, et le lendemain, chez le même master, Tom comprit ce que sa mère avait eu la bêtise de lui dire.

Les parents se trompent toujours par excès de zèle, ou par prétérition.

Je fus très choqué par cette histoire, quand elle me fut dite. Mais si maman m'avait tout décrit de l'affaire Ellen-Jessie-Gonnard, *réfléchissons :* Eh bien! quoi?..... Eh bien! non! Il n'y aurait tout de même rien eu de changé pour moi. Ce n'est pas *cela* qui eût, en rien, modifié les circonstances du drame de la Villette. Comment peut-on croire à *l'Education?* Elle me semble une fameuse balançoire, l'Education dans les familles! deviendrais-je sceptique? Je ferai, plus tard, *un Traité de l'Education.*

Les liserons envahissent à leur gré la haie que taille si patiemment Jules, au potager.

Septembre.

De son album, j'ai arraché une photographie de la Princesse et la conserve dans mon buvard. Lucia, comme une pensionnaire, est vêtue d'une robe toute simple, avec un tablier noir, et porte un ruban autour du cou, un cœur d'onyx. J'ai volé dans l'album de Longreuil, parce qu'on ne le regarde jamais, un portrait de moi, en culottes courtes, complet de velours, bas écossais, chapeau ridicule, l'air minable; et ma poupée Sélika sur les genoux. Je les ai sous les yeux ici, et sérieusement compare. Où était alors Lucia déjà grandelette, quand j'étais en maillot? A Pétersbourg, Londres, Naples, Varsovie? Fort loin, certes, du Passy où Juste, le concierge, m'a photographié. Quelle ligne mystérieuse suivirent dans l'éther ces deux êtres qui se rencontrent sur un point sublunaire et terraqué, à une minute que, peut-être, déterminèrent la position des astres, mille courants invisibles et inconnus des savants? Malgré, malgré tous, le huit ressorts vint affleurer le trottoir d'un boulevard à Paris. Ces deux enfants de jadis, ces quatre yeux, comme des phares de deux trains fous, se sont confondus l'un dans l'autre au coin de la rue Bellechasse, un certain jour de printemps. Ces deux enfants, dans la photographie, avaient l'air de nigauds; elle, avec déjà ses lèvres minces, dont l'inférieure incline à gauche, la prunelle que mange à demi une trop lourde paupière. Son nez n'avait rien encore de la Vénus de Milo.

Quant au garçon, c'est indescriptible, la tristesse de son visage! Un élève des frères ignorantins, un futur frère ignorantin. Toutes lignes tombantes, un pli qui part du lacrymal et descend jusqu'au menton, des yeux si pâles, qu'ils ne marquent pas en photographie. L'arcade sourcilière gauche recouvrait l'un de ses yeux, — mais point comme le croissant de Diane, qui est celle de Lucia.

J'ai un visage pathétique.

Tandis qu'Elle décrit sa trajectoire, ce diamant se dégangue qui semble, d'un outil fin, avoir été taillé.

Non! Lucia est un de ces oiseaux qui happent les plus petits qu'eux dans leur vol. Elle s'alimente de chair vive, elle appartient à la faune

des cimetières (en me relisant, ces deux phrases me semblent *rosses*, comme l'on dit à Paris. Deviendrais-je méchant ? à force de.....).

Autre portrait : Celle *d'aujourd'hui*. Je les dresse entre les deux cartons pâlis, ces photos de nos enfances, et m'examine dans la glace-trumeau de la cheminée. Horreur ! Je suis le même, sinon la moustache tombante aussi ; l'arcade sourcilière, le pli, tout tombe : Mais *Elle* a redressé la tête, depuis, et sa bouche s'est épanouie, ses yeux se sont enfoncés et brillent dans leur grotte. On ne sait quoi la rêveuse regarde ; l'opérateur la gêne, qui compte les secondes avec son chronomètre, et elle a l'air d'un grand Sphynx d'Egypte avec une esquisse de sourire, comme pour dire : « Le petit oiseau va sortir ! »

Je me rappelle le stéréoscope de Passy, un présent de Fioupousse. Ce qui me fascinait, c'était toujours le désert ; l'île de Philœ, les gigantesques têtes de Pharaons en granit avec, auprès d'elles, un homme petit comme une mouche pour nous donner « l'échelle » des géants. J'ai lu le roman de la *Momie*. Quand on débute, telle est la littérature qui vous fait comprendre l' « art plastique ». Je suis un double « *monstre* », car je n'ai jamais aimé que les belles choses, parfois attiré par ce que je ne comprenais point, d'avance vaincu par ce qui éloigne les autres. « *Monstre* » chez mes parents ; à Passy, « *monstre* » au milieu de mes camarades à l'atelier, cette tour de Babel ; « *monstre* » à la Villette (1) ? Et, peut-être, simplement ridicule.....

Septembre.

Les tantes avec leurs regards sont des personnes terribles. Elles affectent la discrétion, mais elles devinent chez moi quelque inquiétude. Dans la maison du malade, on vient d'apprendre la gravité du cas ; ce mal se forme, se développe à côté de vous, mais l'on n'en *prononce* pas le nom. De même ici, mille giries pour parler, rire et faire des projets futiles, avec trop d'animation et un effort pour paraître enjoué, jusqu'au moment où je me retourne du côté du mur et bâille sans qu'on me voie... bâillement qui s'achève en un soupir d'irrépressible ennui.

Propos de table à Longreuil :

— Qu'est-ce que tu as, ma chérie, dis ?

— Rien, mon amour, à l'ordinaire... Je vais bien, je t'assure, peut-être un peu de mal à la tête. Je me disais : si l'on faisait tantôt une visite à la Générale ? C'est son jour, et il y a trois semaines qu'on n'est allé à Yanville. Georges, viendras-tu ? Il me semble que tu as un goût pour la campagne, cette année ! Tu oublies Paris, cette fois ! N'est-ce pas qu'on est bien tous en famille ?

(1) J'emploie le mot monstre dans son sens étymologique (Dict. Littré, t. II, p. 612), et non pas comme la Princesse.

Et je bâille.

Malgré que Mme Demaille soit ici, papa ne vient pas souvent à Longreuil. Nous nous partageons tous la surveillance de son amie. Papa a dû parler à M. Blondel. Je suis sûr qu'il se doute de quelque chose ! Il n'a pas prononcé le nom de la Princesse, depuis deux mois. Rien d'impossible à ce qu'il fît tenir à l'œil mon courrier par Antonin. Les lettres ne sont pas fréquentes, mais, enfin, je reçois des lettres. Si papa savait comme elles sont d'un mince intérêt ! A les lire, il me semble qu'on n'y verrait qu'une simple camaraderie (peut-être point toujours d'un ton parfait, mais les étrangères ne sont point comme nous) ; le professeur a dû faire quelque nouvelle allusion au voyage de Rome. Ni papa, ni maman ne m'en parlent et quand on ne parle pas d'une chose aussi scandaleuse que mon absence d'un mois avec la princesse et le professeur, c'est qu'on ne pense qu'à cela. Tout le manoir et tout Passy doivent être gourds de cette gêne qui crée une catastrophe probable, « sûre », inévitable même, et dont on laisse toute la responsabilité à celui qui l'a rendue telle par son imprudence, et ce qu'on appelle dans mon cas « *sa folie* ». Si jamais Lucia « me plaque », maman et papa croiront que j'ai fait quelque chose d'incongru ! N'est-ce pas, Georges a toujours tort ?

Mais là, pourraient-ils faire quelque chose, quoique j'aie vingt-cinq ans ?

Pourquoi est-il fou, de la part d'un jeune homme « qui marche sur sa trentaine » (quoique n'en étant pas encore très proche), de souhaiter faire un voyage à Rome avec une très jolie femme et un vieil ami de la famille ? Il y a trois mois, maman en eût été joyeuse. Aujourd'hui, est-ce les tantes, est-ce mon père ? Elle a dû être *travaillée*, comme dit Mme Demaille. On ne cesse de me dire que j'ai mauvaise mine. Il faut avouer que je ne suis pas très bien. L'estomac ne va plus du tout.

★

L'heureuse vache, là-bas, se roule dans l'herbe de la cour, aux pommiers, elle s'englue de sa propre bouse, comme se vautre un chien dans une belle crotte puante, pour le plaisir de la sentir sur soi, en soi, de la pénétrer. Ce sont les derniers jours de l'été. Les clématites duvètent encore les treillages du jardin, ou des boutons de roses veulent s'ouvrir, que le soleil couchant safrane. L'herbe n'a pas été fauchée ; ce soir, je m'y roulerai, j'y verdirai mon complet neuf en flanelle blanche de chez Nicoll, pendant que les tantes seront allées à l'église.

Me fondre avec l'humus !

25 septembre.

Rien de plus intéressant à observer que les visages, pendant le

repas de midi à la campagne, quand nous sommes réunis, par nécessité ; à moins que, se sentant incapable de jouer la comédie, au second coup de cloche on n'envoie dire à l'office : « Je ne me mettrai point à table. » Alors un petit tumulte se produit :

— Antonin, fais-je, qu'est-ce qu'a donc ma tante Caroline, elle ne descend pas ? Et maman ?

— Ne le demande pas à Antonin ! Tu sais que Caro est mécontente parce qu'il n'y aura pas de voiture pour aller à Yanville. La maison de Mme Demaille sera, aujourd'hui, le but d'une excursion à pied. Ton père a envoyé de Paris les boules de gommes Tanrade et j'ai promis de les faire tenir, avant ce soir, à notre voisine. Tu les porteras avec tes tantes.

Alors Caro descend. On remet son couvert : elle nous regardera manger. Dès qu'on est seuls, le spectacle commence. Sur chaque visage je lis ce que fut la nuit, puis la matinée, pour chacune des hôtes. Caroline regarde Lili, en face d'elle, avec une tendresse éplorée, une compassion de Madeleine. Son nez, sec et pointu, se courbe comme un arc, les coins de la bouche « à l'Aymeris » retombent comme les miens, le visage devient concave. La peau se fripe, des pigments d'ocre chassent ce qui pourrait y rester de blanc. La tête se penche sur une épaule. Silence. Lili, qui ne ressemble pas à Caroline, finit par lui ressembler, si elle est en « dépression » parce qu'il n'y aura pas de voiture pour aller à Yanville, et que ça les embête, comme moi, de porter les boules de gomme. Au fond, serions-nous tous pareils ? L'ennui !

Maman, depuis qu'elle a commencé de maigrir, à cause de son régime (sur la valeur duquel j'ai mes doutes), les cartilages de son nez ont pris une direction nouvelle, le nez s'affine et grossit à la fois, la bouche, à la moindre pensée noire, se déforme jusqu'en une grimace mauvaise : juste le point où l'extrême douleur, l'extrême colère, le désespoir et la cruauté se rejoignent. Est-ce là maman, avec son cœur incomparable, derrière tout cela ?

Eh bien, non ! Ce ne sont ni les gommes, ni le *pas de voiture*, ni le régime antidiabétique : les visages se détournent de moi, chacun veut déjeuner dans sa chambre, *parce que le voyage à Rome !...* Enfin, il fallait bien en reparler, puisque je me débats contre mon désir, mais que mon désir arde en moi. J'en ai, fichu maladroit, reparlé devant ces dames ! Tout me conduit à Rome, tout me ramène à Elle, même ces visages autour de la table, tout, tout, tout, Caro, Lili, Tanrade et la saccharine !

26 septembre.

Je relis ma page d'hier soir. Ah ! oui, tout, tout, tout !

27 septembre.

Cruauté de l'idée fixe ! Elle vous rend méchants.

On raconte que mon arrière-grand-père de 1789 mit le feu au héâtre de Rouen, pour faire griller ensemble sa maîtresse, la prima dona et le directeur, avec qui cette chanteuse trompait Georges-Célestin Aymeris du Houssoy.

Eh bien, moi, je brûlerai la maison avec ceux qui y sont renfermés, savais-je qu'après avoir commis cet acte stupide, j'obtiendrais ce que je désire de toute la force de mes sens. *Je n'ose me regarder en passant près d'un miroir*, ou bien j'y jette un coup d'œil furtif, de peur d'y voir une face monstrueuse, dégradée, une caricature de Vinci, car *on ne peut* pas être en l'état de possédé où je suis depuis quinze jours, sans qu'il y ait quelque chose en vous qui vous *dépersonnalise*. Ces mains, cette main qui tient ce porte-plume bleu, sont-ce elles qui caressaient les joues de maman, dans les jours de mélancolie et d'insipide désespoir en face de l'avenir ? Se sentir seul ? Je faillis en crever. Aujourd'hui, rien ne compte plus pour moi, en dehors de... écrirai-je Son nom ?

Etre seul sur une terre rase ?... Mais qu'Une y fût avec moi ! Adam et Eve, mais avant le remords. Ah ! le remords ! Le désir ! Un besoin de se ruer, de posséder et de tuer. Ah ! il n'est ni de tendresse ni d'abnégation, dans le sentiment qui m'envahit dans l'hôtel e La Villette ! Ce que j'ai lu dans les livres d'amour ne ressemble uère à mon état présent. Oubli de soi-même, don de soi-même, ommage d'esclave à la maîtresse ? Allons donc ! Cela ? une humble orme de l'amour, un sentiment de femme, celui d'une mère pour on enfant, peut-être même d'un amoureux sénile. Mais le mien ? alut, mon plein été ! Je flambe comme une meule dont la fumée étale sur la plaine et empoisonne, une lieue à la ronde. Je la veux, *te* veux, je *te* veux, quitte à te battre jusqu'à te faire crier, je t'éraserai contre moi, je t'étoufferai ! Si les autres, qui rient là-bas, en spirant ses dernières lettres, faisaient pour Lucia un rempart de ur corps, alors, tel le jeune David, — oui ! je m'en sens capae ! — les affronterais-je avec un glaive d'acier, froid comme ma ge, haut brandi dans ma dextre exterminatrice. A nous deux ! J'ai ngt-cinq ans !

Prière du soir.

Seigneur, en qui je crus, Dieu de mon enfance débile, que voutes-vous de moi, quels furent vos desseins ? M'élûtes-vous pour ue je connusse toutes les formes de la peine ? Voici le sang qui ouillonne en moi, avec l'impétuosité de la sève dans un chêne ant. Hélas ! au lieu de la joie du printemps, c'est la douleur qui e crispe, comme si j'étais doublé de chairs à vif !... Seigneur, tes, du moins, qu'ils n'entendent point mes hurlements !...



(Trois mois après.)

Georges est couché. Dans l'alcôve, son lit, loin de la muraille, donne plus facile accès à la ruelle, pour la religieuse qui le soigne. On a dû le laisser à Longreuil pour le temps de sa maladie.

L'automne tire à sa fin. Par sa fenêtre, pût-il regarder, Georges ne verrait que désolation. De grands froids immobilisèrent les derniers sursauts de la sève. L'herbe, dans la cour de ferme, est un paillasson jaune, les pommiers sont des squelettes, et le soleil pâle de décembre glisse un long rayon terne au travers de la chambre du malade, livré, tel un enfant, aux offices feutrés de la bonne sœur. Un feu de bois fait siffler l'eau de la bouilloire.

Nou-Miette, revenue « du pays » pour soigner Georges, a dû être écartée ; elle n'entre que rarement chez lui, et quand il dort, car Georges en la voyant l'appelle, l'ancienne nourrice lui évoque de mauvais souvenirs, Jessie, Ellen, le siège, la Commune, et, après ces conversations défendues par le médecin, il parle tout haut, la nuit. Nou-Miette juge qu'il est temps de reprendre pied dans la famille Aymeris. Elle rôde autour de Jojo, s'offre à remplacer la sœur, pour que celle-ci puisse accomplir ses exercices religieux. Les Aymeris ne savent plus comment la traiter, la Miette étant *en visite* à Longreuil ; Miette prend ses repas à table, fréquente le salon, puisqu'elle « s'est sacrifiée », a tout quitté, pour accourir et disputer une fois de plus à la mort l'enfant qui « est autant le sien que celui de sa maîtresse ». Une maîtresse ? Non, une amie. Dans toutes les circonstances graves, n'a-t-elle pas promis d'être auprès de Mme Aymeris ?

Georges l'avait réclamée ; la bavarde ranimait sa mémoire engourdie et toute douloureuse, au début de la convalescence, d'avoir à se rééduquer. Il préféra bientôt le silence, coupé par les plaintes ou les aboiements du chien de ferme, qui supplie qu'on le délivre de ses chaînes. Deux fois le jour, les vaches traversent la cour ; le clapotis de leurs sabots dans la boue et les feuilles mortes est comme un frou-frou soyeux de jupes. Mme Aymeris a fait abattre le noyer où perchaient les corneilles, importunes par leurs sinistres cris. Georges n'aper-

çoit du ciel que ce que lui en renvoie la vitre des photographies pendues sur le papier blanc à losanges bleus, qu'il fit venir d'Angleterre, et, parfois, l'ombre d'un des gros oiseaux de deuil passe de droite à gauche, reflété dans la glace d'un trumeau. La chambre basse et exiguë s'orne d'une série de paysages italiens que le président Lachertier rapporta jadis de la Ville Eternelle, où Georges devrait, à l'heure présente, accompagner Lucia ; mais il ne pense plus à *Elle*.

A quoi pense-t-il dans son alcôve ? M. le Curé est venu lui faire des visites. Le malade s'était d'abord leurré de l'espérance qu'il *croirait* peut-être de nouveau ; sa foi ne résista point à une sincère analyse, pendant les heures et les heures de méditation, dans la concentration de l'être et cette confiance animale que donne aux jeunes gens le retour à la santé.

Il se fait lire la Bible qu'il connaît mal, et quelques pages de la Vie des Saints qui, s'ils lui paraissent — écrit-il dans son journal — « des personnages très sympathiques », lui semblent peu différents d'un athée ou d'un simple croyant qui veut *bien faire*. Il avait toujours cru *bien* agir et quand M. le Curé l'avait exhorté à faire de petits examens de conscience, Georges, très franchement, avait répondu : « Je ne sais de quoi me confesser ! »

Il m'a dit que dans son égoïsme de convalescent il adressait plus de reproches à sa mère et à M. Maillac qu'à la Princesse ou au professeur Blondel, se croyant redevable à ceux-ci de son émancipation, donc de joies et de peines dont il était fier. Il méprisa le luxe et la richesse. Il envia le sort des fils nés orphelins et ce Melchisédech de la Bible « qui n'eut pas de descendance ». L'inégalité des conditions humaines lui réapparut plus inique qu'au temps de Jessie, et il revécut son enfance, son adolescence, comme un calvaire. A ces époques-là, pas une seule fois il n'avait eu la sensation de l'indépendance : à quoi lui avait donc servi d'être né ce qu'on appelle *indépendant ?* N'importe lequel de ses camarades d'atelier sans famille, sans fortune, avait été plus libre que lui pour choisir son chemin. Ils lui disaient : « Quand on a des parents calés, pourquoi prendre un métier ? Si j'étais toi, je ne ficherais rien ! » M. Ulysse Charlot, qui aurait dû être un homme d'expérience, ne lui avait point caché les embûches où se laissaient prendre ceux qui, pouvant être des amateurs, veulent

être reconnus comme des professionnels. « On vous souhaiterait même, avait-il dit, quelque revers, et d'avoir à gagner votre pain. » « Il faut avoir mangé de la vache enragée ! » Ce mot aujourd'hui lui paraissait avoir une saveur exquise ; celle de la nouveauté. Tout l'enchantait, le ravissait. Que n'allait-il pas faire dans l'avenir, espace sans limites et qui s'ouvrait radieux devant lui ?

Etait-ce une méningite, ou la fièvre typhoïde, que Georges Aymeris avait eue ? Il n'aimait point qu'on le questionnât sur cette maladie.

Dès qu'il put tenir une plume, ou plutôt un crayon, il griffonna à son ordinaire, sur des carnets reliés en peau violette, un genre d'inutiles petits album que Klein et Susse, les maroquiniers du Second Empire, ajoutaient aux papeteries de voyage, où des bâtons de cire à cacheter, de toutes couleurs, et du papier de toutes tailles, restaient comme des ornements sur un bureau de parade. L'amie et dernière confidente d'Aymeris me soumit ces notes en grisaille. Je ne tirai pas grand profit de ce grimoire, presque illisible. Honteux de son cynisme innocent, Georges a dû redouter les fureteurs ; il employa des abréviations et s'exerça même à renverser les mots. Certains paragraphes, « *notations* », selon la manière d'alors, valent comme renseignement sur l'impérieux besoin de jouissance du « rescapé » qu'était Georges.

(*Extrait de ces notes.*)

1° — Je *Le* place partout (le Bonheur, ou Dieu, que certains *voulurent* voir sous cette majuscule ?) Il est partout ! Ne jette rien dans la corbeille à papier, comme la bonne les journaux, en faisant le salon...

2° — Je m'écartai des Temples — ou m'en écarterai, — car *Il* ne veut qu'on le traite comme fait la dévote qui tempête si son petit pain de gruau n'est pas chaud à quatre heures — mais qui jeûne, sans qu'elle croie en Dieu.

3° — *Il* est à chacun et chacun *se le doit*, sans faire de tort aux autres, et si tu l'imposes aux autres (comme tu le conçois), tu me dénies, presque, le Mien à moi.

4° — Tu brises quelque chose, dès que *tu veux* ; donc, *voulant*, tiens-toi au-dessus de tous, et ne brise que toi-même si..... (car l'on se raccommode.)

5° — Revenir de si loin ? Pour la peine faudrait-il que cela servît à quelque chose : *Faire tout servir à Lui...*

Ah ! le premier seau, dont le métal tinte, aux granges, avant le lever du jour ! Joie du réveil !...

Je me demandais en été, à cette même place, à cette fenêtre que je vois dans les sous-verre, sur les losanges bleus et blancs : comment peut-on vivre ici en hiver ? Tout n'est que mort, ce décembre, dehors. Sœur Carméline sent la toilette des morts, et je nage dans mes draps comme dans une mer tiède, épanoui, si heureux, que ça ne peut être décembre qui renifle sous la porte...

Encore une porte ouverte ! Ma Sœur, je ne veux pas les entendre, en bas, ou je ne pourrais plus nager...

Faire comme si l'on était sûr qu'*Il* existe. Et d'abord, puisque *je le veux* ! Mais on dira : « *enfant gâté, va !* »

Peut-être, ma Sœur, et comment donc ? Oui certes, j'en suis un, puisqu'Il est partout, même dans vos tisanes et vos cataplasmes, dans vos bains, odieux quand on y entre...

Ailleurs :

Je ne crains plus les cauchemars, ou ce que j'eusse appelé cauchemar, il y a deux mois. Je me suis vu ruiné, « sans le sou », et « sur la paille humide des cachots », dont maman me menaça jadis, comme j'étais dernier en histoire. Et de rire aux éclats m'a réveillé. Je suis « fire proof » (à l'abri du feu). Un soir, pendant ma maladie, j'ai entendu quelqu'un derrière ma porte ; on disait (était-ce Nou-Miette ?) : « C'est fini ! c'est fini ! Ce sera pour cette nuit ! Se voit-il ? »

Je me faisais tout petit, je ne bougeais pas, je sentais les draps collés à mon corps, je n'osais pas un mouvement, comme si le moindre déplacement eût laissé la vie s'échapper...

Un soir, papa m'a demandé : « Tu es mal ? tu souffres ? » Il paraît que je lui ai répondu : « Je n'ai pas mal, c'est bien pire que ça. » Etait-ce le soir que la Religieuse récita, avec les tantes et Miette, les prières des morts ?

Or ce n'était pas pour *cette nuit*, comme on avait dit dans le cabinet de toilette. Et j'ai vu l'aurore, d'abord sur une serviette, près de la commode. Une aurore de plus !

On devrait vous laisser, le nez contre le mur. Il ne faut ni bouger, ni parler, quand on meurt.

Eh bien, j'y réfléchis tout le temps : *la mort n'existe pas !* La mort est une invention des prêtres. Du moins, *nous ne la pouvons concevoir*. La preuve ? (J'en reviens, donc je sais, moi !) *Non, ça n'existe pas !* L'après-mort c'est encore *ici-bas*.

Ils nous font une peur atroce, avec leur mort !

J'ai dit à M. le curé (mais il ne comprend pas puisqu'il *croit !*) : « M. le Curé » — (ceci bien après une crise de purification, lectures

pieuses, Vie des Saints) — « M. le Curé, on conçoit mal les tortures de l'Enfer, la *punition* » (punition de quoi ?) « et les *félicités éternelles* ? »

— Elles sont *morales*, mon enfant !

— M. le Curé, je ne puis concevoir les délices que sous le rapport des sens !

La Lumière Eternelle est pour moi une belle promenade dans les champs, quand le soleil bas vous baise ; et encore, si tu l'as dans les yeux, il est assez gênant, et tu auras envie de marcher en sens contraire, de lui tendre le dos.

— Regarder le Bon Dieu face à face, mon enfant ! Voilà la félicité !

— M. le Curé, Dieu ne peut pas être plus beau que le Soleil ! Décidément, je ne conçois pas les félicités du Paradis...

Je n'ai pas confessé mes terreurs ! Je pensais : dans cet Inconnu d'après, si tout était *autrement ?* J'imaginais parfois, pendant ma convalescence, que je parlais à un Concile des Dieux en courroux (les Dieux de l'Olympe, furieux de ce que nous les tournions en ridicule aux Variétés; Jacques Offenbach brûle peut-être dans l'Enfer). J'eus d'abominables cauchemars, pleins de Divinités de l'Olympe, de foudres d'opéra-bouffe, de Walhalla de Bayreuth, des Père Eternel *volant* dans la nue, « le pollice verso » de la Sixtine. Ah ! ce doigt dont nous menace ce terrible Centenaire, « le Père Eternel », avec ses draperies si bien concertées (dans le sens décoratif) ! Non, non ! la vie ne serait pas possible, si tout cela n'était pas une *convention*, une *restriction* morale que les prêtres nous imposent ; tout revit ici-bas, les jeunes gens semblent mourir, et en reviennent, ils revivent et j'écris aujourd'hui, en revenant de la mort. Et si prodigieux que ce soit, tout le monde ne meurt pas en automne, on vit même très bien quand les *arbres* sont des bûches consumées, quand tout est pourriture dans la ferme !

Donc je me suis levé, ce matin, et par la fenêtre, apercevant ce spectacle de dévastation, là où ce fut tout vert, tout beau, quand je tombai malade, je ne fus point effrayé, puisque je connais la mort. Je me suis remis au lit avec *délices*.— Oui, M. le Curé, la bouillote bouillait, la sœur disait son rosaire... — M. le Curé, c'est une plaisanterie, votre mort, ou bien expliquez-moi, *chrétiennement*, je vous prie, l'Hiver, l'Eté — et les Félicités éternelles, les Béatitudes spirituelles...

Certains croient à la métempsychose et à la théosophie. Mais, si je ne conserve pas ma personnalité... alors c'est comme les arbres, les pommiers de la ferme...

Je me relis, et crains que ma tête ne soit encore faible un peu trop, ou plus assez, pour que je raisonne.

Je ne veux plus voir M. le Curé !

L'idée de la mort, telle que les prêtres et les parents nous la présentent, me semblent faire partie des « restrictions » de l'ordre moral, et détruire l'existence de l'homme, à mesure qu'il la construit.

Ah! non! non! pas de ça, Lisette!

La chienne Trilby est restée dans ma chambre. Pauvre bonne bête! Maillac m'a envoyé un poème exquis, par un garçon du midi: *A l'angelus du soir.*

La pensée du chien :

O mon cher maître aimé! Quand tu me donnais des coups,
je t'aimais! Près de toi, j'ai passé de longs jours,
mais maintenant ta voix ne sait plus m'appeler,
je me souviens des jours où j'étais à tes pieds,
et que tu me regardais avec tristesse. Quand j'étais
un tout petit chien, tu me donnais du lait tiède.
Chassez le chien! (il fait du bruit)... (on chasse le chien).

Le poète :

Si je pouvais
parler, je sais que le pauvre chien resterait,
il a le droit de me voir mourir...

Mais, c'est que je ne meurs plus du tout! La situation n'a plus rien de pathétique.

Est-ce si vilain de revenir à la vie?

*

Aymeris, déjà, s'était « fait une raison ». L'aventure de la Villette lui était apparue risible : à quel jeune homme n'arrive-t-il pas d'attendre à un rendez-vous, et d'en revenir bredouille? Quoi? mortification pénible à son orgueil? Se moquant du lyrisme enfantin avec lequel Georges invraisemblablement peu formé, avait répondu à ses avances, Lucia l'avait mis sous clef comme un « gigolo », et le « gigolo » était sorti, bien près, croyait-il aussi puérilement, d'être un *surhomme*. Avec sa philosophie due à l'expérience, allait-il en devenir un homme?

Le retour à la santé, c'est, pour un être jeune, après une très grave maladie, comme s'il renaissait; il lui semble, dans sa surprise, découvrir toutes choses. Aussi bien, la bienveillance universelle, l'optimisme de Georges Aymeris n'étaient alors que la joie d'Adam encore ignorant de la Faute. Il m'a dit : *j'oubliai vite au point que si je n'avais noté mes impressions au jour le jour, je ne me serais rien rappelé.*

Il me conta ce que fut pour lui son premier potage, puis sa première côtelette, après qu'un interne, mandé au paroxysme de la fièvre, venait de repartir. Le médecin de Trouville et celui de Caen ne viendraient plus qu'une fois la semaine. On donna à mon ami tous les livres qu'il demandait. La *Bible* et la *Vie des Saints* disparurent de sa table; Maillac envoya des romans et des poésies dont Georges s'éprit au point de ne plus vouloir faire de la peinture ; il esquissa un traité en vers de la « Joie de Vivre », dont il parle plus tard comme d'une des compositions les plus ambitieuses et les plus mélancoliques que pût inspirer à un jeune Français la rencontre de Nietzsche (traduit en anglais).

Je pense que jamais personne ne se sera mieux moqué de soi-même que Georges Aymeris, — et cela, le lendemain du jour où il s'était cru Lovelace ou Pindare.

Durant cette résurrection, et jusqu'à ce qu'on pût, au milieu de l'hiver, le ramener à Passy, la famille Aymeris, y compris l'avocat, était demeurée à Longreuil, maison froide, en dépit de ses deux poêles et des vastes cheminées. M. Aymeris n'allant que rarement à Paris, pour ses affaires, avait établi Mme Demaille au manoir, après la fermeture de sa villa ; cette présence, qui eût hier obsédé tout le monde, fut agréée comme celle de Nou-Miette et de l'un des secrétaires. Ces dames tricotaient dans le salon ; Mme Aymeris marchait, prenait l'air et se portait mieux : comme son Georges, elle était encore une fois sauve.

Si elle s'aventurait dans la chambre bleue et blanche, elle s'asseyait quelques secondes près de son fils, qui la congédiait, lui parlât-elle de *certaines choses*, feignant d'être trop faible encore, pour en discuter.

— Et ces livres, pourtant ? Et ces cahiers ? Tu écris trop. Ne te fatigue pas.

Georges ne répondait plus.

M. Aymeris venait l'embrasser, lui tâtait le pouls, puis redescendait à son travail. Les tantes passaient par la chambre, sur la pointe des pieds, et ne s'entretenaient qu'avec la religieuse. Mme Demaille apporta au convalescent son fameux parfum d'Houbigant, des sachets de vétiver. Georges, qui se retrouvait avec elle, comme jadis à la rue de la Ferme, lui emprunta en cachette un vaporisateur et ses instruments de

manucure, certain polissoir à ongles dont la vieille coquette ne se séparait point. Le coiffeur de Pont-l'Evêque tailla la barbe de Georges : elle avait crû aux proportions de celle d'un sapeur.

Un jour Mme Aymeris apprit que Georges, encore au lit, maniait la lime, s'enduisant d'une pâte rouge le bout des ongles, la chambre était toute imprégnée d'« une odeur qui vous renverse », un parfum que Mme Demaille avait fait acheter par Josselin chez Guerlain, selon le désir de Georges, ce contempteur du luxe et de la richesse. Le mangeur volontaire d'une encore invisible « vache enragée » jouait à l'enfant gâté ; de sa couche, il régna sur tous les habitants de Longreuil ; les rôles furent à l'envers, et chacun s'en trouva mieux. La maladie de Georges avait réuni en un seul corps les membres épars de la famille. Après la tempête, c'était une bonace inespérée. Les tantes rouvrirent le piano et, « avec leurs pattes rouillées et sur l'Erard aux cordes détendues, M. Aymeris leur fit jouer la *Symphonie pastorale* de Beethoven.

« ... Sentiments de reconnaissance après l'orage. »

*

Georges Aymeris ne reprit son journal que deux ans plus tard. Dans cet intervalle, je le retrouvai, et nous liâmes, pendant un séjour à Cannes, où j'eus l'occasion de le mettre en rapport avec un jeune médecin roumain, qui venait de découvrir l'origine du diabète nerveux ; Mme Aymeris, et à l'insu de son mari, qui ne croyait qu'aux vieilles méthodes, suivit un traitement auquel elle dut les quelques ans de survie que Georges allait prendre trop tôt pour la guérison.

Il se jette alors dans le travail comme un forcené. De retour à Paris, il s'enferme avec des modèles et il semble que la crise dont il sort ait grandi son talent, qui prend une aisance à la fois et une pondération que Vinton-Dufour lui-même remarque, et dont il loue celui qu'il avait naguère si dédaigneusement découragé.

Léon Maillac espère, mais n'est pas encore « convaincu ».

L'hiver 91-92 s'acheva dans un calme relatif. La Princesse Peglioso, pour la première fois, avait consenti à s'éloigner de Paris ; l'une de ses cousines, qui vivait à Saint-Pétersbourg, la retenait chez elle, pendant que le palais de l'avenue Montaigne était aux mains des ouvriers. Un gros héritage, inattendu de

Mme Peglioso, lui avait fait acquérir des tentures et des boiseries flamandes qu'elle voulut mettre en place. « Socrate » eut la main haute sur les travaux, y occupa son temps, rendu vide par l'absence de la Sirène.

Aux questions de « Socrate », Georges ayant évasivement répondu qu'il n'irait plus dans le monde, il ne fut plus question, entre eux, de la Princesse ; le peintre, tout à son métier, connut enfin les joies d'un labeur régulier et productif. Petersbourg, avec des séductions nouvelles, retint la Princesse jusqu'à l'été suivant, qui ramena les Aymeris en Calvados, comme de coutume. Ces mois furent les seuls unis que Georges devait vivre.

Un succès, au dernier Salon, améliore sa situation vis-à-vis de sa famille et de la « critique » ; son tableau, *La plage de Trouville*, attire l'attention des peintres par une hardiesse de coloris et une acuité de dessin qui, déplaisant à Beaudemont et aux autres maîtres d'Aymeris, font admettre par Vinton que Georges Aymeris est peut-être *parti !* S'était-il donc trompé ?

Est-ce le fruit de ses méditations sur l'oreiller entre ses gardes-malades ? Georges fait un acte courageux d'émancipation : il renonce à son atelier de Passy, en loue un assez modeste dans une impasse des Ternes, où trente peintres et sculpteurs font alors colonie ; et c'est pour lui le début d'une période, la plus active à la fois et la plus périlleuse de ses « expériences ».

Dans les fins de vie, il est des phases où les vieillards semblent oublier que le terme approche ; les choses paraissent, comme en certains jours d'automne, doux et sans vent, ne point bouger ; Mme Aymeris se sentait mieux portante. M. Aymeris eût été heureux tout à fait, puisque, pour Georges, à la tourmente succédait une embellie ; mais l'indépendance du jeune homme devint vite suspecte, car des lettres anonymes apprirent à l'avocat que, depuis quelque temps, son fils fréquentait des *anarchistes*, à la vérité des hommes de lettres, des poètes, des musiciens et des peintres, dans les bureaux d'une Revue « décadente », qui, quel qu'en fût le titre, n'étant pas la *Revue des Deux Mondes*, ne pouvait être « rien de bon ». Antonin sut que le soir son jeune maître se rendait rue de la Michodière, au bureau de cette *revue anarchiste*,

qu'il dînait « au bistro », rentrait plus tard que de coutume ; il lui arriva même de ne point rentrer du tout, et excipant d'un rendez-vous de camarades, qui le retiendrait « dans Paris » trop tard pour le dernier train, M. Georges coucherait à l'atelier, dans l'alcôve de la soupente.

Georges n'osa point y faire porter son lit, mais un sofa en tiendrait lieu ; dans une autre pièce, on pouvait prendre un repas.

Seules, Caroline et Lili, très aises de cette audace virile, se firent inviter à un thé par leur neveu.

— Emmenez-moi avec vous ! supplia Mme Aymeris.

Ces trois dames s'exclamèrent sur la décence des lieux, le mobilier « simple, mais de bon goût », un peu effarouchées cependant par des toiles étranges, des nus sans ces draperies classiques qui donnent le style et la noblesse au corps humain, et elles s'émurent d'être les convives de Georges, ailleurs qu'à Passy. Elles n'en revenaient pas ! Telles des bourgeoises de province, rien ne comptait, rien n'existait, pour les tantes, hors de la famille, de la *maison*, de ce « qui nous appartient ». Elles revinrent de chez Georges en querellant Mme Aymeris, *émancipatrice*, qui ne riait non plus, étant surtout mécontente qu'il habitât cette impasse « fétide ».

Caroline avait choisi pour faire le ménage et surveiller son neveu une matrone de confiance, que Georges congédia dès le lendemain de ce gala familial et commandé. Georges *appartenait* à ses tantes, il s'était senti, depuis son premier jour de conscience, comme ce petit ballon captif dans la boule en cristal du presse-papier, un lot gagné par lui dans une loterie à la foire de Saint-Cloud ; ses mouvements ne feraient donc jamais éclater cette prison diaphane et sphérique, qu'après sa fièvre typhoïde il s'était résolu à briser ?

Encore et toujours le fait odieux des traditions ! Ah ! zut ! Il ne serait plus le petit ballon bleu et jaune, blanchi par des flocons en corne de cerf, qui tourbillonnent et simulent la neige, quand on agite la boule de cristal.

De plus en plus, en son for intérieur, remercia-t-il Lucia d'avoir secoué les chaînes, puisqu'il se croyait guéri d'elle, comme de sa mauvaise fièvre d'octobre. Un désir violent, comme une aspiration de l'air marin, lui avait élargi le thorax, il se sentait vivre physiquement à plein, l'équilibre de

ses sens lui donnait une joie qu'il appela *dionysiaque*.

Je l'entends encore, qui vaticine à Cannes : « Le chardon pousse sur des ruines, mais il descellera les pierres entre lesquelles sa graine est tombée... » Ce qui était une mauvaise image, un peu forcée pour le moins.

Passy s'enfonça sous la ligne d'horizon, comme Longreuil ; Paris revêtit pour lui le manteau dePeau d'âne,et celles du soir devinrent toutes semblables aux premières heures d'un beau matin

J'avais un atelier au fond de la même impasse, curieux observatoire d'où je pus suivre de près mon confrère frétiller comme un poisson dans l'eau, avec les pires peintraillons, ne choisissant plus, dépensant ses réserves de sympathie ; il ne demandait qu'à s'ouvrir, qu'à se donner, sans savoir au juste qui méritait sa confiance. Alors, son imagination généreuse peuple les ateliers voisins de personnages poétiques, charmants et exceptionnels, il frappe à toutes les portes, veut causer, voir, être reçu, invite de la jeunesse chez lui, même un certain Makowski, du n° 8, qui sifflote dans la cour, un béret de velours sur la tête, en blouse d'encadreur, et qui, d'après des agrandissements photographiques,peignit sous nos yeux plus de trois cents portraits d'inconnues défuntes du quartier. Au n° 17, un peintre amateur, botté comme pour la chasse, une trompe autour de son torse, faisait poser des chevaux de manège, dont les piétinements et le crottin furent cause que je résiliai mon bail, ne pouvant lutter contre ce monsieur de Charmozan, qui payait son terme avec des portraits au fusain où notre propriétaire apparaissait en officier de territoriale, chamarré de décorations de fantaisies et même — après un long retard du locataire à payer son terme —d'une rosette de la Légion d'honneur. Nous avions, au 19, le caricaturiste Sec-Pett, chez qui des filles du quartier, avec leurs souteneurs, menaient un train infernal jusqu'avant dans la nuit ; si je me barricadais pour être seul, quelqu'un s'introduisait par un vasistas.

Georges se lassa bientôt des visites de porte à porte, toute l'impasse venant chez lui,selon l'usage,quand un nouveau propriétaire s'y installait. Il sentit le néant,la tristesse des pseudo artistes, succédané de l'académie Charlot-Matoire. Nul de ces *artistes* n'exerçait son métier « pour le plaisir de peindre » me répétait Georges Aymeris, et comme moi, il se barricada

S'il a joui un instant du va et vient des jolies filles et les joyeux garçons dont les rires emplissaient l'avenue, il travailla avec rage. Tout lui fut alors sujet d'étude, il fit poser tous ceux qu'une boîte de cigarettes égyptiennes et une cave à liqueurs faisaient rester immobiles sur la table à modèle.

Ici s'esquissa une aventure, qui détermina l'avenir de mon ami Aymeris; s'il m'est d'ailleurs difficile de choisir parmi « ses histoires », comme disait sa mère, je dois ici découper la silhouette de la personne autour de qui la plupart de ces « histoires » se formèrent : Darius Marcellot, directeur de quatre revues, romancier, dramaturge, philosophe-social, qui concevait le monde parisien « *à peu près* comme Balzac ».

Georges, à propos de ce Darius et de ses lyriques entreprises financières, a dû tirer à boulets rouges sur le papa Aymeris.

Nous suivrons désormais le sillage de Darius, l' « irréaliste transcendental », jusqu'au bout de notre croisière.

Ce Marcellot était venu voir Aymeris après l'ouverture du Salon, sous prétexte de lui faire illustrer la *Fille aux yeux d'Or* et, peut-être, les œuvres complètes d'Honoré de Balzac. Georges parla des éditions d'Aloïsius Demaille, des dessins de Delacroix. Quoi ? Georges connaissait le nom du grand Aloïsius Demaille ? Mais Aloïsius était « *le père spirituel de Darius* » ! En vérité, les plans de Marcellot devaient être d'ordre financier ; Georges, fils de Me Pierre Aymeris, petit-fils d'Emmanuel-Victor, pourrait devenir utile à la *Revue Mauve* qui manquait d'abonnés pour « le grand format de luxe à 500 fr. ». Les Aymeris bailleraient les fonds.

Ce Darius Marcellot, qui était-il ? D'où venait-il ? On le disait Arménien. Or il était né d'une Alsacienne et d'un journaliste de Toulouse. Sa mise rappelait l'époque romantique. Son gilet flamboyant, de velours ponceau, à double rang de boutons d'acier, se mariait périlleusement avec un veston de « tweeds » à carreaux verts; ses pantalons, comme taillés dans un plaid d'Ecosse, avaient dessous-pieds. Un feutre tyrolien, une plume de paon piquée dedans, surplombait des yeux clairs de jeune fille, toujours humides d'un rhume des foins; le gauche s'ornait d'un monocle. Une bouche aux grosses lèvres sensuelles dénonçait de terribles appétits. L'accent de Marcellot,

dur et traînant, rappelait l'Est, et sa voix grasse le Midi.

Sa première visite à l'atelier de l'Impasse déconcerta Georges. Embarras du quémandeur pour expliquer le but de sa démarche. Georges lui refusa de faire des dessins, mais désira le revoir souvent, causer avec cet homme qui possédait « le portrait de la *Malabraise* de Baudelaire ».

Marcellot avait déjà vu beaucoup plus de choses et de gens que n'avait fait Georges son aîné. Il tutoyait tout Paris, depuis les derniers survivants du Parnasse, jusqu'à des entraîneurs et des plus bas dans le monde des courses. Journaliste, brasseur d'affaires, chanteur et impresario, son information était illimitée, sa culture très jolie, mais surtout germanique. Enfin, Darius était un homme à femmes. Il en traînait avec lui toujours une, à laquelle il demeurait un ou deux ans fidèle, dans l'espérance d'en avoir un enfant. Il était féru d'une ambition innocente : être le père d'un génie qui réalisât *l'œuvre* que Darius portait dans son cerveau sublime et empêché.

Je n'ai jamais connu d'être meilleur que cet agneau de *Périsymboliste*, auteur d'essais abscons et d'inoffensives éthiques. Une frénésie de gloire, d'élégance et de fortune, un sens pratique (partiel) et une totale inintelligence du réel cohabitent en ce grand corps, maladroit et dégingandé, qui échappait aux contingences par sa myopie.

— Quelles sont les démarches , me demanda-t-il chez Georges Aymeris, un soir qu'il avait perdu son dernier sou à Auteuil, — que doit-on faire pour être reçu au Jockey Club, et accéder à ces tribunes si enviables, dans le pesage de Longchamp ? Vous êtes membre du Jockey Club, n'est-ce pas ? Combien paye-t-on ce vert carton rond que les gentlemen du turf portent à leurs jumelles accroché ? Mais il y faut une couronne, au moins, de vidame ?

Il ne me crut pas, quand je lui répondis que je ne serais pas admis au club, même achèterais-je un titre du Pape. Nous savions que Darius attendait cet honneur, récompense pour un ouvrage de théologie qu'il dédierait à Sa Sainteté.

A peine une affaire avait-elle réussi, qu'il l'abandonnait pour en entreprendre une autre : il avait déjà publié des journaux comiques, une revue philosophique, un *Courrier des sports*, et un magazine, *la Danse*. Darius Marcellot fut un précurseur, dans le genre *Femina* et *Excelsior*.

Quand il rencontre Georges, Marcellot en est à la troisième ınée de la *Revue Mauve*, qu'il tirera dorénavant en deux rmats : l'un à 2 fr. 50, l'autre à nombre restreint d'exem-aires, s'il se fait une clientèle de riches bibliophiles et *d'ama-urs mondains*. Ce périsymboliste devinait-il le « snobisme 'tistique » qui allait faire des ravages dix ans plus tard ? a combinaison, alors prématurée, allait encore lui causer aints déboires, car il employa la somme des cent premiers oonnements à l'essai d'un système scientifique de martin-ales, construit sur le tarot, pendant une saison à Aix-les-ains.

Georges se passionna pour cette *Revue Mauve*, où les meil-urs écrivains d'avant-garde collaborèrent ; mais ce ne serait as parmi les relations de sa famille qu'il récolterait une ste de noms tentaculaires à imprimer sur la dernière page de s brochures. Je crois qu'il regretta, en cherchant en vain ıtour de lui des *Patrons d'honneur* pour l'édition de luxe, avoir rompu avec l'hôtel de l'avenue Montaigne, et ce fut us l'influence de ce rêveur de Marcellot qu'il réintégra « le onde », quoique décidé à ne plus voir Lucia, et se rappro-a de certains amis de la Princesse, auxquels il recomman-rait Darius Marcellot.

Par le Directeur de la *Revue Mauve* il fit la connaissance poètes symbolistes, des peintres « indépendants », dont les ıvres lui étaient familières, mais qu'à lui seul il n'aurait comment joindre. Quand il n'allait pas aux *soirs* de la vue, il organisait dans son atelier des réunions, qui bientôt vinrent trop nombreuses.

En hiver et au printemps, il aperçut tous les « espoirs » de t français et les Maîtres, fréquenta chez Mme Judith Gau-r, Leconte de Lisle, Heredia et chez M. de Goncourt, qu'il onduisait parfois à Auteuil, avec M. Aymeris, après les rcredis et les dimanches de la princesse Mathilde.

En un tour de main, Darius Marcellot avait fait de Georges homme en passe de devenir, plutôt qu'un producteur, une *re parisienne*; ses œuvres déplairaient de plus en plus amateurs élégants que Mme Aymeris attendait. Parmi les ıtres, ses aînés firent « la conspiration du silence ». En chronique du *Figaro*, un de ces *premiers Paris* qui à e époque cassaient les reins d'un maître, ou, en un jour,

permettaient à un inconnu d'hier de louer un hôtel dans la plaine Monceau, Albert Wolff choisit Georges Aymeris comme type de l'amateur qui étouffe les professionnels. M. Aymeris voulut faire un procès au *Figaro*; on l'en dissuada, et le mutisme d'Albert Wolff fut *acquis* par un Corot que M. et Mme Aymeris achetèrent chez Goupil pour augmenter la collection du chroniqueur tudesque.

Les avanies publiques couvaient.

Darius Marcellot talonna Georges pour qu'il fît le siège de ces millionnaires israëlites, si intelligentes, si « averties » et que les romanciers à gros tirage mettaient en scène, au milieu des bibelots du XVIIIe siècle, de collections moyenageuses; une nouvelle aristocratie parisienne de la culture et de la fortune, les héroïnes de Paul Bourget et de Maupassant, fidèles à la rue de Berri, où S. A. I. Mme la Princesse Mathilde les recevait avec Sardou, en tête des auteurs dramatiques, avec les académiciens, les savants, les historiens parmi lesquels Goncourt avait la contenance du précepteur qui ouvre la bouche pour parler, mais qu'on n'écoute pas.

Georges, le dimanche soir, dans les pièces basses tendues de soie rouge, causait avec Goncourt, de Péronneau, de Tiepolo, des maîtres de jadis, hérités par la nièce de Napoléon Ier et dont elle célébrait moins souvent les mérites, auprès de ses hôtes, que l'esprit des tableaux de chevalet, par son amitié choisis depuis cinquante ans aux vernissages du Palais de l'industrie, ou parmi les « envois » des prix de Rome, « ses protégés », dont les noms aujourd'hui sont tombés dans l'oubli. Quelques-uns vivaient encore, dont les habits noirs et les plastrons blancs tournoyaient dans le jardin d'hiver-galerie, entre les épaules endiamantées, les aigrettes et les éventails. Mme de Galbois, la dame d'honneur de Son Altesse, rabattait les cohues du dimanche vers la « serre du palmier » et les rafraîchissements, afin que la princesse, déjà fort âgée, s'entretînt tête à tête sous l'abat-jour de « son coin à elle » avec un diplomate ou un intime.

Un soir, M. Gérôme, devant un cercle de femmes, fit à Georges, dans le jardin d'hiver de la Princesse Mathilde, qui tenait grand cercle, une scène que racontèrent les journaux. Une des toiles de mon ami avait été, en milieu de panneau, accrochée sur la cimaise. L'importance de cette cimaise, à

ette époque! C'était, je crois m'en souvenir, à l'Exposition
'niverselle du *Centenaire*, en 1889.

— Vous, jeûne pôseur, lui dit Gérôme qui avait l'air d'un
énéral de division, vous ne seriez pas fichu de modeler l'os-
ature d'un cheval, et pour cacher votre ignôrance, vous flan-
uez des rayons de soleil sur un mânnequin en plein aîrrr...
t vous appelez *ça l'Allée des Pôteaux!* jeûne hômme! Vous
ous foutez ça comme un défi : son Altesse Impériâle vous
istônne et voilà votre nâvet en face de la belle figure nue de
ion collègue Jules Lefebre! L'an prochain, on vous serrera la
is! — Et s'adressant à vingt personnes dont les yeux flam-
aient de joie : Mesdâmes, vous êtes coupâbles!... »

M. Aymeris, de loin, entendit le roulement francomtois de
I. Gérôme et Mme de Galbois vint lui demander, en cligno-
ant, pourquoi Georges était si entouré. Il faisait sans doute
es mots d'esprit?

— Allons, bon, — dut-il se dire, — Georges aura parlé de
Ianet à ce brave Gérôme, malheureux enfant! Encore les
emontrances d'un vénérable académicien! Et cela, après
I. Bouguereau!

Il respectait trop l'Institut, pour mettre en balance la sa-
esse d'un maître très cher à la Princesse Mathilde et les
xcuses en faveur de Georges, telles que Mme de Galbois,
près information rapide, les lui rapporta de derrière le pal-
nier et le pouf.

M. Aymeris rentra chez lui, enfouit cette histoire en sa
ravate, comme disait sa femme. Mais Georges m'assura que
ette scène si ridicule avait développé chez son père un pes-
imisme morbide, qui allait détruire ce qui restait de force
n cet homme trop craintif et trop bon.

Georges « ne se laissa point désarçonner », quoiqu'on le
înt pour un « faux confiant en soi », qui, un de ces jours, jet-
erait le manche après la cognée... Je jugeais, au contraire,
ue ses amis et la mauvaise fortune pourraient devenir ses
neilleurs collaborateurs.

Dans le caractère double de Georges Aymeris, je discernais
es germes de volonté chez l'artiste, que l'homme n'avait point
lans la vie sociale. Ma conviction s'accrut qu'il avait « quel-
que chose à dire », et il inclina devant le chevalet son dos de
iocheur, comme un toit sur lequel glissèrent les averses, tant

que Darius ne le réquisitionna pas pour un racolage mondain !

Mme Aymeris avait en Darius, et sans le connaître, un compère que fascinait, comme elle jadis, l'hôtel de l'avenue Montaigne. La lutte, les injures reçues, comme les *ratages*, longtemps firent la joie de mon ami. Il rebondissait à chaque insuccès, soutenu par sa rare puissance de travail, auquel il se remettait à volonté, comme un chien à dormir, n'importe où, et n'importe quand. Darius prétendait que Georges, habile de ses mains, devrait peindre plus vite, « en faire davantage », en dépit de quoi je lui vis en effet recommencer trente-deux fois une étude qu'il peignit d'après ma tête, si bien que je n'osai plus, de tout un hiver, me faire tailler les cheveux, afin que je me ressemblasse à moi-même. Il fit des calques, des dessins au pinceau et n'était jamais satisfait, alors qu'à la première indication, il avait juré qu'il ne toucherait plus à son esquisse.

Et il continuait, et il continuait, après d'incessantes interventions de l'entraîneur Marcellot, qui me mettait en colère et m'eût, à la place de Georges, complètement paralysé.

Mais je ne veux pas m'étendre sur le peintre, si ce n'est en relation avec cette histoire : les lecteurs ne connaîtront pas les ouvrages de mon ami, il les détruisait en une sorte de divination du sort futur qui attend l'artiste moderne. Quelques-uns sont en Amérique. Georges n'aurait pas su lui-même dire où. Avec quelle mélancolie ne parla-t-il pas de ces bordures « à canaux » du jardin d'hiver, rue de Berri, qui, à la mort de la princesse Mathilde, vendues aux enchères, devaient encadrer déjà d'autres toiles, pires encore que les Heullant, les Lobrichon, les Boulanger, les têtes de Romaines au teint de malaria, les truands et les ribaudes d'Adrien Moreau et les femmes libellules de Louis Leloir ! A quel collectionneur de documents napoléoniens était échu certain panneau de quelques centimètres, un James Tissot de 1866, que Georges ne se lassait pas de regarder : c'était l'entrée des Tuileries à la grille de l'enclos où jouait le Prince Impérial. Des tambours de la Garde, en bonnet de poils, battaient la retraite du soir. Quelques oiseaux, autour du groupe de marbre *l'Enlèvement des Sabines*, s'envolaient vers des arbustes sans feuilles au travers desquels se distinguait « le château » ; des enfants cessaient

leurs jeux, garçons et fillettes vêtus comme l'étaient alors Georges Aymeris et Jessie. Nul, hormis Georges et Goncourt, n'avait déniché ce délicieux tableautin; une draperie le recouvrait près d'une bouche de chaleur, qui, depuis vingt ans, le cuisait comme un pain.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Louise Faure-Favier : *Ces choses qui seront vieilles*, La Renaissance du livre — Jeanne Landre : *Madame Pêche ou la parfaite éducatrice*, Albin Michel. — Francis Carco : *Bob et Bobette s'amusent*, Albin Michel. — Alfred Machard : *Poucette ou le plus jeune détective du monde*, E. Flammarion. — Léon Daudet : *Dans la lumière*, E. Flammarion. — Jean Aicard : *Gaspard de Besse*, E. Flammarion. — Fred Causse-Mail : *Jolicœur comique*, E. Flammarion. — Georges van Leberen : *Le Pierrot*, Fasquelle. — Paulette Pax : *Journal d'une comédienne française sous la terreur bolchevique*, L'Édition. — Raymon Fesse : *Bouzigue*, Payot. — O. Henry : [illegible], Édition française illustrée. — Jean Perdriel : *Journal de bord d'un mulet*, Les Gémeaux. — Berthe Boutoux : *Âmes de France*, Messein. — Cami : *Le fils des Trois Mousquetaires*, Édition française illustrée. — Pierre Chauras : *Les impressions d'un nouveau-né*, Revue des Indépendants. — Claude Chauvière : *La vie, les autres et moi*, E. Figuière.

Ces choses qui seront vieilles, par Louise Faure-Favier. Toutes les catastrophes du monde ne peuvent rien changer à l'Amour, et, depuis la création des légendes mythologiques, il nous apparaît supérieur par son animalité à toutes les complications de la psychologie humaine. Je crois fermement que sa force vient justement de ce qu'il n'a pas d'*âme*. Donc, plus ça change, plus c'est la même chose, et on peut présumer qu'en 2019 ce sera encore la même chose : sur deux ou trois amoureux il y aura toujours une dupe. Il arrivera peut-être qu'il y en aura trois si l'anémie cérébrale qui guette l'humanité gagne du terrain, c'est-à-dire transforme ou déforme le physique... alors .. alors, la femelle cherchera normalement à améliorer la race et, pour trahir l'homme, il lui restera le singe. Comme elle a commencé par le serpent... ce sera, en effet, une légère amélioration, si j'ose dire, un progrès réel !

Ces choses qui seront vieilles, ce sont les souvenirs d'une époque de j'menfoutisme, qui va de 1900 à 1914 en passant par une période d'art nouveau qui semble terriblement ancien déjà. Art fragile, mœurs en décadence, littérature façonnée et bien trop à façon, exaspération du couple qui entend dominer l'un par l'autre en des complications amenant généralement des ruptures sensationnelles. Les poètes sont légers de bagage littéraire surtout, et les pauvres amoureuses, en essayant de fonder sur eux un espoir ou en eux une famille, bâtissent en sables mouvants. Pascaline Langeac se tue pour ne pas survivre à l'amour de Jérôme de Tyane. C'est une amoureuse sincère qui prend au sérieux l'échange de deux fantaisies.

Une centenaire, gardienne du phare de Rosédo, possède la dernière correspondance de cette pauvre désespérée et elle la transmet au descendant du poète François de Tyane. Ce François, *passéiste*, comme le sont tous les rêveurs, même ceux qui ne riment à rien, se complaît dans les souvenirs de cette même époque 1914 dont, au fond, il ne retrouve bien que la très petite catastrophe d'un amour fidèle sombrant en pleine horreur de la trahison. Il est, lui, l'héritier de cette Pascaline désolée, bien plus que celui de son glorieux ancêtre. Et il aime une Aline mariée, femme de son époque très pratique, volant d'un continent à l'autre en pilotant son petit avion personnel qui lui sert aussi à s'élancer de son mari à son amant ou le contraire. Femme garçon, elle est libre, porte la culotte, cultive des fleurs sous tous les climats, n'a pas du tout le sens des complications, parce que son ménage à trois lui suffit, et... elle est toujours exacte aux rendez-vous, ne mettant pas des heures à nouer sa voilette. « La femme de maintenant a un sens de l'honneur plus viril », lui concède son amant qui me paraît, lui, garder, de cet ancien temps qui le hante, un sens de l'ironie des plus raffinés.

Il fallait toute la malice d'une femme jeune et très avertie en art pour nous conter ce conte des époques prochaines. Elle a tiré d'une explosion formidable cette gemme précieuse et par la sertissure et par le choix de sa taille toute en facettes et facéties délicates. Les deux mannequins représentant Dufayel et un président de République rendu célèbre par la date de son règne sont un passage bien amusant. Ne pas s'y tromper. Ce livre, d'apparence léger, sort d'un travail énorme, un effort vers une épopée classique et ne s'en détache que parce qu'il préfère l'esprit à la lettre. Il n'avait peut-être pas besoin d'illustrations. Cependant le capricieux pinceau de Mme Marie Laurencin y apposa çà et là le cachet d'une excentricité toujours gracieuse, d'imageries originales où se confondent en une harmonieuse fantaisie la ligne de l'oiseau qui s'envole, de la branche qui plie, du lévrier qui saute et du bras de la femme qui semble tout enlacer, au hasard.

Madame Poche ou la parfaite éducatrice, par Jeanne Landre. Peu, très peu de femmes de lettres ont le sens du comique. Voici un livre qui m'a fait rire aux larmes... parce que dans le vrai comique, dans le comique humain comme celui de Molière, il y a aussi de quoi pleurer. Madame Poche, c'est la créature gendarme née. Il y en a une qui dort au fond du cœur de toutes les honnêtes mères ou épouses. La femme *à mission*, la femme redresseur de torts, l'institutrice, la dévote, la suffragette, etc..., peuvent toutes se reconnaître, au moins pour un trait, dans cette effarante physionomie. Mme Poche, c'est le bourreau naturel de tous les enfants et de tous les militaires en retraite. Et elle a les meilleures inten-

tions du monde. C'est celle qui se salit elle-même à force de nettoyer... et qui en arrive à « défendre aux mouches de poser culotte sur la suspension ».

Jeanne Landre, auteur de *La Gargouille*, devait oser ce portrait, cette caricature formidable d'*une femme de bien*. Par quelle suite d'exaspération en est-elle arrivée à la voir ainsi à la loupe et nous en montrer, tellement grossis que nous les reconnaissons, tous les défauts? C'est drôle, si on veut... Car cela, c'est absolument réel, et, si l'auteur ne riait pas lui-même de ce qu'il nous raconte, ce serait tragique. Où Jeanne Landre a cru exagérer elle est tombée juste. Quant à l'accordéon qui fait si bien sur la couverture, je l'ai entendu remplacer par de simples romances sentimentales qui suffisaient, paraît-il, à tout apprendre à une jeune fille... surtout les refrains de jadis : « Ah ! le bel oiseau, maman ! » car les femmes de bien n'y regardent pas de si près, puisqu'elles sont, naturellement, aveugles de naissance. Jusqu'à la venue de Napoléon, les bonnes se succèdent et s'en vont enragées. Napoléon, c'est l'*homme de ménage* qu'invente le capitaine Choudasse pour en finir avec l'éternel féminin qui gâte les meilleures sauces, et un peu plus Mme Poche l'épouserait pour être bien sûre de le garder comme domestique. La plus à plaindre, c'est encore la pauvre Juliette Poche, enfant martyre et purgée, ingénue capable de tout endurer sans chercher à comprendre, peut-être moins bête qu'abêtie. Je n'ose remercier Jeanne Landre de son officielle dédicace trop flatteuse ; mais, quand elle me racontait des anecdotes tirées de son manuscrit, elle me voyait déjà dans une telle jubilation qu'elle en a sans doute conclu que je devais avoir connu des Mme Poche et que je serais capable de garantir l'authenticité de la sienne. Dont acte, oui. Le génie (ce mot n'est pas trop fort) découvre la vérité sans avoir besoin de l'avoir vue, et les grands, les réels comiques sont humains. Il y avait déjà *La Gargouille*. Il y aura *Mme Poche !*

Bob et Bobette s'amusent, par Francis Carco. Ce livre-ci est la suite de *Bob et Bobette* de Jeanne Landre. Ces jeunes enfants terribles du ruisseau parisien en sont arrivés à l'âge du plaisir moins innocent que celui de la simple vadrouille, et ils s'associent pour exploiter le passant attardé. Ils n'ont eu aucun bon exemple à suivre et ne sont entravés par aucune morale bourgeoise. Cependant Bob aboutit logiquement à une tendance humaine qui veut qu'on supprime le rival, instinct vieux comme le monde. M. Noir est un *bourre* (je crois avoir compris qu'un bourre, c'est un sergent de ville) et il a tiré Bobette d'une rafle, d'où reconnaissance de la jeune personne. La fille née aime la preuve de la puissance, peu importe laquelle. Bob est amené tout naturellement à écarter cette mauvaise ombre de son tableau particulier. J'ai déjà dit que je ne chicane

personne sur le choix d'un sujet. Francis Carco s'attarde aux bas-fonds sociaux. C'est son affaire : mais je me demande, quand je lis les journaux pleins des scandales que vous savez, si les vils bas-fonds ne sont pas moins criminels que les hauts-fonds, car, enfin, une *Bobette*, ça m'a l'air plus propre et plus honnête qu'une maîtresse de députés... et, en outre, Francis Carco a joliment plus de talent qu'un député éloquent, car il ne fait pas de discours, il sort des faits avec une netteté de procédé que les conseils de guerre peuvent lui envier.

Poucette ou le plus jeune détective du monde, par Alfred Machard. Oserai-je dire à l'auteur, malgré sa préface, qu'il a eu tort d'écrire un feuilleton et que son feuilleton n'aura pas le succès que doit avoir ce genre d'ouvrage, parce que (tenez bon la rampe, ô Trique !) *ça manque de bêtise*. La bêtise bien conduite mène à tout. Il y faut un tour de main nécessaire, et ce tour-là ne s'apprend ni dans la grammaire, ni dans le monde où l'on écrit. Poucette se contentant d'être invraisemblable passerait comme une lettre à la poste, mais Poucette se mêlant d'avoir de l'esprit et de découvrir la clé... des boîtes de sardines, le peuple de lecteurs assis au rez-de-chaussée n'admettra jamais ça ; l'enfant perdu que sa mère abandonne ne doit pas plus se ficher des gens que se ficher de lui-même. Quant au type d'acteur qui cite tous ses rôles pour corser celui de la justice, il contient une satire si violente du rôle de la police en général que je ne serais pas étonnée de voir Alfred Machard traité de perturbateur de l'ordre public. Ceci déclaré à la charge du délinquant, je consens à vous avouer que ce conte est charmant, vivant, et souvent palpitant, car les ressources imaginatives de son créateur sont illimitées. Un film tiré de cette humoristique féerie fera certainement courir tout Paris, car, lorsqu'on en aura soigneusement extirpé l'esprit critique et les mots vraiment psychologiques, il restera tout de même *Poucette*, une figure de gamin de Paris ressemblant à son père, s'il n'est pas trop le fils de sa mère, la navrante Sylviane.

Dans la lumière, par Léon Daudet. Dans les rutilants et somptueux cadres d'or de la Provence, une histoire d'amour simple, mais hardie comme la vie de ces temps de risque-tout, où la mort est si près de l'homme qu'il s'efforce de lui échapper par tous les moyens mis à sa portée. De l'idylle si connue, trop connue, du grand blessé avec son infirmière, l'auteur a pu tirer une œuvre ardente, bien vivante et neuve par certains détails qui sentent la vérité.

Le Breton blond Brevéan s'éprend de Norade Pertus, fille brune à la fois libre et bien élevée. Cette créature, faite pour la vie intellectuelle, car elle sait par cœur tous les poètes de son pays : Mistral, Aubanel, est promise à un idiot, son cousin. Une sorte de fatalité l'entraîne, lui fait parcourir un cercle radieux d'aventures d'amour

sur des terres de légende (lire le séjour au village mort des Baux) et revenir à son point de départ : cet idiot qui voulant se tuer s'aveugle pour recouvrer seulement l'entendement de sa passion. Un père, très partisan de l'union libre, permet tout l'amour à sa fille, puis la logique même de cet amour qui se détruit par ses propres excès veut que le bonheur de l'ordre, le mariage, n'unisse les amants qu'au moment de la mort. Veuve Norade se résignera peut-être à consoler le cousin aveugle. Les paysages sont vraiment lumineux et la saveur, à la fois âpre et sucrée, de la vie provençale donne un goût très curieux à cette très humble histoire d'amour.

Gaspard de Basse, par Jean Aicard. Ce fut un bandit à la française... qui pourrait, aujourd'hui, tant les morales changent, nous servir de type de héros et même nous défendre contre les injures de la vie chère permises par notre cher gouvernement. Gaspard de Besse, avec trois bons lurons, font baisser pavillon aux gens du parlement et de la noblesse, qui se permettaient, eux, des farces du genre de celle qu'on relate en l'*histoire de la révolution à Marseille et en Provence*. Par manière de jeu, on juge et on pend un innocent paysan avec le licou de son âne. Ces petites plaisanteries-là servent de joyeuse préface à la sombre révolution de 89. (Et elles n'excusent pas du tout les plaisanteries non moins joyeuses de ladite révolution.) Aujourd'hui, on peut d'autant plus regretter le beau Gaspard de Besse, détrousseur du riche pour servir le pauvre, que l'on ne pend plus personne... probablement parce que le nombre des gens bons à pendre dépasse de beaucoup celui des mètres de corde disponible !

Jolicœur, tommy canadien, par Fred Causse-Maël. Ce brave garçon fut vierge et martyre, et ce ne fut pas tout à fait de sa faute, car lui et sa compagnie, les camarades Comtois, Larose, Corneloup, font toutes les prouesses possibles qui nous prouvent que ce sont bien des hommes. A lire le passage du célèbre *raid* du ballon entraînant les tommy à sa suite dans la passion du jeu national et l'inconscience du danger. Jolicœur est amoureux de temps en temps. Cela ne lui réussit pas, jusqu'au jour où un médecin l'ayant déterré dans un éboulement le délivre à jamais de ses souffrances d'amour-propre. Racontés en style vif, qui ne redoute ni le mot ni le geste, ce roman d'action est intéressant, tout à la gloire des *Canadiens*.

Le Pierrot, par Georges van Lokeren. Un roman psychologique où l'on ne rencontre *le Pierrot*, un avion nouveau modèle, que sur la fin, ce qui déroute un peu le lecteur. Lulu est une petite fille des rues parisiennes qui s'exerce à devenir chanteuse de café-concert et demeure surtout une femme entretenue ; elle rencontre successivement le gros commerçant enrichi, très vulgaire, mais généreux, M. Magne, puis elle le lâche pour un mécanicien, un inventeur qui a la malencontreuse idée de la croire régénérée par la vie de famille.

Elle le trompe pour un petit jeune homme, son neveu, et le pauvre créateur du *Pierrot* file dans l'infini pour ne plus souffrir. Des qualités psychologiques fort remarquables et quelques longueurs, mais certainement une grande sincérité dans les procédés.

Journal d'une comédienne française sous la Terreur bolchévique, par Paulette Pax. D'où il résulte qu'on peut jouer la comédie, au théâtre Michel, malgré la fusillade dans les rues et les menaces de la garde rouge. Cette femme jeune et courageuse affronte les balles, traverse les nids de mitrailleuses, pour aller trouver les autorités et demander des choses que notre ambassadeur lui-même n'obtiendrait pas, puis finit par sortir de l'enfer sans trop de plumes brûlées. Ces bolchévistes sont peut-être plus courtois qu'on ne saurait le dire.

Bouzigny! par Raymond Hesse. Des croquis très rapidement faits et des satires de gens de petite ville, qui, naturellement, en temps de guerre, accentue ses défauts naïfs, aux grandes lueurs de l'incendie. Je retiens le prisonnier *boche*, qui, lénifié par cette ambiance, est rencontré au coin d'un champ effeuillant une marguerite.

Martin Burney, par O. Henry. Il s'agit d'un écrivain américain nommé O. Henry, lequel est *mis en français* par Maurice Beerblock. Pourquoi pas : *traduit?* Les illustrations de Gus Bofa sont encore ce qu'il y a de plus américain. Maintenant, les histoires, ces très petits contes humoristiques, sont des merveilles. Si cet O. Henry ne devient pas célèbre chez nous, c'est que nous ne comprendrions rien à aucune littérature. Il publia de 1900 à 1910 des contes gais (1). Comment ne l'a-t-on pas traduit plus tôt ? Le récit de l'enfant qu'on prend à son père pour en tirer une honnête (?) rançon et que son père consent à reprendre moyennant une forte somme, tellement ce petit phénomène est insupportable, me semble le chef-d'œuvre du genre. Il y a aussi la *Passion de Martin Burney* ou la moralité de la fumée d'un cigare vénéneux, qui serait à méditer devant la crise du tabac... Pour un homme de génie, ce O. Henry en est un.

Le Journal de bord d'un matelot, par Jean Perdriel. Ces notes sont d'un poète, d'un vrai poète, car il y a toujours l'essentiel de l'action et la lumière d'une phrase courte, très pure autour du geste. Par petites touches, ces petits tableaux funèbres sont peints comme à regret d'employer des couleurs... mais ils sont si sincèrement pensés. Comme je voudrais pouvoir citer ce poème, par exemple : « Si tu n'as peur de rien, marin... aie peur du vent ! »

Amies de France, par Berthe Bontour. La mort de Mersine par quelqu'un, qui, sans doute, l'a... vécu. Il y a une descente en

(1) Voir l'article de O'Sullivan du *Mercure* du 1er juillet 1919.

draps de lits par la fenêtre d'un hôtel qui s'effondre qui ferait un film admirable. Et puis il y a la reine d'Italie elle-même sauvant des blessés.

Le Fils des trois mousquetaires, par Cami. La douce Yolande, le valet musclé accompagnent *le fils des trois mousquetaires* dans des pérégrinations effrayantes au cours desquelles l'honneur de la douce Yolande subit soixante-quinze assauts... Mais je me hâte d'ajouter que le fils des trois mousquetaires ayant trois pères pouvait bien... d'ailleurs ça ne me regarde pas.

Les impressions d'un nouveau-né, par Pierre Coutras. Ayant trait à la repopulation et absolument moral, car on y réprouve l'allaitement artificiel !

La vie, les autres et Moi, par Claude Chauvière. J'extrais de ce petit missel cette pensée : « On est seul toute sa vie ! » Est-ce pour cela qu'on a inventé Dieu ?...

La découverte de l'Amérique, par Rachilde. Nouvelles ornées de dessins par Gustave François, dont il faut citer une admirable vision d'un cheval malade dans le conte intitulé : *Le Cheval qui rêve*. Ce livre, d'une édition très luxueuse, a paru dans les *Maîtres et jeunes d'aujourd'hui*, chez Kundig, collection de l'*Eventail*, dirigée par François Laya.

RACHILDE.

HISTOIRE

Commandant Weil : *La Morale politique du Grand Frédéric, d'après sa Correspondance,* Plon-Nourrit, 12 fr. 50.

Dans la **Morale politique du Grand Frédéric** (1), la politique du Roi de Prusse avec la France se trouve être, à la distance où nous sommes, et après les événements que nous savons, le point le plus important et en quelque sorte fatal. L'ouvrage de M. le commandant Weil, où l'on trouve la correspondance de Frédéric avec commentaires, est, là-dessus, d'un intérêt de tout premier ordre. J'apporte ici l'analyse spéciale de cette partie de l'ouvrage, analyse annoncée dans ma précédente chronique (qui était consacrée à l'affaire de Silésie).

Au lendemain de la victoire de Mollwitz, remportée sur l'Autriche, nous voyons, dans ces notes et dépêches, Frédéric II continuer, avec un redoublement d'activité, sa politique de bascule à l'égard de la France et de l'Angleterre, obtenant, d'une part, la médiation de l'Angleterre à Vienne, se ménageant, d'autre part, un recours du côté français, pour le cas où cette médiation aurait l'air d'échouer. C'est ce qui arriva d'abord ; et dans sa lettre à Fleury du 30 mai 1741,

(1) Voir *Mercure de France* du 1er septembre 1919.

ù il annonçait au Cardinal la conclusion de l'alliance avec la rance, le roi de Prusse disait, entre autres gentillesses : « Je vous ispute à présent, monsieur le Cardinal, d'être meilleur Français ue je le suis. »

On s'interroge, — voyant ce qui en est advenu, pendant près d'un ècle et demi, — sur cette première rencontre de la France et de la russe. Du côté français, Fleury avait des doutes sur l'alliance ; du ôté prussien, le ministre Podewills n'en était guère partisan (voir, age 200, le curieux rapport de celui-ci).

Quelles étaient les vues de Frédéric II? Il n'en eut point d'autres ue l'intérêt de son Etat. Et il agit, dans ce but, en pur Mécanicien olitique plein de précision et de sécheresse, — le plus étonnant des iécaniciens politiques, mais pas autre chose (sinon une espèce de randeur aride et morne, vers la fin) (1). Du côté adverse, on n'était as des anges, non plus. Je vois, avec beaucoup de sympathie mais ans aucune illusion, M. le commandant Weil engager la Morale ans cet engrenage.

La rivalité de la France et de l'Angleterre était alors le fait domiant de la situation de l'Europe. Elle a beaucoup influé sur la poliique du roi de Prusse. L'Angleterre et la France avaient chacune on point de vue et son *intérêt* en ce qui concernait l'Empire (c'est e qui explique que la Guerre, limitée d'abord à la Silésie, à la uestion d'une simple possession de territoire, devint une Guerre de uccession). George II était Electeur de Hanovre (2), et il prenait ersonnellement ombrage de l'ambition de Frédéric; ses ministres, ux, concevaient ainsi les termes d'une combinaison d'Empire : Iaison d'Autriche (avec le Duc de Lorraine comme empereur), russe, Angleterre, etc. La France, de son côté, sur le dos de laquelle e serait effectuée cette combinaison, était amenée à adopter, dans a Succession d'Autriche, une attitude telle que l'influence anglaise ût neutralisée.

Frédéric II, tout en ménageant la France, avait flatté d'abord le oint de vue anglais, arrangeant en conséquence de ceci l'équilibre uropéen. Le lecteur me permettra de citer de nouveau le fameux assage de sa lettre au roi d'Angleterre :

... Je suis prêt d'entrer avec Votre Majesté, la Cour de Vienne, la ussie et les Etats-Généraux dans toutes les mesures qu'on pourra juger onvenables et dans une alliance des plus étroites pour maintenir l'équiore de l'Europe, conserver le système de l'Empire, garantir les Etats de Maison d'Autriche contre quiconque voudra les envahir et faire tomber

(1) Je parle ici sur la foi de Carlyle.

(2) Le Hanovre formait alors l'article essentiel du point de vue continental anais, bien qu'ayant le désavantage, pour le libéralisme anglais, d'être lié à des ées dynastiques. La Belgique, depuis, a remplacé avantageusement le Hanovre.

l'élection d'un empereur sur la tête du duc de Lorraine pour rétablir l'ancien système.

Mais comme j'ai des avis certains, à n'en pas douter, que la Cour de Vienne, conseillée par des gens qui jusqu'ici se sont portés à toutes les extrémités les plus fâcheuses, est prête à se jeter dans les bras de la France pour renverser ce qui pourrait rester encore d'espérance de sauver l'Empire et la liberté de l'Europe, j'ai cru qu'il ne fallait point perdre de temps en négociation inutile, mais se servir des moyens les plus efficaces, etc... (invasion de la Silésie).

Au lendemain de Mollwitz, disons-nous, l'Angleterre proposa sa médiation à Vienne. Ici, l'on eût souhaité que M. Weil eût pu consulter les State Papers aussi bien que la correspondance de Frédéric. L'Angleterre s'est toujours servie de l'Autriche, dans les questions européennes, d'une façon... unilatérale. Etait-elle sincère? L'on aurait voulu connaître plus complètement les causes de l'irritation montrée, vers cette époque, par Frédéric II contre les diplomates anglais. George II pensait beaucoup à son Hanovre, et ne savait s'il n'était pas, ici, menacé par le roi de Prusse au moins autant que par le Roi de France. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre attachait (« il est vrai », dit M. Weil) à sa médiation cette réserve, « que la cour de Vienne ne paraissait pas bien disposée à cet accommodement, et que son souverain (George II), voulant dans ce cas agir vigoureusement en faveur de Marie-Thérèse, il fallait délibérer sans délai, mais en secret, sur un double plan : l'un, si l'accommodement avec le roi de Prusse et son accession au grand concert pouvaient encore avoir lieu, et l'autre, s'il fallait absolument en venir à agir de concert par les armes combinées contre ce prince. » M. Weil, là-dessus, présente la conduite de Frédéric II comme une suite de ruses, de biais. Diable! on eût biaisé, temporisé à moins. Devant une telle médiation, que Frédéric II voulût ne point se fermer la porte française, qui justement s'ouvrait pour l'envoi du Maréchal de Belle-Isle, et qu'il fît ce qu'il pouvait dans des circonstances aussi malaisées, on ne s'en étonnera point trop, et l'on ne fera pas trop appel à la Morale. Il faut se dire cela, en jetant un coup d'œil sur les documents que M. Weil, au nom de cette Morale, présente ici au lecteur, — documents fort empreints de cet embarras de Frédéric II. L'un est une lettre au Marquis de Valory (envoyé de France), pleine de déclarations rassurantes touchant le projet de traité entre la France et la Prusse; l'autre, une communication au ministre Podewills, annonçant l'intention de « traîner l'affaire ». Et M. Weil de dire : « S'il était possible de conserver l'ombre d'un doute sur « la sincérité et la loyauté » du grand roi de Prusse, il suffirait, je pense, de lire ces deux dépêches... écrites, pour ainsi dire, au même moment, pour être à tout jamais fixé sur le cynisme sans borne de leur auteur. » Hélas, l'histoire diplomatique est remplie de dépêches de ce genre!

On peut remarquer seulement que la communication à Podewills n'est pas très nocive. C'est un acte intérieur qu'il ne faut pas s'exagérer, Podewills sachant toujours, avec Frédéric II, ce que parler voulait dire. Le même Podewills, d'ailleurs, peu après, quand il s'agit de préparer le traité, crut n'avoir pas assez de secrétaires pour satisfaire l'impatience de Frédéric II.

Que cette impatience ne fût point de « l'enthousiasme », et que Frédéric II n'en ait « jamais eu », c'est ce dont on conviendra volontiers. Les formes et la diplomatie, au XVIIIe siècle, sont plus ou moins empreintes de la « sensibilité » alors à la mode; mais, en réalité, « l'enthousiasme » ne fut, nulle part, la vertu ou le défaut de cette diplomatie. En ce qui concerne la France, la diplomatie de Versailles avait deux buts : achever le classique abaissement de la Maison d'Autriche, et surtout mettre en échec l'Angleterre sur le Continent. Frédéric II n'a jamais, sans réserves, donné les mains à la deuxième partie de ce plan, craignant, autrement, de laisser la France devenir trop puissante; et de même il ne s'est jamais, d'autre part, lié à fond avec l'Angleterre, ne voulant pas non plus qu'elle eût une politique continentale (1) prépondérante. Voilà, selon moi, la raison de cette politique de bascule, où tantôt c'est l'Angleterre, qui est le poids léger, et tantôt c'est la France; où Frédéric II n'est jamais complètement ni avec l'une ni avec l'autre, s'engageant et se dérobant à l'improviste, et d'ailleurs rapportant tout à soi. Il y a là, certainement, de quoi contrister les belles âmes et même les honnêtes gens, — sauf ceux qui, sans en être réjouis non plus, loin de là, n'ont jamais eu d'illusion sur la part de la morale et du droit dans les événements du monde.

La Convention de Klein-Schnellendorf (juin-octobre 1741) qui, un moment, parut devoir mettre fin à la guerre, est un fait si typique du procédé de Frédéric II, qu'on pourrait se dispenser d'aller plus loin. La France fut complètement tenue en dehors de ces négociations. (Goltz, pour Frédéric, Neipperg pour l'Autriche et lord Hyndford pour l'Angleterre, sont seuls là.) Enfin les préliminaires de Breslau, à la fin des hostilités, furent engagés de même à l'insu de la France; et Frédéric II décrivait en ces termes au fidèle Podewills la mine de l'ambassadeur français Valory en apprenant la nouvelle : « Aucun polichinelle ne peut imiter les contorsions de Valory; ses sourcils ont fait des zigzags, sa bouche s'est élargie, il s'est trémoussé d'une étrange façon, et tout ceci sans avoir rien de bon à me dire. Sa plus grande inquiétude roulait sur le parti que je prendrais après la paix. Je l'ai fort rassuré sur cet article; que mes armes ne tourneraient jamais contre la France », etc., etc. Valory n'était pas trop

(1) La politique de l'Angleterre est continentale, ou elle n'est pas.

rassuré. Valory, ni la France, ni personne ; ni même Frédéric, qui, au cours de cette guerre, pressentit le fameux renversement des alliances, l'alliance de l'Autriche avec la France contre la Prusse.

Cette guerre de Silésie, c'est certain, ne sera pas l'école des moralistes. Frédéric n'y connut jamais que ses intérêts ; et le spectacle, d'ailleurs, ne fut nulle part enchanteur : je crois que M. le commandant Weil ne trouverait pas, de quelque côté que ce soit, de motifs d'être ravi. L'Allemagne, quand s'ouvrit la succession de l'Empereur, fut prise d'un prurit de curée ; l'Angleterre et la France se disputèrent furieusement l'influence dans les grandes et petites intrigues électorales. Frédéric II, qui avait donné le branle, abandonna la partie, dès qu'il vit que la guerre lui avait procuré, à lui, ce qu'il voulait. la Silésie, en ne procurant à son alliée, la France, que la défaite. C'est ce que l'on appelle justement sa défection.

Il est très beau d'épiloguer là-dessus, et je sais que les événements récents donnent une nouvelle actualité à l'histoire des tromperies historiques. Mais l'indignation des historiens va-t-elle devenir une fonction viagère et même transmissible ? En ce cas, tant pis pour la paix du genre humain ! La France et la Prusse, c'est certain, et cela résulte assez de ce livre, ont lié partie pour la première fois à peu près, sous Louis XV et Frédéric II, dans des conditions troubles, et ce fâcheux début a pesé sur la suite de leurs relations. Une question serait de savoir quand la passion s'en est mêlée. Je ne la trouve pas encore au moment de la guerre de Sept Ans, ni même après Rossbach, car les hommes de la Révolution envisagèrent, avec un certain sens politique, la possibilité d'une alliance avec la Prusse contre l'Autriche. Napoléon aurait pu reprendre cette politique après Austerlitz, sans la sottise du roi de Prusse, qui, servile imitateur du Grand Frédéric, se perdit dans de lourdes subtilités et se mit à jouer, sans profit pour personne, sa « fugue pédante et morne », comme dit Albert Sorel, entre la France et l'Angleterre. Cela lui valut Iéna, et c'est à ce moment-là que les choses commencèrent à se gâter. La haine, aujourd'hui, est... ce que nous la voyons. Mais je m'adresse à M. le commandant Weil : le genre humain peut-il vivre dans la haine ? Il faut cependant une solution : la haine n'en est pas une. Si l'état de choses actuel doit durer, je ne vois point d'avenir possible pour la civilisation. La littérature historique augmentera-t-elle les difficultés de cet avenir ? C'est la question que je me permets de poser.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCES MÉDICALES

Dr L. Dartigues : *La mission sanitaire chirurgicale française du Caucase* ; Maloine, 1919. — Dr René Monpin : *L'avortement provoqué dans l'antiquité* ;

Vigot, 1918. — Dr Naamé : *La dyscytogénèse hypocytopoïétique dyseutrophique du cancer ;* Maloine, 1919. — Dr Charles Fiessinger : *Formules d'expérience humaine ;* Maloine. — Dr Cabanès : *La salle de garde ;* Montagu.

Le Dr L. Dartigues fut médecin chef et chirurgien de **la mission sanitaire chirurgicale française du Caucase** (1er juillet 1917-15 juillet 1918).

Il en raconte l'histoire dans un livre très vivant. L'hôpital chirurgical français de Tiflis fut pour notre pays un admirable agent de propagande. Officiers et soldats ne ménagèrent pas leurs peines. Par le fait, par la presse, par les conférences, par une action soutenue dans le monde cosmopolite du Caucase et dans la haute société géorgienne, ils firent respecter et aimer la France... Les dangers ne leur ont pas été ménagés et le Dr Dartigues a le droit de se montrer fier d'avoir pu ramener tout son monde sain et sauf des péripéties du voyage qu'il conte d'ailleurs d'agréable façon... Le retour, à travers la Russie bolchévisée, est assez émouvant... Le chirurgien observateur a noté l'influence de l'alcool sur un peuple en délire et la page suivante est singulièrement suggestive :

Une sagesse instinctive en même temps que raisonnée m'avait fait économiser pendant le séjour de Tiflis notre provision de fine champagne. Nous lui dûmes souvent des facilités et même parfois notre salut. L'alcool en Russie était la toute puissance, après le Tsar et Dieu. Le Tsar n'est plus, Dieu est momentanément obscurci, mais le troisième élément, l'alcool, de la Trinité slave, a gardé et même accrû de ce fait l'omnipotence entière. On a pu dire, avec juste raison, que si Nicolas II n'avait pas supprimé l'alcool à son peuple, il règnerait encore ! Il règnerait et l'ordre aussi, et la discipline et la force ! Il règnerait par la vertu dominatrice de l'ignoble vice. L'alcool versé en torrents dans les veines de ce peuple aurait évité les torrents de sang d'une guerre prolongée par sa défection. O paradoxe ! la *suppression brusque* de la liqueur de feu a presque tué la race géante empoisonnée. Nous savons bien, nous, les médecins, qu'on ne cesse pas impunément son toxique à l'alcoolique sans lui occasionner un accès de *delirium tremens* et quelquefois la mort. La Révolution bolchévique a été la crise de *delirium tremens* du colosse slave qui n'est pas tout à fait mort et qui revivra à cause de la vitalité ethnique primitive qui est en lui. En Russie, celui qui, dans sa droite, tient une bouteille de vodka et surtout d'alcool où rayonne la marque de France, et dans sa gauche un flacon de parfum (parce qu'apparenté aussi à l'alcool) est maître absolu des êtres et des choses ; il détient un plus impérial pouvoir que le globe et le sceptre. C'est grâce aux fameux Martel et Hennessy de France que nous avons pu arriver au rapatriement !

§

La thèse que le Dr René Monpin a consacrée à **l'Avortement provoqué dans l'Antiquité** est fort bien documentée... Cette étude rétrospective prend, paradoxalement, un intérêt d'actualité.

Le code d'Hammurabi et la loi Mosaïque n'interdisent pas l'avor-

tement, mais prévoient simplement une indemnité pour le préjudice causé au mari par les violences d'un tiers.

Les Stoïciens et les Cyniques ont permis et parfois recommandé l'avortement au même titre que l'onanisme et le suicide.

Si chez les Grecs, puis chez les Romains, dit M. Monpin, le législateur est intervenu pour réprimer l'avortement, c'est dans l'intérêt de la société ou, plus souvent pour sauvegarder les droits du mari ; ainsi le fœticide hors du mariage n'est pas mentionné. En aucun cas l'interdiction ne repose sur un principe moral ou religieux.

Les Védas, la loi de Manou, l'Avesta, l'Orphisme et à sa suite le Christianisme, ont condamné l'avortement et, fait remarquable, même hors mariage ; c'est qu'il était pour eux un tabou violé, un crime envers Dieu ; l'intérêt de la collectivité n'est pour rien dans cette interdiction.

M. Monpin n'a trouvé de textes sur les procédés mis en œuvre pour provoquer l'avortement dans l'Antiquité, que chez les Grecs et les Romains. Je n'irai pas avec lui rassembler des citations trop explicatives. Les auteurs latins, en particulier, sont remarquablement avertis du sujet. Ils employaient surtout les substances abortives et cherchaient à provoquer les contractions utérines par l'application de tamponnements vaginaux, imbibés de substances irritantes. La perforation de l'œuf semble avoir été moins fréquemment pratiquée. Les cas d'intoxication par absorption de préparations abortives et ceux d'infection de la cavité utérine étaient fréquents, suivis souvent d'une terminaison fatale...

Il en est de même aujourd'hui. Avis aux « amatrices ».

§

M. le Dr Naamé, qui paraît sacrifier à cette marotte qu'ont les médecins de se gargariser de mots bizarres, appelle le cancer une « dyscytogénèse hypocytopoïétique dyseutrophique ». Il y a certes là de quoi impressionner tout lecteur de son intéressante brochure, qui m'a irrité tout au long par la profusion des mots prétentieux... dont il n'est pas, disons-le, seul responsable, nos Maîtres lui donnant l'exemple.

En style moins sibyllin, l'auteur attribue le cancer à une vicieuse formation de cellules anarchiques favorisée par un déséquilibre des fonctions glandulaires de notre organisme. Il résume ce que nous savons de l'action de l'âge sur certaines glandes : mamelle, ovaire, thyroïde, testicule, etc..., ce qui expliquerait l'apparition des tumeurs malignes; surtout dans la vieillesse, et nous dit que la femme offre une résistance moindre « à cause du surmenage que subissent ses organes maternels par les menstrues, la grossesse et l'allaitement ». L'ablation de la thyroïde, du thymus, du testicule augmente la réceptivité au cancer. — L'auteur n'aime pas la thérapeutique

du cancer par extirpation qu'il qualifie de pis-aller et qu'il considère comme « illogique », « puisqu'elle prive le malade d'un organe utile par ses sécrétions et son fonctionnement et dont l'extirpation amoindrit l'organisme et ne le met pas à l'abri d'une récidive ».

Mettant en épigraphe du chapitre spécial sur le traitement la phrase suivante de Jean Lorrain : « un malade abandonné est toujours plus intéressant qu'un grand sculpteur ou qu'un critique », il donne des observations d'amélioration et, dit-il, de guérison, à la suite d'un régime alimentaire approprié et d'une opothérapie glandulaire opportune.

§

M. le Dr Charles Fiessinger est un des esprits les plus vastes et les plus ouverts de notre science médicale. Ses ouvrages de thérapeutique et de diététique sont classiques. Sa contribution à l'étude des maladies du cœur, du rein et des infections est déjà immense. Dans le *Journal des Praticiens* il écrit des bulletins qui sont des chefs-d'œuvre de finesse. Philosophe, il nous a donné des livres sur « la Science et le spiritualisme » (1906), « Erreurs sociales et maladies morales » (1908), « la Formation des caractères » (1913), « les Maladies des caractères » (1914)...

Ses **Formules d'expérience humaine** sont savoureuses avec une pointe d'amertume terminale qui nous en laisse longuement le goût au palais...

« S'estimer petit, c'est concevoir la grandeur. L'amour-propre aveugle, l'humilité permet de voir clair. »

« Domine tes titres et ne te laisse pas dominer par eux. »

« Considère la reconnaissance comme un sac qui écrase les épaules ; les deux tiers de l'humanité s'en déchargent en le jetant à la tête de celui qui le leur a imposé. »

« L'expérience est souvent la méditation d'une sottise. »

« Tout homme qui opère sa percée dans la vie compte pour ennemis ceux qui, demeurant bras croisés, d'avance escomptaient sa défaite. »

« La sottise prononce avec solennité des oracles sur de petites choses. »

« Ne te flatte pas d'imposer les leçons de l'expérience. Chacun les cueille à son tour sur les pentes étagées de la route, et, quand il a atteint le sommet du calvaire, alors seulement il regarde et comprend. »

« L'imbécile est toujours grave ; s'il est médecin, il inspirera confiance aux gens peu intelligents ou trop engoncés dans leurs jugements pour laisser pénétrer une lumière d'autrui. »

On voudrait tout pouvoir détacher de ce livre riche comme un verger. Les réflexions consacrées aux savants et aux médecins sont parfois d'exquises trouvailles...

Voici l'*invidia medicorum* :

« En médecine, l'homme de valeur n'est apprécié que par des pairs dont parfois l'esprit d'envie émousse la pénétration du jugement. »

Les deux pensées suivantes feront froncer bien des sourcils doctoraux :

« Les titres sont parfois les béquilles de l'esprit. »

« Dégonflées sous les coups d'épingle de la critique, les suffisances solennelles ont recours aux titres pour obstruer les fissures. »

J'aime ce dernier livre du Dr Charles Fiessinger, membre de l'Académie de Médecine.

§

L'histoire anecdotique des salles de garde des Hôpitaux de Paris, que le Dr Cabanès donne sous le titre : **La salle de garde**, est une de ses plus agréables publications... L'excursion qu'il nous fait faire séduirait les plus difficiles.

D'abord, quelques pages sur « les ancêtres de l'internat » et les concours du début. Le premier eut lieu en 1802 et le triomphateur en fut Alin, dont Lamartine, dans *Raphaël*, a retracé l'histoire. En 1819, Véron fut reçu suppléant. Une saignée malencontreuse l'obligea d'interrompre sa carrière médicale. Sainte-Beuve fut « roupiou », c'est-à-dire interne suppléant à l'hôpital Saint-Louis. Littré appartint au corps de l'internat.

Puis la vie et les hôtes des internes, les histoires d'invités et *d'invitées* dans cette salle de garde où la liberté se change en licence... toujours spirituelle ; les visites des Goncourt à la Charité et la genèse de *Sœur Philomène ;* les relations de Charcot et de Daudet, qui vit dans la salle Saint-Jean-de-Dieu Raoul D..., le *Jack* du livre ; les excursions de Michelet à Bicêtre ; les longues stations de Paul Bourget à la Pitié, à la Maternité, à Bicêtre, etc...

Le Dr Cabanès consacre des pages charmantes aux relations des internes et des artistes : Achard, Stéphane Baron, Gustave Doré, Droz, Hippolyte Fauvel, Feyen, Flahault, Doulongne, Français, Gassies, Edmond Guet, J.-L. Hamon, Harpignies, Nazon, Vernier, Axenfeld, Willette, Toulouse-Lautrec, Bellery-Desfontaines, etc...

Il nous mène d'hôpital en hôpital, reproduisant les tableaux muraux des salles de garde dont la plus justement célèbre est celle de la Charité, véritable musée ; il nous montre les internes acteurs et auteurs et termine son charmant livre par un chapitre sur l'humour à la salle de garde, les bals de l'internat, les drôleries et mystifications...

Je me suis longuement attardé à ce dernier chapitre et j'ai souri en lui à ma folle et déjà lointaine jeunesse.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

André Thiers : *Administrateurs et administrés*, Grasset, 3,50. — Justin : *Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement*, Bossard, 1,80, — Emile Bugnon :

L'Ecole primaire et les leçons de la guerre, Berger-Levrault, 2 fr. — Dr Philippe Tissié : *L'Education physique et la race*, Flammarion, 3,50. — Etienne Flagey : *Comment devenir ingénieur, par l'école ou par l'usine ?* Payot, 4,50. — Memento.

C'est un livre remarquable que M. André Thiers, porteur lui-même d'un nom illustre, a consacré, sous le titre **Administrateurs et Administrés**, à la question du Contrôle de l'administration. Ce contrôle se fait par les administrés eux-mêmes sous forme de recours au Conseil d'Etat, annulation de l'acte pour excès de pouvoir et indemnisation des intérêts lésés, et devrait se faire aussi par le Gouvernement, mais ce dernier contrôle n'existe pas, et c'est à l'organiser que s'attache M. André Thiers. Actuellement le fonctionnaire n'est soumis qu'à l'autorité hiérarchique, ce qui est insuffisant, surtout quand il ne s'agit pas de fonctionnaires de carrière, élevés dans de stricts principes de moralité professionnelle, mais de ces mobilisés, fonctionnaires d'occasion, dont la guerre avait rempli les bureaux et qui apportèrent dans l'administration leurs habitudes antérieures fort intéressées et fort peu soucieuses du bien général. Il y a bien dans certains ministères des corps de contrôle, les inspecteurs des finances par exemple ou les contrôleurs de l'armée et de la marine, mais ce sont des personnels limités, hétérogènes et insuffisants. Pour organiser un contrôle gouvernemental sérieux, il faudrait développer dans un grand réglement d'administration publique les principes posés par les articles 150 et 151 de la loi du 13 juillet 1911 et qui n'ont reçu aucune application, sauf le décret, d'ailleurs anodin, du 7 mai 1918, pris pour les Travaux publics par un haut fonctionnaire que l'auteur traite assez irrévérencieusement de Don Quichotte, c'est-à-dire créer un vaste corps de contrôleurs variés à recrutement mixte, les uns venant de chaque administration contrôlée, les autres d'une source extérieure, comme le Conseil d'Etat ; il faudrait de plus rattacher ce corps non pas au ministère des Finances, système de la loi de 1911, mais à la Présidence du Conseil, elle-même, déchargée de tout département ministériel. C'est au surplus ce que j'ai moi-même proposé dans ma *Nouvelle Cité de France*, et je suis heureux de me trouver d'accord avec M. André Thiers. Je me range également à son avis en ce qui concerne la réforme intérieure du Conseil d'Etat. Ce grand corps a trop glissé vers le champ juridique et a perdu de vue le rôle pratique d'administration qui lui incombe ; il importe de le lui rendre, non pas toutefois en allant, comme le demande l'auteur, jusqu'à le substituer aux nombreux Comités techniques de nos ministères, mais en lui donnant une mission de surveillance et coordination de tous ces Comités ; on peut ne pas aller non plus jusqu'à la division absolue du Conseil d'Etat en tribunal administratif et conseil de gouvernement ; les diverses sections de ce grand corps, même celle des

Contentieux, gagnent à s'interpénétrer, mais elles gagneraient plus encore à se plonger mieux qu'aujourd'hui dans la réalité vivante, dans l'administration pratique; on voit assez facilement ce qui serait à faire ici et ce que M. Thiers, après peut-être quelques résistances, finirait, je crois, par accepter.

§

La question traitée par Justin dans une plaquette au titre un peu facétieux, **Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement**, se rattache à la précédente, puisqu'elle traite des rapports de l'administration et du gouvernement; la question est sérieuse et l'auteur, en dépit de son ton badin, la traite sérieusement, comme il avait fait dans un autre essai dont il a été parlé ici : « La responsabilité du Parlement sous le régime parlementaire. » L'administration est chose indispensable, difficile et ingrate ; quand tout marche bien, personne ne pense à lui en faire honneur, et quand quelque chose marche mal, c'est à elle qu'on s'en prend tout d'abord. Que de gens qui la rendent responsable de tout, même de la hausse des prix ! Pourquoi pas aussi de la hausse du thermomètre ? Même quand elle semble en cause, il faudrait d'ailleurs voir si les critiques doivent s'adresser à elle ou à la législation qu'elle ne fait qu'appliquer et qui est l'œuvre du Parlement et du Gouvernement. Il est vrai que Parlement et Gouvernement ont intérêt à avoir un Bouc émissaire, et que c'est un peu à eux qu'est due la mauvaise réputation de la bureaucratie. Ceci dit, d'ailleurs, la bureaucratie a bien ses défauts et certains ronds-de-cuir sont bien impatientants, pour ne pas dire exaspérants. Mais il ne serait pas impossible de les corriger de leurs plus gros défauts. En ayant des fonctionnaires avant tout intelligents, c'est-à-dire comprenant bien leur rôle social et leur métier technique et adaptant celui-ci à celui-là, on aura une administration elle-même intelligente, c'est-à-dire forte, souple, silencieuse, laborieuse, donc utile et efficace au plus haut point. Et pour avoir des fonctionnaires intelligents, il faut les bien recruter, les bien traiter, les bien laisser travailler et les bien contrôler. Tous ces points demanderaient à être développés et l'auteur indique suffisamment comment ils devraient l'être : un vaste recrutement homogène à la base, une sélection constante en cours de carrière, de l'initiative, de la moralité, de la largeur d'esprit, de la bonne volonté, de la cordialité tant entre fonctionnaires rivaux qu'avec le public, tout cela n'est pas impossible à obtenir, mais jusqu'ici le Parlement a tout fait pour ne pas l'obtenir ; au fond, c'est lui le grand coupable. M. Justin a raison.

§

Le substantiel travail de M. Emile Bugnon, **l'Ecole primaire et les leçons de la guerre**, ouvre louablement une Collection

de *Pages d'après-guerre* qu'entreprend la maison Berger-Levrault. Cette question de l'éducation nationale, car c'est bien elle que traite l'auteur sous un titre un peu étroit, est tout à fait primordiale et dominante. M. Bugnon a raison de demander que le problème soit repris en entier et résolu dans son ensemble par l'union de l'enseignement technique à l'enseignement livresque, tant primaire que supérieur, sans oublier l'enseignement moral qui devrait consister avant tout dans le culte de la sincérité envers soi-même et envers les autres. Une demi-journée de classe et une demi-journée de travaux pratiques constitue un programme parfait pour des enfants. Pour faire de l'école primaire un véritable organe d'union sacrée et d'amélioration nationale, l'auteur propose de créer des conseils d'administration scolaires pour chaque groupe municipal ou cantonal d'écoles, qui seraient composés d'élus des familles, d'instituteurs et de délégués de l'Administration, et de modifier dans ce sens le Conseil supérieur de l'Instruction publique, qui, actuellement, n'étant composé que de professeurs, a un caractère trop professionnel ; je suis tout à fait de cet avis et j'ai seulement proposé, au lieu d'un seul Conseil supérieur, d'en avoir quatre ou cinq ou même sept, correspondant aux grandes régions du pays et mettant un peu de variété dans une organisation morale qui doit être très souple comme tout ce qui touche à la psychologie. Les idées de M. Bugnon sont donc très sages, et comme elles ont obtenu l'adhésion à la fois de M. Gabriel Séailles et de Mgr Ginisty, évêque de Verdun, qui ont tous deux préfacé son livre, on peut espérer qu'elles seront acceptées par tout le monde, y compris le ministre maître de l'heure.

§

Dans l'éducation nationale de demain, le souci de la santé physique sera au premier rang. De là l'importance du livre du Dr Philippe Tissié : **L'Education physique et la Race : Santé, Travail, Longévité.** Le docteur Tissié est le président de la « Ligue française de l'Education physique » et nul n'était mieux qualifié que lui pour écrire ce livre. Son programme : la force par la santé, s'oppose à celui des gymnastes : la santé par la force, et il s'élève avec décision contre les excès des athlètes, des chasseurs de records pour jeux olympiques et des acrobates de tous genres ; je crois qu'il a pleinement raison et que la première règle de l'exercice physique doit être de ne fatiguer ni le poumon, ni le cœur, ni même le muscle. Les Grecs avaient un proverbe : bon athlète, mauvais hoplite, que j'ai toujours été étonné de ne pas voir citer à satiété par les partisans de la vraie gymnastique rationnelle (qu'on devrait bien cesser d'appeler suédoise) et je sais bien que l'athlète complet du lieutenant Hébert n'a pas les défauts de l'athlète spécialisé des tours de force, mais il n'en constitue pas moins un type exceptionnel qui

ne doit pas être donné en exemple à nos enfants ordinaires. Mais tout en suivant le docteur Philippe Tissié, je plaiderais toutefois les circonstances atténuantes pour les esthètes qu'il désapprouve autant que les athlètes, parce qu'en réglant musicalement le geste, ils fatiguent le cerveau ; le cerveau étant, suivant le mot connu de Taine, le sens qui se fatigue le moins, il n'y a pas lieu de se préoccuper trop de lui ; l'exercice rythmé me semble devoir être, au contraire, la base de l'éducation physique, et si nous voulons innover une gymnastique française qui se différencie nettement de la suédoise, nous n'aurions qu'à rendre au rythme toute son importance : la marche processionnelle, la danse, l'aviron, surtout par équipes, devraient être les exercices fondamentaux de l'éducation physique.

§

C'est encore à l'éducation, mais à une éducation très spéciale, que se rapporte le livre de M. Etienne Flagey : **Comment devenir ingénieur, par l'école ou par l'usine?** Nous autres Français nous répondrions plus volontiers : par l'école ; et c'est ainsi que nos ingénieurs n'entrent dans la vie pratique que vers 27 ou 28 ans, après de longues années passées à Polytechnique ou à Centrale. Les Américains répondraient au contraire par l'usine, et M. Flagey, qui s'occupe surtout d'eux (son livre reproduit un rapport de mission aux Etats-Unis), donne de nombreuses réponses de grands industriels ou savants d'outre-Océan. Mais, chose curieuse, la plupart de ces spécialistes sont plutôt élogieux pour notre formation par l'école, et il semble bien que l'idéal devrait être une combinaison des deux systèmes. Les opinions notamment de M. Mann, directeur des fondations Carnegie, et de M. Stillwall, président de la Chambre des ingénieurs civils de New-York, me semblent pleines de sagesse. L'ingénieur devrait d'abord avoir une très réelle et solide culture générale, et ceci réhabilite même les humanités, et en tous cas les études scolaires que certains Américains dédaignent trop ; ensuite il devrait recevoir une instruction technique moins prolongée que chez nous (il est vraiment excessif de demander de six à huit ans pour faire un simple lieutenant d'artillerie), moins livresque que chez nous, mais pourtant pas mal théorique, aussi théorique que pratique ; enfin il devrait continuer à travailler bien après sa sortie de l'école et son entrée dans la vie pratique ; comme le dit un des interviewés de l'auteur, la fonction d'ingénieur est une étude assidue qui dure toute la vie. Les spécialistes trouveront dans le livre de M. Flagey des détails très précis sur l'organisation des études scientifiques dans les principales universités américaines ; certaines sont aussi longues que chez nous ; l'université de Cornell, qui est le plus important institut d'électricité des Etats-Unis, demande cinq ans d'études à ses électriciens diplômés ; ils liront avec fruit également ce que

l'auteur dit des écoles pratiques installées dans les usines. Mais ce qui est plus important encore, quoique en dehors du domaine technique, c'est le chapitre sur l'ingénieur commercial ; l'ingénieur complet ne doit pas être seulement un mécanicien, mais aussi un économiste, un psychologue, un géographe, et ici nous revenons à cette nécessité de l'intelligence dont je parlais pour les gens de l'administration ; en sus de la compétence technique d'ailleurs indispensable, c'est entendu, connaissance des textes pour l'administrateur, des sciences pour l'ingénieur, il faut, si on veut faire vraiment partie de l'élite nationale, avoir cette culture générale qui n'est certainement pas liée à la rhétorique et à la philosophie, mais qui se donne ou devrait s'acquérir dans ces classes et les classes analogues, savoir ordonner, clarifier et exprimer ses idées, savoir se bien conduire avec ses semblables, chefs, ouvriers, clients, savoir le rôle que nous devons jouer dans notre pays, dans notre temps, dans notre globe et même au delà, un ingénieur parfait comme un administrateur parfait ne doit être étranger à rien, ce qui ne veut pas dire qu'il doit connaître tout, au contraire ! L'homme parfait est celui qui sait combien de choses il ignore. Mais la culture générale dont je parle est l'art de forger l'esprit plus que de le meubler. Un des interviewés de M. Flagey raconte ceci, et je termine par ce trait d'humour américain : « Un ingénieur m'écrivait un jour : Si j'étais plus instruit, et si j'avais le temps, je vous écrirais une lettre plus courte... » Ceci est très fin ; l'intelligence ne supprimerait-elle que le verbiage que ce serait déjà beaucoup.

MEMENTO. — Albert Devèze : *Aujourd'hui, étude sur l'après-guerre économique*, Berger-Levrault, 4 fr. L'auteur, député de Bruxelles, se met au point de vue de ses compatriotes belges ; mais ce point de vue est-il si différent du nôtre ? Nous ne pouvons que lire avec profit ce que l'auteur dit sur les leçons économiques de la guerre, sur les facteurs de l'organisation prochaine et sur ce qu'il appelle, d'un mot excellent, l'hygiène économique, laquelle est, on le devine, à base de liberté ; les pages sur la représentation économique à l'étranger de la Belgique et sur la nécessité pour elle d'une marine marchande sont à lire ; mais comme Belges et Français devraient en toutes ces matières conjuguer étroitement leurs efforts ! — *Lettre de Mgr l'Archevêque de Toulouse sur la Paix sociale par l'organisation chrétienne du travail*, Toulouse, Privat. D'excellentes choses que devraient bien lire, même s'ils ne les approuvaient pas complètement, les syndicalistes du bord opposé ; suivant le mot de l'auteur, l'ouvrier moderne est un chrétien qui trop souvent s'ignore. Il est vrai que c'est un chrétien susceptible et qui rechignera toujours à une organisation cléricale de son travail. — H. Beaunis : *L'Après-guerre ; considérations sur les conséquences morales et physiques de la guerre et sur les moyens de réaliser l'union sacrée de la paix*, Le Cannet. Encore de très bonnes choses. L'auteur propose une *Union française* dans laquelle prendraient place toutes les bonnes volontés pour la restauration physique et morale du pays. Cette

union existe déjà, c'est la *Ligue française* de Pau et Lavisse, ou encore *l'Union des grandes Associations* de Robelin. — Jean Hennessy : *Réorganisation administrative de la France*, Berger-Levrault. Rapport déposé à la Chambre par l'auteur, qui est député, on le sait, au nom d'une Commission chargée d'étudier le régionalisme. J'ai déjà dit les reproches qu'on pouvait faire à la thèse de M. Jean Hennessy. Sa proposition de loi n'en est pas moins très intéressante et peut servir de base à une discussion sérieuse. — Simkhovitch : *Marxisme contre Socialisme* (traduction Roger Picard), Payot, 4 fr. 50. C'est une réfutation (une de plus !) des pesants théorèmes de Karl Marx sur la valeur, le paupérisme, la lutte des classes, etc. De l'œuvre scientifique de Marx, il ne reste absolument rien, mais de son œuvre politique, haines et violences, tout, malheureusement, subsiste, et il est à craindre que la leçon des atrocités bolchévistes ne convertisse nullement les tenants de la dictature du prolétariat, pas plus que le spectacle des atrocités bochistes ne convertira les fidèles de la dictature des kaisers. — *Ce que peuvent nous apprendre les disciplines françaises : Saint-simonisme, fouriérisme, proudhonisme*, Libres Entretiens, 21, rue Visconti. On est stupéfait de voir nos compatriotes s'enticher de cette non-valeur que fut Karl Marx quand ils ont parmi eux des esprits aussi diversement puissants et séduisants, même dans leurs erreurs, que Proudhon, Fourier et Saint-Simon ; mais c'étaient tous trois de belles âmes, tandis que Marx ne respirait que la haine envieuse et méchante et pour certains, hélas ! c'est là une séduction plus forte encore ! — Cuvillier : *Un journal d'ouvrier : l'Atelier 1840-1850*, Alcan. Contribution intéressante à l'étude du mouvement déterminé par Buchez sous la monarchie de Juillet. Buchez était un socialiste catholique dont on peut certes désapprouver les apologies géminées de la Saint-Barthélemy et des Massacres de Septembre, mais tout de même c'était un autre esprit que Karl Marx, fleur du judéo-bochisme ! — Gilbert Chinard : *La Doctrine de l'Américanisme, des Puritains au président Wilson*, Hachette, 2 fr. Enfin on respire ! Quelle grandeur morale et patriotique et humanitaire dans ces hommes de là-bas ! Et comme on sait gré à M. Chinard, professeur à l'Université de Californie, de nous avoir précisé cette beauté ainsi que ses rapports avec la magnanimité de notre propre patrie !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lieutenant-colonel de Chambrun et capitaine de Marenches : *L'Armée américaine dans le Conflit Européen*, in-8, Payot, 10 fr.

L'événement le plus considérable de la guerre fut incontestablement l'entrée des Etats-Unis dans le conflit, le 6 avril 1917. Rien ne permettait de le faire figurer dans les prévisions qu'on se plaisait à imaginer pendant les deux premières années de la guerre. Tout faisait croire alors à l'observation rigoureuse d'une neutralité qui entraînait de si gros profits pour les hautes classes de la nation. On ne pouvait compter, il est vrai, sur le concours inespéré que

devaient nous apporter nos ennemis eux-mêmes, et qui aurait pour résultat de provoquer un revirement d'opinion aussi formidable parmi une nation qui ne leur avait d'abord montré que des sympathies. Leur absence totale de finesse psychologique, l'indiscrétion d'une ambassade de matamores abusant du privilège de l'immunité diplomatique pour se transformer en agence véreuse, la cruauté persistante autant qu'inutile d'une guerre sous-marine qui, bien conduite, leur aurait attiré l'admiration du monde entier, enfin, leur mauvaise foi devenue proverbiale, tout cela devait aboutir à déterminer chez un peuple épris de liberté et de loyalisme la résolution de prendre parti dans les affaires d'Europe. A partir du jour où cette résolution fut prise, l'effort accompli par les Etats-Unis présente un haut intérêt. Nous sommes ici, nous Français, dont la reconnaissance envers nos alliés de la dernière heure devra rester vivace, en présence d'une leçon de choses qui doit avoir pour nous une valeur éducative toute particulière.

Cette leçon de choses, nous avons occasion d'en étudier les aspects variés, les différentes modalités et la grandeur dans un ouvrage que MM. le lieutenant-colonel de Chambrun et le capitaine de Marenches viennent de publier sous le titre : **L'Armée américaine dans le conflit européen**.

Un premier point, qu'il est important de souligner, est que, dès la décision prise d'entrer dans la lutte aux côtés des Alliés, il fut arrêté que le concours qu'on nous apporterait ne consisterait point, comme beaucoup ont pu le craindre en France à ce moment, à nous apporter seulement une assistance, certes précieuse, en matériel, en matière financière et en spécialistes de toute sorte. Ce n'était pas simplement un état de guerre qu'un gouvernement, appuyé sur les prérogatives constitutionnelles, décrétait de son propre vouloir. Il s'agissait d'une guerre nationale. Le pays tout entier l'acceptait, la voulait même d'enthousiasme. L'effort déployé dans de telles conditions atteint des proportions qu'il est intéressant d'étudier, avec des chiffres à l'appui.

Le 6 avril 1917, l'armée américaine permanente comptait 190.000 hommes. Le 28 avril, le principe de la conscription était adopté par les Chambres. Au 1er novembre 1918, l'armée constituée atteignait le chiffre de 181.095 officiers et 3.483.444 hommes, dont exactement 2.076.000 furent transportés en Europe. La nation, dans la fièvre de son enthousiasme, acceptait ainsi la transformation subite de ses institutions, de ses mœurs, de ses habitudes les plus invétérées. Elle suivait unanimement la ferme volonté de ses dirigeants de jouer dans le conflit un rôle en rapport étroit avec la grandeur politique du pays.

Du 5 juin au 24 août 1917, 10.481.000 citoyens furent inscrits

sur les listes de recensement. Plus tard, lorsque la limite d'âge d'appel fut portée à 45 ans, le chiffre des inscriptions atteignit 23.709.000. Mais il était, bien entendu, inutile d'appeler sous les drapeaux tous ces recensés, comme on l'avait fait, par exemple, en Russie, la nation inorganique par excellence, où l'on avait ruiné du coup toute vie économique. — Le service militaire obligatoire *par sélection* avait donc été décrété. Il s'agissait de procéder au triage, parmi ces innombrables recensés, des éléments les plus sains et le moins indispensables à la vie économique du pays. A cet effet, chaque Etat fut divisé en circonscriptions de 30.000 habitants environ. Dans chaque circonscription, une commission de trois membres, — un juge de paix, un médecin, un secrétaire, — devait procéder aux opérations de recensement, en éliminant une première portion du contingent.

En seize jours, ces commissions avaient achevé leurs travaux : le pouvoir central était en possession d'une liste de 10 millions d'hommes, bons pour le service, chiffre que nous avons indiqué plus haut et dont l'âge était compris entre 21 et 30 ans. Des commissions d'incorporation se substituèrent alors aux commissions de recensement, et dans chaque circonscription l'appel se fit par la voie du tirage au sort, jusqu'à concurrence de la quote-part fixée par le pouvoir central pour chacune des circonscriptions. Dès les premiers jours d'août 1917, l'encadrement des premières recrues commençait, en utilisant les formations existantes de l'armée permanente. Le premier contingent demandé par le pouvoir exécutif fut de 687.000 hommes. Dans la suite, le chiffre des incorporations atteignit 2.800.000 hommes. Les volontaires furent nombreux ; il est regrettable que les auteurs d'un ouvrage aussi documenté n'aient pu nous en faire connaître le nombre.

Mais il fallait encadrer ce nombre formidable de recrues. Il étai besoin d'un nombre d'officiers imposant : il s'agissait à la fois de les trouver et de les former dans le plus court délai. Nous ne pouvons entrer dans le détail des méthodes qui furent mises en usage. Si nous nous sommes arrêté devant le mécanisme de la conscription pour en montrer la simplicité et la rapidité, c'est que la perfection du sens pratique avec laquelle il fut monté fut le point de départ heureux dont la réalisation permit tout ce qui suivit. M. Baker, ministre de la guerre, auquel remonte le succès d'une pareille entreprise, a pu dire, avec raison, en novembre 1918 :

S'il nous avait fallu créer une nouvelle organisation d'employés fédéraux salariés pour mettre en vigueur la loi de conscription, nous n'aurions pas aujourd'hui deux millions d'homme en Europe.

La leçon n'est-elle pas éloquente ? Notre haute administration gouvernementale en retiendra-t-elle quelque chose ?

§

Le général John J. Pershing quittait New-York le 28 mai 1917. devançait toutes ses troupes en Europe. Une douzaine d'officiers eulement l'accompagnaient. MM. de Chambrun et de Marenches ont ait de la personne du commandant en chef des armées américaines ne sorte de figure centrale, autour de laquelle tout gravite dans eur ouvrage. Figure étrangement sympathique et captivante. An-en cavalier, soldat dans l'âme, après de brillants états de service u Mexique et aux Philippines, le général Pershing avait reçu les toiles en 1906, passant brusquement du grade de capitaine à celui e général de brigade, ainsi que le permet exceptionnellement la onstitution américaine sur le simple avis du ministre de la Guerre. Ieureux pays, où une démocratie vivante, mais nullement niveleuse, éfiante et soupçonneuse, comme chez nous, permet de telles sélec-ions.

Le général Pershing arrivait en France pour y présider à l'orga-isation d'une armée américaine autonome, dont les éléments allaient ui arriver par échelons, et pour inculquer à cette armée un « esprit ffensif poussé à l'extrême ». La doctrine du général Pershing, adap-ée à la situation qui était alors celle du front occidental, s'expri-nait ainsi dans un document communiqué à tous ses officiers :

... L'emploi d'engins nouveaux exigés par la guerre spéciale de tran-hées porte certains officiers à penser que nous tendons à nous éloigner e notre ancienne conception de la bataille. Pareille disposition d'esprit oit être combattue. Chacun doit être pénétré de l'objet définitif de toute pération débutant dans les tranchées et qui est de conduire à la guerre e mouvement ; et celle-ci sera menée selon les principes exposés dans nos èglements.

Le général Pershing, après qu'il eut arrêté, en accord avec le géné-al Pétain, le terrain d'action de sa future armée, fixa son quartier énéral à Chaumont (sept. 1917).

§

Le transport des forces américaines en Europe mériterait une étude péciale. Il avait été décidé, en principe, que les troupes seraient ransportées par phases successives, à raison, pour chaque phase, 'une armée de 300.000 hommes, pourvue de tous les services néces-aires. Les événements devaient imposer plus d'une dérogation à ce rincipe. Le premier convoi arrivait le 26 juin à Saint-Nazaire. L'amiral Sims l'avait précédé et s'était rendu à Londres pour y or-ganiser la protection des convois, à leur arrivée dans les eaux euro-péennes. Son intervention fit admettre que les convois seraient, à oo milles au large de nos côtes, « pris en charge par des escortes e contre-torpilleurs ». Le reste de la traversée s'effectuait sous a protection de grands croiseurs. On réussit ainsi à transporter

2.080.000 hommes et 5.160.000 tonnes de matériel, en dix-sept mois (juin 1917-novembre 1918), dont 79.000 tonnes seulement furent perdues en mer. Aucun transport américain ne fut coulé pendant cette période. Or, on était en juin 1917, au moment le plus critique de la guerre sous-marine. Que conclure de cela ? sinon à l'efficacité des méthodes mises en œuvre par l'état-major naval américain, comparée à la puérilité des errements, suivis jusque-là par les marines alliées. Les auteurs ont toute raison de dire que :

l'organisation des lignes de communication de l'armée américaine, sur l'Océan comme en France, a été réalisée par des hommes pratiques.

Oui, par des hommes pratiques et non, comme chez nous, par des forts-en-thème et des bêtes à concours, dont la malfaisance a eu des effets si prolongés.

§

Il nous faut négliger une foule de détails, hautement instructifs, lumineusement exposés par MM. de Chambrun et de Marenches. Nous arrivons à l'utilisation des forces américaines sur le front français. La première division (Div. Sibert) — 4 régiments — arriva en France le 26 juin et fut envoyée en cantonnement dans la région de Gondrecourt. En septembre, cette division montait en ligne, dans le secteur de Sommerviller, à l'est de Nancy, ses bataillons intercalés dans les unités françaises. C'est là qu'elle reçut le baptême de feu, près du village de Béthélemont, où sont enterrés les premiers morts américains. La division fut relevée le 21 novembre. Après une période d'instruction, elle remonta en ligne, entre le bois Carré et Bouconville, dans la Woëvre méridionale. A la suite de l'offensive allemande du 21 mars 1918, la division était transportée par voie ferrée dans la zone de l'armée britannique, violemment attaquée. A ce moment, le général Pershing disposait de quatre divisions, les 1re, 2e, 26e et 42e, soit 100.000 hommes, qui avaient pris, dans les tranchées de première ligne, le contact avec l'ennemi. Dès que le général Foch fut nommé généralissime des armées alliées (27 mars), le général Pershing accourut auprès de lui mettre à sa disposition toutes les forces dont il disposait. La 1re division, nous venons de le voir, fut envoyée sur le front britannique. La 2e division suivit en mai ; mais, en cours de route, elle était arrêtée à Lizy-sur-Ourcq ; l'offensive allemande du 27 mai venait de se déclancher sur le Chemin des Dames. La 2e division combattit pendant plus d'un mois, sans arrêt : elle avait 1.250 tués et 8.500 blessés. Elle fut relevée le 10 juillet par la 26e division, venue de la Woëvre. Une autre division, la 3e, arrivée plus récemment en France, et dont l'instruction s'achevait au camp de Châteauvillain, entra en ligne le 31 mai et reçut le baptême du feu, le lendemain, à Château-Thierry. A partir

lu 15 juillet, le nombre des divisions engagées augmente rapidement. Cinq nouvelles divisions entrent en ligne, après la bataille du 8 juillet, pendant la poursuite jusqu'à la Vesle, ce qui porte le chiffre des troupes américaines lancées dans la mêlée à 225.000 hommes. Les 1re et 2e divisions eurent l'honneur de faire partie de la Xe armée (Mangin), qui avait pour mission d'enfoncer les lignes allemandes entre Aisne et Ourcq, en poussant sans arrêt dans la direction de Fère-en-Tardenois, tandis que la VIe armée se lierait à cette progression. On sait comment cette mission fut magistralement accomplie et détermina la rupture du dispositif allemand. Les divisions américaines, encadrées par le 20e corps et la division marocaine, firent preuve d'un mordant remarquable. Elles eurent 10.000 hommes hors de combat, pendant les deux jours que dura la bataille. Elles ramenèrent plus de 6.000 prisonniers et 146 canons, lors qu'elles furent relevées entre le 20 et le 24 juillet.

Au début de septembre, le général Pershing disposait de 1 million 00.000 hommes, dont 1 million de combattants. Le moment des grandes opérations approchait. La 1re armée américaine était constituée et rassemblée dans la Woëvre méridionale. L'enlèvement du saillant de Saint-Mihiel se préparait, avec le concours de 12 divisions américaines, 4 françaises et 2.900 bouches à feu. Le plan d'attaque, dû à l'état-major américain, était tel, nous disent les auteurs, que, présenté au général Pétain, il ne souleva aucune critique et ne subit aucune retouche. Il comprenait deux attaques conjuguées sur les flancs de la position, qui devaient se rejoindre dans la région de Vigneulles. L'action se déclancha le 12 septembre. Elle réussit complètement, bien que Saint-Mihiel fût en voie d'évacuation au moment de l'attaque. L'armée américaine faisait 16.000 prisonniers et capturait 443 canons, dans la seule journée du 12 septembre.

Quatorze jours plus tard, le 26 septembre, la 1re armée américaine, avec un nouvel apport de neuf divisions, participait à l'offensive de notre IVe armée, en occupant le front d'attaque entre Meuse et Argonne. Toutes les positions des premières et secondes lignes allemandes furent enlevées pendant les derniers jours de septembre. Puis la lutte se stabilisa. Une seconde phase de l'offensive générale commença le 4 octobre. De cette date à la fin d'octobre se livra sur tout le front de la 1re armée américaine une bataille d'usure incessante. L'ennemi se cramponnait au terrain. Pendant ce temps, une 3e armée américaine était constituée dans la région de Toul, sous les ordres du général Bullard Le 1er novembre commence la phase de la poursuite, et le 11, quand l'armistice vint mettre un terme aux manœuvres de nos armées, le corps expéditionnaire américain couvrait toute la ligne qui s'étend de Port-sur-Seille à Sedan, où il se liait à la droite de notre IVe armée ; ses trophées comprenaient

37.000 prisonniers et 850 canons, ses pertes s'élevaient à 100.000 hommes, sur 22 divisions engagées, soit près de 700.000 hommes.

L'armistice surprit l'armée américaine, au moment où celle-ci se disposait à exécuter un nouveau plan. Le général Pershing, nous disent MM. de Chambrun et de Marenches, avait proposé au maréchal Foch, — qui partageait sa manière de voir, — de prendre l'offensive entre Meuse et Moselle, en direction de Longwy et de Briey.

« Des ordres d'exécution avaient été rédigés en conséquence. » En outre, six divisions américaines devaient prolonger la droite des 1re et 2e armées, « pour se relier à une offensive que le général Mangin se préparait à prendre avec sa Xe armée, dans la trouée de Château-Salins ». Je crois qu'on ne regrettera jamais assez l'avortement d'une pareille manœuvre.

Tel est le résumé trop rapide de la magnifique tâche accomplie sur notre territoire par l'armée américaine. Il faudrait ajouter bien des détails encore pour donner une idée plus complète de ce qu'a été ce splendide effort de toute une grande nation, dans la voie où elle s'était engagée. Nous ne citerons encore que quelques chiffres, qui nous paraissent précieux à retenir. Avant l'armistice, l'Amérique nous avait envoyé 1.145 locomotives et 17.000 wagons. Les sapeurs américains réparèrent, pendant le même temps, pour le compte de notre pays, 1.423 locomotives et 48.000 wagons. On est quelque peu absourdi par ces chiffres, lorsqu'on les ajoute à la liste du matériel roulant, livré par l'Allemagne, et que l'on songe qu'ils ne nous ont pas préservés d'une crise des transports.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Le problème asiatique — Maurice Rondet-Saint : *Les randonnées asiatiques*. Préface de M. Lacour-Gayet, 1 vol. Paris. Plon-Nourrit, 1919. — Jean Rodes : *La fin des Mandchous* (Dix ans de politique chinoise), 1 vol., Paris, Felix Alcan, 1919. — Memento.

Peu à peu, sans même que nous nous en rendions un compte bien exact, l'Univers, le vaste « Univers » se limite. Les terribles convulsions de ces dernières années ont pu retarder cette « limitation » et, encore, n'en suis-je pas bien certain. Ne l'ont-elles pas au contraire précipitée ? Voici la guerre de 1914 finie. Elle laisse le grand champ clos européen profondément bouleversé, mais là, quelles que soient les transformations finales, et quoi qu'il puisse advenir, par exemple, des Polonais et des Yougoslaves, notre curiosité n'a plus grand'chose à apprendre et à connaître. Nous savons les dessous et les apparences des êtres et des choses. Même les mouvements sociaux qui pourraient constituer l'événement singulier et grandiose de cette époque évo-

luent au milieu de manœuvres et d'intrigues, qui, pour leur garder leur caractère humain, trop humain, n'en grandissent cependant pas l'intérêt. Le vieux continent s'épuise dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel. Alors, dans celui-là, c'est la hantise de l'exotisme, le goût de la « belle aventure », hantise et goût qui se traduisent suffisamment dans telles œuvres littéraires récentes; et, dans celui-ci, la recherche des matières premières et des terres encore inexploitées. L'Amérique, les deux Amériques, nord et sud, — Monroë en décida ainsi, — constituent un monde à part, une *terra clausa*, chasse gardée à l'usage des U. S. A. et, tout nous autorise à présumer que les conflits et luttes à venir entre Yankees et Hispano-latins se dérouleront en dehors du contrôle européen.

L'Afrique, la voici, sinon complètement connue, du moins totalement répartie. A côté des colonies des puissances de l'Entente, terres possédées en pleine souveraineté ou sous la fiction du mandat, il ne demeure plus rien de vacant. Plus de *res nullius!* Terres à coton, à oléagineux ou à diamant, tout est loti ; l'Allemagne est écartée. Des êtres, nous savons ce qu'il y a à savoir ou, — si cette affirmation paraît trop catégorique, — nous pressentons, d'ores et déjà, les évolutions possibles ou nécessaires.

Où demeure-t-il encore, à cette heure, du « vierge », de l'inédit ? En Asie: l'Asie, voilà bien le seul continent demeuré mystérieux et impénétré.

Laissons même de côté la Sibérie, en proie ou non au bolchévisme, et l'Inde avec ou sans les Anglais — encore que la révolution qui s'y prépare sourdement, sous les auspices de la théosophe Annie Besant, ne soit pas un phénomène à négliger. Laissons tout cela et contentons-nous de considérer la Chine. Ici, le champ des hypothèses, aussi bien politiques qu'économiques, est resté infini. Ici, tout est encore possible. Il y a bien, au point de vue territorial, les emprises européennes, américaine et japonaise. Mais rien n'est définitivement délimité. On voit le terrain préparé pour les luttes de demain, mais de ces luttes qui sortira vainqueur et quelles phases, quelles péripéties présenteront-elles, parmi quelles réactions locales se produiront-elles, qui, aujourd'hui, pourrait le dire ? C'est qu'en effet, la Chine, si lontemps fermée à la pénétration européenne, nous est encore quasi inconnue, choses et gens. — Les choses, le peu que nous en savons, dépasse et confond les imaginations, et des richesses qu'elles recèlent l'inventaire n'est même pas commencé. Un des plus récents explorateurs de la Chine, le savant docteur Legendre, me contait un jour qu'un des grands fleuves du pays, à plus de deux mille kilomètres de son embouchure, coulait par des fonds de plusieurs centaines de mètres. Ce simple détail évoque un « Ordre de Grandeur » auquel nous ne sommes guère habitués. Les gens ? Il semble bien qu'au

point de vue moral, et quelles que puissent être les imitations ou les parodies des *Jeunes chinois*, il semble bien qu'ils soient encore « inentamés », si j'ose dire. Dans ses *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine* (1), Jean Rodes écrit à ce sujet :

Si, à quelques points de vue essentiels, l'état de la Chine est resté d'un archaïsme barbare, à d'autres égards, notamment, pour l'éducation, la tenue et un certain raffinement de sensibilité, sa civilisation est supérieure à la nôtre. Les êtres et les choses de ce pays ont, dans tous les cas, à nos yeux, l'inappréciable avantage d'être pittoresques et marqués au sceau d'une race puissamment originale. Le voyageur leur doit des visions singulièrement évocatrices de civilisations anciennes vers lesquelles la pensée se reporte toujours avec une curiosité ardente et une véritable nostalgie.

Ici, le pittoresque et l'originalité des autochtones et du cadre dans lequel ils vivent n'ont pas été touchés. Que les curieux « d'aventures » évoquent telles villes comme Sanghaï ou Canton, et, sans se tromper, ils pourront y placer les types humains les plus divers de caractère et de race évoluant de la vieille ville chinoise aux concessions européennes, « champ d'asile » des plus extraordinaires aventuriers de tous les pays. A la veille de la guerre, M. Maurice Rondet-Saint, globe-trotter de marque, doublé d'un écrivain clair, précis et verveux, poursuivait là-bas ses **Randonnées asiatiques**. Du mystère chinois, notamment, au point de vue politique, il nous donne une idée suffisante lorsqu'il écrit :

Sous l'influence de causes diverses, le nationalisme chinois, à peu près inexistant jusqu'ici, est indéniablement en voie de formation : la notion de la nationalité, déjà vivace dans la classe cultivée, ira sans doute en s'implantant chaque jour davantage, dans les couches profondes de la nation. Que naîtra-t-il de cette évolution? Un autre Japon, cinq ou six fois plus peuplé, plus puissant, avide d'expansion, nouvel et redoutable facteur de la production générale ? Ou bien, privée de l'unité de direction, de l'application inflexiblement soutenue d'une doctrine longuement étudiée et qui a présidé à la transformation japonaise, la Chine sera-t-elle incapable de supporter le choc des divers courants qui se heurtent en elle ? Trouvera-t-elle, parmi sa propre élite, un noyau de dirigeants capables de s'imposer à leurs compatriotes assez longuement pour mener la tâche à bien ? De faire dominer entre eux, au-dessus de toutes les questions de personnes ou d'ambitions privées, le souci du pays, de suppléer par leur désintéressement, leur patriotisme, leur abnégation, à la direction souveraine qui fut si décisive au Japon ? De réunir en un bloc un et indivisé les fractions flottantes de la nation chinoise? De leur donner l'homogénéité et la vie nationale ? Là est le redoutable point d'interrogation...

M. Rondet-Saint va visiter l'arsenal de Kiang-Nan, et à son retour à Shanghaï, distant d'une heure, il traverse l'innombrable défilé, la formidable foule des jonques de toutes tailles et de toutes

(1) Plon-Nourrit, éditeurs, 1 volume, Paris, 1917.

les provinces de la Chine, amarrées dix à quinze par rang et parmi lesquelles se distinguent celles de Foutchéou au gaillard d'arrière peinturluré, démesurément surélevé. Certains de ces bateaux sont flanqués d'énormes faisceaux de bois ou de bambous, fixés extérieurement à leur flancs, et M. Rondet-Saint interroge :

Comment ces bateaux peuvent-ils naviguer dans de telles conditions en ces mers parfois si dures ? Ils le font, pourtant, couramment sans qu'aucun de leurs équipages ait, certainement, le sentiment d'accomplir un exploit. Et j'éprouve, une fois de plus, à parcourir cette Chine si mystérieuse encore, s'éveillant à la vie moderne qui l'a seulement effleurée, à peine, l'impression fort nette des incalculables ressources d'énergie, des forces latentes qu'elle renferme et qui déborderont quelque jour, pacifiques ou guerrières, sur le monde. Les problèmes contemporains de notre politique intérieure ou européenne, que nous considérons comme formidables, sont peu de chose auprès de ceux que les prochaines générations auront à résoudre en Chine...

Tel est bien mon avis, et si, dans cette rubrique coloniale, je me suis attardé si longtemps à la Chine, c'est que je considère celle-ci *du point de vue indochinois*, dans les grandes parties mondiales, politiques et économiques qui se joueront là-bas dans les temps à venir, peut-être plus proches que ne le pensent certains.

L'étude du problème chinois devrait donc être au premier plan des préoccupations de ceux qui dirigent notre politique extérieure en liaison avec notre politique coloniale. M. Jean Rodes, qu'il faut toujours consulter quand on s'occupe de ces questions, auxquelles il a consacré une série d'études remarquables, M. Jean Rodes, dans la plus récemment parue de ses études sous ce titre **La fin des Mandchous**, constate que si, actuellement, la Chine se trouve dans un dangereux état de faiblesse, d'autre part :

C'est le pays le plus peuplé de la terre, le plus riche en matières premières, en même temps que *le plus formidable débouché*. Il y a dans cette double situation contradictoire toutes sortes de possibilités inquiétantes. *C'est le plus redoutable problème de l'avenir* : il est d'autant plus nécessaire de lui trouver une solution que, dans les convulsions qui ont marqué les étapes de ce véritable écroulement, on trouve l'intervention tantôt ouverte, tantôt secrète, d'un peuple dont la politique patiente, tenace, souple et à vaste envergure, plus encore de race que nationale, mérite toute notre attention...

Et plus loin, M. Jean Rodes remarque que :

L'absolu silence gardé à la Conférence de la Paix par les représentants du pays qui visait à l'hégémonie asiatique *sur des prétentions hautement affichées ces dernières années* doit signifier qu'on y renonce jusqu'à nouvel ordre ou que l'on se propose pour les réaliser, — ainsi que le feraient croire la lecture de certains journaux de là-bas et les avances amicales réitérées à la Chine, — de remplacer la contrainte par la persuasion.

Ce point de vue ne saurait échapper à quiconque, compétent et averti, suit la question d'Extrême-Orient. Dans un article de haute tenue littéraire paru dans les « Annales » (1), M. Jean Ythier considère également que « bien des symptômes conduisent à se demander si, avant un demi-siècle, l'Extrême-Orient ne sera pas un des centres de l'équilibre mondial. Déjà les Etats-Unis, l'Angleterre elle-même, y développent, après le Japon, une action dont se manifeste progressivement la patiente et méthodique obstination. Nous ne saurions en rester les spectateurs indifférents ». Certes. J'estime même qu'il faut aller plus loin et conclure hardiment que nous devons, sous peine de déchéance, être les acteurs ardents, tenaces et obstinés, nous aussi, de la pièce dont le prologue à peine s'élabore, à cette heure, en Extrême-Orient. Ne seront vraiment, comme je l'ai déjà indiqué ici même, notamment à propos des rêves africains d'Onésime Reclus, ne seront vraiment de grandes puissances, au cours du xxe siècle et de ceux qui suivront, que celles qui seront représentées dans cette vaste partie au cours de laquelle se disputeront les champs d'hommes et de matières premières les plus considérables, les débouchés les moins limités de l'Univers. La France possède là-bas un merveilleux ambassadeur : son Indochine. Il faut y penser et ne cesser de considérer cette colonie en fonction de son colossal voisin. Or, il ne semble pas que les esprits chez nous soient toujours suffisamment préparés à cette conception. Peu nombreux sans doute sont ceux qui se soient ralliés à la thèse paradoxale d'Onésime Reclus qui s'analysait en cette formule : « Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique ! » Mais beaucoup, malheureusement, s'alarment de l'éloignement de l'Indochine, des difficultés que nous pouvons rencontrer pour y maintenir notre autorité politique et nos avantages économiques. En admettant même qu'il y ait quelque fondement à ces craintes et que les ambitions japonaises puissent représenter un réel danger pour l'avenir, nous ne devons pas nous arrêter à ces difficultés. Dès maintenant nous devons nous organiser pour les prévenir et les combattre victorieusement. Il y a des possibilités qu'*à priori* nous ne devons pas admettre.

Notre éviction du grand champ d'action extrême-oriental est un fait dont nous devons résolument nous interdire d'accepter l'éventualité. L'accepter, en effet, ou le subir, ce serait signer délibérément le revers, souscrire à la chute immédiate de notre influence dans le monde, ce serait nous écarter sans lutte des grandes rivalités de l'avenir, nous enlever la raison de vivre et d'agir, ce serait, en un mot, comme on dit là-bas, *perdre la face*. Un autre point de vue est à considérer : du fait de sa défaite, l'Allemagne est privée de ses colonies. Il serait assez vain d'imaginer « qu'elle va s'en tenir là »,

(1) 27 juillet 1919.

qu'elle va renoncer à ses ambitions coloniales d'antan, ambitions qui tenaient une si grande place dans ses préoccupations d'hégémonie mondiale. Je me souviens d'un rapport au Reichstag en 1917 sur la perte de ses établissements de Kiaotchéou conquis par les Japonais et dont le ton douloureux aurait ému un... Tigre! L'Allemagne va donc, dès qu'elle en aura la possibilité, reprendre sa politique d'outre-mer, sa *weltpolitik*. Où cela ? En Amérique ? En Afrique ? Je l'ai exposé plus haut : là toutes les portes sont closes. Reste l'Asie ou plutôt la Chine. C'est là que ses commerçants feront leurs premières tentatives. C'est-là que sa diplomatie posera ses premiers jalons. Et quel beau champ d'action, quelles belles manœuvres en perspective parmi les ruées des appétits anglais, japonais et américains ! Je reprends l'expression de M. Jean Ythier : « Demeurerons-nous simples spectateurs (1) ? »

Un programme d'action en Extrême-Orient, il ne m'appartient pas de l'exposer ici. D'autres, j'espère, y pensent et s'en préoccupent en vue des réalisations nécessaires. En tous cas, que les responsables, à cet égard, prennent connaissance et s'inspirent des ouvrages de M. Jean Rodes. Ils trouveront dans cette importante série publiée sous le titre général : *Dix ans de politique chinoise* et dont le quatrième volume vient de paraître, toutes les informations, toutes les suggestions utiles. L'esprit dans lequel l'auteur, qui connaît à merveille et *de visu* les questions de Chine, a écrit ses ouvrages est objectif. Avec un sens politique profond, une expérience des choses et des hommes parfaite, il s'est attaché surtout à mettre en valeur « les réalités » chinoises. De l'exacte appréciation de ces réalités dépend le sort de notre Indochine, qui, ne l'oublions pas, et toute discussion est inutile à cet égard, est la plus riche, la plus belle de nos colonies et mérite, par suite, entre toutes, d'être connue, aimée et... gardée !

MEMENTO. — *Le Temps* a consacré son supplément illustré de septembre à la *République Chinoise*, brochure officieuse qui contient quelques renseignements administratifs et économiques intéressants, mais sans aperçus politiques qui vaillent. — M. le Gouverneur général Garbit publie une conférence sur *l'Effort de Madagascar pendant la guerre*, au point de vue finances, économique et militaire. (Challamel, éditeur.) — Chez l'éditeur Emile Larose viennent de paraître, de M. Henri Boulanger, une étude sur les *Bovidés coloniaux*, et de M. Goulven, un consciencieux ouvrage sur *le Maroc*, les ressources de ses régions et sa mise en valeur. Préface de M. Auguste Terrier. — Enfin, dans le Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris, un article de M. Maurice Rondet-Saint sur *l'Organisation touristique des Antilles françaises*.

CARL SIGER.

(1) Au moment même où j'écris ces lignes, la presse annonce que le département d'Etat de Pékin, par déclaration officielle du 15 septembre, proclame la Chine en état de paix avec l'Allemagne. Le fait est à noter.

LES JOURNAUX

Le sport, éducateur de l'esprit (L'Ouest-Eclair, 16 septembre). — *Un inquiétant « parti de l'intelligence »* (Le Figaro, 19 juillet et 15 septembre). — *Le Moratorium Goncourt* (Echo de Paris, 24 septembre). — *Pour ne pas perdre la guerre intellectuelle* (L'Intransigeant, 16 septembre).

A propos du livre de Probus qui s'intitule « l'Université nouvelle », M. Robert Rey épilogue, dans **l'Ouest-Eclair** sur le sport, éducateur de l'esprit... et, pourrait-on dire, agent de moralité et de religiosité laïque.

L'éducation de l'enfant ne consiste pas seulement, comme on le pense, écrit M. Rey, à lui apprendre la bonne tenue ; elle est, « en un mot, toute la morale sociale et tout l'enseignement; et l'*Instruction* elle-même n'en constitue qu'un des chapitres ».

Il faut donc renverser les données habituelles du problème, si l'on veut le remettre sur pied. Mais pour ne point trop l'étendre, prenons une définition plus restreinte et voyons d'abord en l'Education la science d'apprendre aux enfants la manière de vivre humainement en commun.

Disons-le franchement, cette éducation-là n'existe pas en France. J'ignore si davantage on peut la constater chez nos voisins ; et au surplus ceci m'importe peu.

Après avoir constaté la « déconcertante violence de langage et d'expression dont les élèves, souvent marmots encore, font preuve entre eux »,la brutalité de leurs jeux, etc., M. Rey conclut que rien ne leur avait révélé « quels liens unissaient leurs enfances ; et de tout leur cœur, dit-il, ils cultivaient en leur petite âme un individualisme tout d'instinct... »

N'est-ce pas curieux cette nouvelle propagande évangélique qui espère tuer l'individualisme dans les jeunes âmes par l'exercice du sport ? Le sport devient une sorte de macération et de « discipline », et c'est presque cela. Loin d'être un éducateur de l'esprit, le sport intensif que l'on prêche comme un nouvel évangile est et sera le destructeur de l'intellectualité et de la mysticité amoureuse de la race, destructeur aussi de toute poésie et littérature.

Mais M. Rey continue son rêve d'apprendre,enfin ! aux hommes l'art de vivre humainement qui n'a encore jamais été atteint :

Cette notion sociale que j'affirme manquer à nos enfants, elle peut leur être aujourd'hui donnée, bien plus et bien mieux qu'il y a seulement trente années. Comment ? Par une voie naguère ignorée, par le sport en commun, qui n'était même pas soupçonné aux beaux jours de M. Georges Ohnet. Depuis le temps que les hommes ont des jambes et des bras, ils n'avaient pas encore songé que ceux-ci pussent devenir des instruments d'éducation morale. Il n'y a point lieu d'en rire, mais au contraire de s'en féliciter : c'est un des meilleurs gages de l'existence de cette entité qu'on appelle le Progrès. Et ceci n'a rien en somme d'inouï. Autre exemple : Depuis le

temps que les hommes ont des jambes et des bras, ils n'avaient point encore eu l'idée de s'en servir, d'une certaine façon, pour avancer dans l'eau tout aussi vite qu'un poisson, en nageant l'« over arm » ou le « crawl ».

Si donc, dans les mêmes mois où la liste des sous-préfectures leur était ingurgitée, mes petits garçons de tout à l'heure avaient appris, sous la direction de vrais maîtres, conscients de leur tâche spirituelle, des jeux où leur jeune organisme eût fonctionné d'ensemble, à normal et plein rendement; si ces mêmes maîtres, véritables pédagogues, avaient su donner à ces petites âmes le respect de l'effort réciproque, le mépris de toute compétition acerbe, ces gamins fussent rentrés, l'autre soir, manger soupe respective, les muscles détendus et le cœur en repos.

L'avenir du sport, éducateur de *l'Esprit,* m'apparaît immense. Pour avoir vécu quelques mois comme instructeur auprès des troupes américaines, j'ai vu, de mes yeux, la profonde influence qu'il peut avoir sur tout un peuple et de quelle force infinie il est susceptible de le doter.

Cette conception n'est qu'à peine entrée dans les idées universitaires et point encore dans les mœurs scolaires; à ceux qui commencent à se convaincre de sa puissance éducatrice de poursuivre la croisade.

Est-ce bien par l'intellectualité que brille la race américaine, et ne serait-il pas temps que ces beaux jeunes hommes s'arrêtent un peu de lancer leurs ballons pour réfléchir et s'initier enfin à notre vieille culture? Les Américains, d'une si puissante musculature et d'une si haute moralité sportive, ne sont pas encore nés à la philosophie, car le pragmatisme s'arrête où la vraie philosophie commence.

§

Il est vrai qu'il est peut-être préférable pour un peuple de se trouver ainsi au seuil de la clairière intellectuelle que d'être immobilisé dans le cul-de-sac philosopho-religieux, où M. Paul Bourget a engagé son « parti de l'intelligence ». Dans ce couloir obscur et sans issue il clame son programme de « reconstitution nationale et de relèvement du genre humain ». Je pense à Don Quichotte. Ecoutez, et ne riez pas : « Réfection de l'esprit public en France par les voies royales (ou royalistes) de l'intelligence et des méthodes classiques, fédération intellectuelle de l'Europe et du monde (connu et inconnu) sous l'égide de la France victorieuse, gardienne de toute civilisation... et cela par « souci des intérêts de *l'espèce* » !

Si l'on consulte les signatures de ce manifeste, paru, comme tout manifeste sérieux, dans le **Figaro**, on est un peu inquiet de n'y voir guère que des noms de convertis, depuis M. Paul Bourget jusqu'au nouveau néophyte Henri Ghéon. Un parti de l'intelligence qui grouperait toutes les intelligences françaises, ce serait beau peut-être, quoique inutile, mais ce petit parti de l'intelligence, qui n'est en somme qu'une succursale de l' « Action française », c'est un peu

étroit, et d'une actualité douteuse, au moment où un monde nouveau s'organise douloureusement.

Ce manifeste intellectuel n'est qu'une réclame pour l'unité religieuse et politique :

La nation française a, dans son passé, des principes d'organisation incomparable. Ceux d'entre nous qui professent la religion catholique sentent quelle étrange force elle ajoute à cette première disposition. Elle implique, en effet, « l'unité de la foi, c'est-à-dire l'unité de la pensée dans les matières essentielles, l'unité de l'obéissance à une loi explicite et fondamentale qui devrait être l'âme de tous les codes humains bien conçus ; l'unanime soumission enfin qui s'attache à une hiérarchie qu'elle considère comme sacrée ». Et à cette œuvre de reconstruction intellectuelle qui nous fait unir, on ne s'étonnera pas que nous associions la pensée catholique. Une des missions les plus évidentes de l'Eglise, au cours des siècles, a été de protéger l'intelligence contre ses propres errements, d'empêcher l'esprit humain de se détruire lui-même, le doute de s'attaquer à la raison, gardant ainsi à l'homme le droit et le prestige de la pensée.

Nous avons défendu, dans cette guerre, la cause de l'*esprit*. C'est pour que cette grandeur ne disparaisse pas que des hommes se sont fait tuer. Il nous faut continuer ce service en renouvelant la vie intellectuelle de la France. Cela est nécessaire quand on songe à la haute mission humaine, à la grande élection spirituelle qui domine toute son histoire, à cette destination qui est la sienne et dont la victoire nous restitue le sentiment profond.

Le parti de l'intelligence, c'est celui que nous prétendons servir pour l'opposer à ce bolchévisme, qui, dès l'abord, s'attaque à l'esprit et à la culture, afin de mieux détruire société, nation, famille, individu.

Nous n'en attendons rien de moins que la reconstitution nationale et le relèvement du genre humain.

Commentant ce manifeste dans **l'Intransigeant**, M. Etienne Rey écrit, avec une parfaite sagesse que c'est une chose grave de ne voir dans un fait universel (la tendance démocratique) que ses imperfections, ses excès et ses dangers. Les émigrés, ajoute-t-il, ont inutilement, eux aussi, maudit la Révolution française. Et je crois bien que M. Bourget est à cet âge où l'on n'apprend plus rien, etc.

Entre les écrivains qui, ayant puisé dans l'étude et le respect du passé une grande force intellectuelle et morale, veulent aussi lui être socialement asservis, et certains autres, qui se jettent tête baissée sur toutes les occasions de détruire, de bouleverser, et font l'effet de « bolchévistes de la pensée », n'y a-t-il pas place pour un autre « parti de l'intelligence » aussi soucieux des intérêts spirituels français et d'une culture hautement nationale, mais plus préoccupé des solutions fatalement démocratiques des grands problèmes de l'avenir et, par là même, plus apte à exercer une plus grande influence ?

Mais, au sujet de la défense de cette culture française et du rôle qu'elle doit jouer dans le monde, l'accord est aisé à établir, pense

M. Etienne Rey, et « il est facile aux écrivains de se grouper et d'agir énergiquement en vue de cette défense ».

La restauration du classicisme et des humanités, le retour aux anciennes disciplines et à nos meilleures traditions littéraires, la reconstitution d'une véritable aristocratie intellectuelle sont les bases les plus sûres de la réforme à réaliser et de l'ordre nouveau à établir, au sortir d'une trop longue période d'anarchie.

Oui, si restauration du classicisme ne signifie pas néo-classicisme, c'est-à-dire imitation d'une chose morte. Il ne faut pas qualifier d'anarchie tout ce qui est nouveau et qui sera classique demain. Et quant à l'ordre nouveau, il s'établira de lui-même. Ce qu'il faut crier aux jeunes écrivains et aux jeunes artistes, ce n'est pas : copiez, copiez, copiez du classique, mais du nouveau, du nouveau, du nouveau, dût-il paraître anarchique à MM. Bourget et Maurras.

§

Au sujet des inédits du *Journal des Goncourt*, M. Jean Ajalbert, membre de l'Aéropage, nous donne ces précisions dans l'**Echo de Paris**, en un petit billet intitulé : *le Moratorium Goncourt :*

Que d'encre sur le *Journal des Goncourt*, pendant et depuis l'apparition, à *l'Echo de Paris*... Aussi comprend-on la curiosité excitée sur les *Inédits* : « La *vérité absolue* se compose d'une *vérité agréable*, dont on veut bien, mais presque toujours tempérée par une *vérité désagréable*, dont on ne veut absolument pas », écrivait le survivant des auteurs ; et, pour celle-ci, il fixait délai, vingt ans après sa mort — survenue en 1896. Aussitôt 1916, des amateurs aigus, de qui les tragiques réalités n'obscurcissaient pas la mémoire, talonnaient les héritiers... Les ombres des deux frères n'auraient-elles pas gémi d'une mise en vente au temps de Verdun? Quand leur « Confession de chaque soir » s'ouvre, le 2 décembre 1851, au premier volume, pour se plaindre de l'éditeur qui n'a pas osé afficher : « En 18... », leur livre de début, parmi les proclamations du Coup d'Etat... Il fut sursis jusqu'à la paix... Maintenant le ministre de l'Instruction publique, pour la Bibliothèque Nationale, dépositaire des autographes, et l'Académie Goncourt reculent à 1925 l'examen de l'affaire : non que l'on redoute des indiscrétions trop vives : nul n'a pris connaissance des fragments retardés, mais des raisons de convenances qui avaient fait hésiter Edmond de Goncourt subsistent. Vingt ans, qui lui apparaissaient un long espace de vie, ne sont qu'une brève distance pour des susceptibilités humaines. On a jugé sage et bon, en ces heures douloureuses, d'éviter de désobliger personne ; et n'est-ce pas obéir au vœu de l'illustre écrivain que de proroger une échéance qu'il n'a pas voulue impérative?

En effet, dans son testament, E. de Goncourt n'a pas écrit que son *Journal* intégral *devrait*, mais POURRAIT être publié vingt ans après sa mort.

On a jugé sage d'éviter de désobliger personne. C'est d'un excellent naturel, mais est-il bien exact que nul n'ait pris connaissance « des fragments retardés » ? Alors, quelles sont ces raisons de

convenance ; attend-on la mort de certains personnages qui devront être morts d'ici 1925? Je propose au ministre et à l'Académie des Goncourt cette solution qui satisferait tout le monde : que l'on fasse, en attendant la mort de ces personnes, qu'il ne faut pas blesser, une édition avec quelques coupures. L'édition intégrale suivra. Ce serait, en outre, un amusement pour les bibliophiles.

En un article de l'**Intransigeant** qu'il intitule : *Pour ne pas perdre la guerre intellectuelle*, M. Eugène Montfort écrit :

M. de Bury, commentant dans le *Mercure de France* un de nos articles du *Figaro*, qui se terminait sur la perspective que nous offrions au lecteur des Allemands s'emparant de notre librairie, ajoute : « Et les Allemands auraient gagné la guerre intellectuelle. »

Nous semblons bien mal préparés à cette guerre. J'ai cité ailleurs les chiffres d'importation en Suisse des livres français et des livre allemands pour le premier semestre de 1919 : 2.140.000 francs de livres venant d'Allemagne, contre 909.625 francs de livres venant de France! Je reçois à ce sujet une lettre d'un écrivain suisse, M. Robert de Traz, dont je demande la permission de reproduire ici ces lignes instructives :

« Savez-vous que, depuis plusieurs années, l'importation en France des livres suisses, même écrits en français, est interdite ? Cependant toute propagande, pour être féconde et cordiale, doit être réciproque. Comment voulez-vous que le public d'ici apporte beaucoup d'entrain à faire venir les livres français quand il sait que votre gouvernement empêche officielle ment et formellement les livres suisses d'être lus par le public français ? Poètes, romanciers, philosophes, sont mis à l'index : ont-ils mérité ce traitement ? La France refuse l'accès de son territoire à Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, Vinet, Tœpffer, Amiel, Cherbulioz, Rod — sans compter les contemporains — s'ils sont édités et imprimés dans leur pays natal. On ferme violemment la porte à ces cousins du dehors, dont la lignée n'est pourtant pas sans honneur. Des Français eux-mêmes, plus intelligents et plus généreux que l'administration des douanes, ont protesté : l'ostracisme subsiste. Croyez-vous que les Allemands ne commencent pas d'en profiter ?... »

Que penser de cela ? Nous voulons exporter des livres français en Suisse, mais nous défendons aux livres suisses d'entrer chez nous ! Voilà qui explique lumineusement et lamentablement les chiffres impressionnants que j'ai cités plus haut.

On ne s'explique pas, en effet, pourquoi le gouvernement français s'oppose à ce que les livres suisses soient lus en France? Se méfie-t-il de la littérature suisse.

Mais ce qui nous importe surtout, c'est que les livres français soient lus à l'étranger, et M. Montfort, se souvenant de cette grande librairie française qui fut fondée à l'étranger pendant la guerre, écrit :

Cette librairie a donné des résultats très satisfaisants. Elle a rendu des services. Eh bien, je pense que, dans chaque pays étranger, il serait infi-

ment utile de créer des librairies françaises, de trois à dix, selon l'importance du pays et son goût pour les choses de l'esprit. Ce qui ferait peut-être une centaine d'établissements, dont les premiers frais pourraient être couverts par l'Etat. Je ne suppose pas que cela entraînerait celui-ci bien loin, ni que ces frais grèveraient démesurément le budget. Et il paraît possible de trouver une centaine de libraires jeunes, actifs, entreprenants, prêts à s'expatrier et qui se donneraient entièrement à leur tâche, étant capables d'en mesurer l'importance et d'en prévoir les conséquences.

Et voilà déjà au moins un moyen pratique de faire rayonner l'esprit français à l'étranger et de livrer aux Allemands la bataille intellectuelle.

Ainsi soit-il.

R. DE BURY.

ART

M. Jacques-Emile Blanche : *De David à Degas, propos d'un peintre*, Emile Paul. — M. Jacques Boucher : *Peinture*, Figuière.

Un livre de peintre sur la peinture, qu'il soit de théorie pure ou d'anecdotes pittoresques, qu'il soit même armé en pamphlet, est toujours une bonne fortune pour les lecteurs, et notamment pour les critiques d'art. Peu importe que l'artiste qui nous livre les confidences de sa vision et de ses opinions partage le moins du monde notre conception de l'art dans son essence et nos avis sur les peintres ! Ses dires auront toujours valeur précieuse de documents. De plus, les livres de peintres sont presque toujours, on pourrait dire toujours, bien écrits, et cela d'autant plus que les peintres se livrent, qu'ils caractérisent franchement, en phrases brèves, les hommes et les paysages. Je ne dis pas qu'ils s'en tirent mieux que les littérateurs; ils procèdent autrement; c'est déjà beaucoup. Les **Propos d'un peintre** de M. Jacques-Emile Blanche s'associent heureusement à une petite bibliothèque, pas encore assez volumineuse, où figurent les noms de Delacroix, de Fromentin, de Raffaelli, de Bracquemond, d'Henri Duhem, de Paul Signac, de Caro-Delvaille, d'Aman-Jean, sans négliger Amaury Duval, ni même Jean Gigoux.

Parallèlement à ce trésor documentaire, il existe, sur l'art, une bibliothèque très drue dont les auteurs sont des écrivains professionnels. Les uns ont fait de l'histoire de l'art. M. J.-E. Blanche ne s'en occupe point ; il est probable qu'il leur accorde une utilité. Les autres sont des critiques d'art apportant sur l'afflux quotidien de la peinture leurs avis. Parmi eux Baudelaire, et un jour Banville, et aussi Zola, et aussi Duranty, puis presque tous les poètes ou romanciers artistes. M. Jacques-Emile Blanche, dans les premières pages de son livre, qui sont de polémique, ne remonte pas dans le passé pour faire le procès de la critique d'art ; ce sont ses contemporains immédiats dont il juge le rôle mal tenu, oiseux et néfaste.

Il ne cite point de noms, mais il apparaît nettement que les critiques qui portent leurs admirations à M. Cormon, ou à M. Flameng, même à M. Albert Besnard, ne lui importent pas. Il s'adresse à ceux qui ont soutenu les mouvements nouveaux. Il circonscrit en visant ceux qui considèrent la critique d'art comme une branche de la sociologie; et voici le terrrain fort bien délimité par lui et le débat saisi à son point essentiel.

Ce n'est point que M. J.-E. Blanche néglige les détails de petite guerre. Il plaint les critiques d'être noyés par le flot d'incessantes manifestations des artistes... il les plaint « d'être peu lus, sauf des artistes qui leur apprêtent de la copie ». Cela, on n'en sait rien ! les livres où sont réunis des articles de critique d'art n'obtiennent jamais de bien gros tirages, mais cela peut provenir aussi bien de l'indifférence du grand nombre vis-à-vis des peintres que vis-à-vis des critiques. Second point : qui peut délimiter le nombre des lecteurs qui, dans une revue ou un journal, passent ou lisent les comptes rendus d'expositions? Il faudrait un referendum pour fixer la vérité ; on ne se croirait pas tenu d'y répondre.

M. J.-E. Blanche accuse les critiques d'art de se cramponner à quelques points de repère fort connus, à *l'atelier des Batignolles*, ou au *Coin de Table* de Fantin-Latour. Le reproche ne porte pas. Les témoignages de peintres comptent pour beaucoup aux yeux des critiques d'art. Ils ne considèreront point les assertions de M. Blanche comme négligeables; ils n'ont donc point de raison à refuser crédit aux propos d'autres peintres sur leur esthétique, leurs rapports confraternels ou leurs opinions des années de jeunesse. Il s'est accumulé une tradition verbale, contrôlable, assez riche. Degas, pour citer un nom, a souvent parlé. M. Blanche en fait état. Degas ne s'est point entretenu de peinture qu'avec M. Blanche. D'autres peintres ont répondu à la curiosité des critiques sur des points de fait, de date, de théories. Cela constitue un fond qui s'ajoute à *l'atelier des Batignolles*. L'information peut être utile en matière de critique d'art. Certes il y faut de la prudence. Précieux pour le détail, les peintres seraient dans l'ensemble de mauvais guides, car ils sont partiaux. C'est infiniment naturel. Le chemin qu'ils connaissent le mieux, c'est leur propre route. Il existe nombre de beaux peintres absolument dégagés de toutes petitesses, qui ne songent point, dans leurs propos aux critiques, à pourfendre des rivaux. Mais ils ont les opinions de leur art. Les critiques, qui sont les critiques d'un peintre, qui défèrent trop à son enseignement, sont toujours incomplets. On le vit, par exemple, à de vives campagnes menées contre Gustave Moreau, contre les préraphaélites par des gens qui jugeaient très sainement de l'impressionnisme. L'opinion du peintre contient toujours des parcelles de vérité, bien rarement la vérité générale. Cette vérité générale,

avec la mise en place de l'artiste dans l'histoire de l'art et parmi la culture contemporaine, il se peut que personne ne la détienne, mais peut-être même M. Degas ne le possédait-il pas plus que les autres.

Autre point secondaire, qui a tout de même quelque importance! M. J.-E. Blanche croit que l'Allemagne a exercé une influence sur une partie de la critique d'art française, définie assez banalement critique d'avant-garde par des lecteurs, peut-être par des critiques eux-mêmes, ce jour-là, mal inspirés. Notez, mon cher confrère (car vous êtes mon confrère comme critique d'art et romancier), que je ne veux pas laisser croire un seul instant que je vous confonde, l'ombre d'une minute, qui serait malencontreuse, avec ces balourds, qui, faute d'avoir notion des tentatives hardies de nos peintres et des efforts de nos artistes de l'art décoratif, croient voir dans l'art moderne un immense effort des Munichois ou se figurent que le cubisme est né entre Darmstadt et Berlin. Vous savez, comme moi, que l'organisation supérieure de l'art industriel en Allemagne a permis aux Allemands de s'inspirer de nos modèles, en les accommodant aux goûts ou aux nécessités de clientèles étendues; vous savez que leurs jeunes peintres, qui ne sont pas tous sans valeur, ont été préoccupés des tentatives les plus hardies de nos artistes et se sont conformés rapidement à leurs théories et à leur manière, suivant l'exemple de Liebermann, appliquant les méthodes de l'impressionnisme français; les collectionneurs allemands et les musées allemands furent plus hardis que les nôtres ; en général, le collectionneur français est un peu prudent, ne parlons pas des musées ! Les critiques allemands ont imprimé bien des erreurs. Ce n'est pas tout à fait leur faute. Ils venaient à Paris aux renseignements un peu à l'aveuglette et leur besogne s'en ressentait. S'ils avaient trouvé des indications plus justes, il les auraient reflétées avec la même impersonnalité. Ce n'est pas l'Allemagne qui a exercé une influence sur notre art et notre critique. C'est tout à fait le contraire.

La critique d'art est-elle devenue, comme vous le dites, une branche de la sociologie ? Là, vous êtes un adversaire trop généreux. Il serait à souhaiter que cela fût vrai, que les efforts tentés en ce sens aient complètement abouti. On y tâche; c'est déjà beaucoup. Le principe est excellent et c'est l'objet principal de la critique d'art. La critique d'art a d'autres possibilités d'être utile. Elle peut signaler les bons artistes débutants. Elle peut essayer d'imposer au public un artiste méconnu, l'expliquer, le transcrire, redire son nom, tenter d'ouvrir les yeux des indifférents. Elle y a réussi quelquefois.

La gloire des Impressionnistes de la grande époque est un peu son fait. Elle peut se tromper, laurer trop vite; c'est quelquefois la faute de l'artiste, dont le labeur ne maintient pas les espoirs donnés à ses débuts. L'impartialité s'y rencontre; les comptes rendus de

salons en sont les preuves, même à l'état de sèches nomenclatures où les réduit le peu de place qui leur est concédé ; on y trouve, appréciés avec justice, des artistes qui n'appartiennent point aux groupes les plus frémissants et les plus en vue, et les isolés de bonne foi trouvent des défenseurs ou des commentateurs.

Mais ceci, c'est la petite tâche combative de la critique. Avoir mis un artiste à son rang, parmi ses contemporains, c'est très bien, mais le devoir de la critique, c'est d'expliquer la parité d'une volonté d'art pictural avec la vie générale. Le peintre qui fait de la critique raisonne autrement ; il a ses moyens d'analyse du tableau ; il sait parfois mieux que le critique d'art découvrir la raison des accords de tons, d'atmosphères générales, de choix du sujet ; le tableau lui parle mieux. Réussit-il souvent à en donner l'idée ? Explique-t-il la mentalité du peintre ? J'entends bien que des peintres disent que cela ne fait rien à l'affaire. Cela y fait beaucoup. La mise en place des artistes s'effectue à distance, à grande distance de temps ; la critique actuelle a cru qu'il n'était pas inutile de l'essayer du vivant même des peintres.

Cette critique d'art actuelle, est-elle sans défauts ? je me garderai de le prétendre... ce ne sont pas les mêmes que ceux de la critique des peintres. Les littérateurs ne se trompent-ils jamais dans leurs opinions sur l'art plastique ? On ne saurait leur conférer l'infaillibilité. Elle n'existe pour personne dans aucune branche de l'action ou de la connaissance. Peut-on leur accorder les mérites de la bonne volonté ? Je crois que oui, de la sincérité et de quelque utilité... Naturellement, quand je parle des littérateurs critiques d'art, il ne s'agit que des écrivains réels, ayant signé des œuvres d'imagination originales, poèmes ou romans, et dont la tentative de transposition peut avoir quelque intérêt. Le travail, le but n'est point de donner aux artistes des conseils techniques, mais peut-être des directions intellectuelles ; le but est de combattre la sottise esthétique, de montrer la vanité de l'art d'imitation, des perpétuelles copies du musée, des concessions à un faux aspect littéraire qui, avec une mauvaise couleur et un dessin pompier, menait encore, il y a peu de semaines, aux plus grands honneurs. De plus, comme un écrivain est, en général, doué de mémoire plastique, quand il reconnaît, dans un tableau nouveau quelque vieux tableau de maître ou une combinaison d'éléments très connus, il peut dire que ce n'est pas là l'indication d'un esprit inventif.

Mais que pense de la critique d'art M. Bouche, un bon peintre qui vient de donner, sous le titre **Peinture**, une brève, mais substantielle brochure, fondée sur une idée très juste : à savoir que ce qui importe en peinture c'est le *don* ?

Il prie, en somme, la critique de ne point expertiser. D'accord !

il confine la critique à la description, ce qui est, à son avis, lui concéder un champ immense ; le tout est alors de savoir si le critique peut reconnaître le don chez un artiste. Il est probable qu'un critique artiste y peut réussir. Cela se prouverait par la liste des défenseurs qu'ont pu rencontrer à leurs débuts les artistes doués. On n'y trouve guère que des poètes. Mais, à propos, qui furent donc les ennemis les plus acharnés de ces artistes doués ? Il se pourrait bien que la profession ordinaire de ces gens malgracieux fût d'être peintres et leur occupation momentanée de faire partie des jurys de peinture.

J'arrive à la fin de cet article sans avoir considéré dans le livre de M. Jacques Blanche ses jugements sur les peintres du passé. Je ne m'y associe pas souvent, quoique nous admirions, pour des raisons diverses, les mêmes peintres parmi ceux dont il traite. Ses jugements sont parfois un peu paradoxaux. Son préfacier, M. Marcel Proust (qui lui a donné d'ailleurs la plus jolie des préfaces), lui reproche de montrer des qualités et des défauts à la Sainte-Beuve, lequel était savant et informé, mais fouinard, et, tranchons le mot, potinier. M. Proust ne va pas jusqu'à ces qualificatifs ; peut-être se fait-il une autre image de Sainte-Beuve et simplement, sans doute, il caractérise la méthode avouée par Sainte-Beuve pour étudier ses contemporains, faite d'inductions de l'homme à l'œuvre, pour reprocher à M. Jacques Blanche de s'être laissé quelquefois influencer par les défauts ou les ridicules privés de son modèle, en jugeant la qualité de sa pensée et de sa rêverie, en caractérisant son essence. Je suis porté à regretter que M. Jacques Blanche, tout en sachant fort bien quel peintre fut Fantin, ait conclu de ses aspects de petit bourgeois à la bourgeoisie de son art. Certes, le petit bourgeois se voyait, il aveuglait, — mais les lithographies, mais la *Féerie*, cela se voyait aussi, et le Fantin supérieur coexistait avec l'autre ; on ne peut les séparer. C'est donc un trait de son caractère : c'était un grand peintre qui avait des allures de petit rentier ; il n'a pas été le seul : pour un Rubens, l'histoire anecdotique de l'art compte quelques Fantins.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La mort d'Amado Nervo. — José Nunez y Dominguez : *Holocaustos*, Editions littéraires de la « Revista de Revistas », Mexico. — B. Fernandez Moreno : *Antologia*, Editions Minimas, Buenos Ayres. — José M. Eguren. *La Cancion de las figuras*, Typographie de la Penitentiaria, Lima. — M. Marasso Rocca : *Presentimientos*, Bibliothèque des Ecrivains Argentins, Buenos-Ayres. — Carlos Acuña : *Vaso de Arsilla*, Imprimerie Zig Zag, Santiago (Chili). — Alfonsina Storni : *Inquietud del Rosal*, Juan Roldan, Buenos-Ayres. — Luisa Luisi : *Sentir*, « Renacimiento », Montevideo. — Memento.

Un nouveau deuil afflige notre littérature. Le grand poète mexicain Amado Nervo est mort en Uruguay, où il était depuis peu comme

ministre plénipotentiaire de son pays. Après la disparition de Ruben Dario, Amado Nervo était le premier lyrique de notre littérature, et, en général, des lettres castillanes. Nous avons présenté ce poète dans le *Mercure* (numéro du 16 février 1917), étudiant toute son œuvre à propos de son livre *Serenidad*. Nous reparlerons de lui quand ses livres posthumes paraîtront. Un deuil aussi imprévu nous frappe doublement : Nervo était pour nous, outre un confrère admiré, un ami cher. Depuis des années nous entretenions avec lui une correspondance ininterrompue, et nous ne pouvons oublier les phrases aimables qu'il consacra à l'un de nos livres, jusqu'à présent mal compris par la critique.

Si la plupart de nos amis, Amado Nervo entre eux, ont adhéré à l'idéal mondonoviste, presque tous les jeunes poètes le suivent, certains inconsciemment, avec le plus grand enthousiasme. M. S. José Nunez y Dominguez, mexicain, qui se ressent encore de l'influence du modernisme, appartient en réalité au courant nouveau. C'est un poète sentimental, plus encore, romantique au sens éternel de ce mot, mais en même temps c'est un visuel et un homme du Nouveau Monde qui sait nous rendre ses sensations légèrement bleutées de fantaisie. En vers délicats, au vocabulaire choisi, aux images brillantes, il célèbre les bien-aimées, les femmes douces, mélancoliques ou félines, qui lui donnèrent avec leurs baisers l'enchantement de la vie ; ou il esquisse ses impressions de l'existence quotidienne : la suavité des « crépuscules intimes », l'allégresse des jardins publics, l'humble douceur des quartiers populaires. Son livre, **Holocaustos**, qui enclôt la sélection de son labeur lyrique, suggère en général l'image d'un de ces parcs de nos vieilles cités, qui accueillent « les enfants avec le même sourire crépusculaire qu'un aïeul ». Ici le sentimental voit passer la femme indo-américaine aux « yeux liquides où se réfléchit une illusion lunaire », et le rêveur croit apercevoir le « séraphin du soir », qui passe « le long des fleurs » du *Jardin de l'Infante*. Dans un de ses poèmes, notre auteur se plaint du « terrible mal », qui afflige la poésie lyrique moderne : l'imitation. Ah ! comment nous en délivrer après tant de siècles de création, appartenant à une civilisation qui compte tant de grands poètes ? M. Dominguez le comprend. Il répète donc, parfois, les cadences des maîtres, mais sans manquer de faire dominer son accent personnel. Ce poète est en outre un critique et un homme d'action : il dirige une publication d'actualités, *Revista de Revistas*, qui accorde une large place aux lettres, prêtant ainsi un service positif à notre développement intellectuel.

M. B. Fernandez Moreno, Argentin, est un de nos jeunes poètes qui représentent l'idéal mondonoviste avec la plus grande ferveur. Idéaliste et réaliste, sentimental et ironique, il interprète lyrique-

ment la vie de son époque et de son milieu, à travers son cœur tantôt tendre comme celui d'un enfant, tantôt amer comme celui d'un paria. De là la profonde suggestion sympathique qui émane de ses livres. Ses poèmes sont des croquis de la réalité peu dessinés et à peine harmonisés, qui, sous leur apparente vulgarité, cachent un suc abondant de poésie et offrent, parfois en un seul vers, en un seul trait, cet élément que Guillaume Apollinaire réclamait comme indispensable à l'art moderne : la surprise. Ainsi, dans son premier livre, *Las Iniciales del Misal*, il nous dit ses souvenirs d'enfance ou nous traduit ses sensations quotidiennes avec une sincérité transparente et une émotion contenue et pour cela plus pénétrante. Tandis que dans *Intermedio Provinciano* il note ses visions de la petite ville de son pays en tableautins tantôt tendres, tantôt ironiques, toujours suggestifs. Dans son dernier recueil, *Ciudad*, il stylise ses impressions de la grande cité hispano-américaine. Nous ne connaissons pas ce livre, mais par les morceaux que nous en avons trouvés dans une petite **Antologia** de l'auteur, récemment parue, nous croyons que le poète est ici plus heureux que jamais. Qu'il dise la gaieté factice des cafés à « une heure du matin »,qu'il exprime l'angoisse des aubes d'orgie où le ciel et les visages se teintent de vert, qu'il révèle son « rêve de ville » (« Je voudrais avoir une petite chambre — mystérieuse, en pénombre —. Elle ne te manquera pas, poète, — tu auras ton joli cercueil »), il nous semble toujours un chantre de la réalité,intense et délicat, qui sait fixer les lignes essentielles des choses et mêler aux visions l'émotion de son âme. Naturellement, M. Fernandez Moreno, tout jeune encore, n'est pas sans défaut. Quelquefois, il tombe dans la vulgarité, ne fait que de l'improvisation, se perd dans l'inharmonie.

M. José Eguren est, au contraire du précédent, fantaisiste et déraciné, amant de toutes les chimères et de tous les procédés étranges. Dans la littérature de son pays, qui n'a pas accompli d'une manière totale l'étape du modernisme, il est ce qu'étaient, il y a quelque quinze ans, J. Herrera y Reissig dans celle de l'Uruguay, et, auparavant, nous-même dans celle du Chili : l'interprète exalté de ce qu'il y a, en cette tendance, de plus raffiné, de plus lointain. Dans son premier recueil, *Simbolicus*, il chante les « rois rouges », les walkyries, les « déesses ambrées », les femmes du Nord, les marionnettes, en poèmes de dissonance voulue et de vocabulaire extravagant. Dans son dernier livre, **la Cancion de las Figuras**, il soutient son goût et sa technique, mais précise deux tendances que l'on notait déjà dans *Simbolicus :* l'une d'interpréter l'émotion sincère, l'autre de s'inspirer du merveilleux de son propre milieu. Ceci, surtout en un de ses poèmes « Antigua », dans lequel il célèbre à la fois la magie du temps de la domination espagnole et le charme de la campagne

printanière. Néanmoins, l'auteur de la préface de la *Cancion de las Figuras* salue M. Eguren comme un poète unique en Amérique latine, car il serait notre premier symboliste. Il faut en finir une bonne fois avec la question de priorité sur ce point. Tous nos principaux aèdes modernistes, Dario, J.-A. Silva, Lugones, Herrera y Reissig, etc., ont été, en une bonne partie de leur œuvre, de véritables symbolistes, et l'un d'eux, Jaimes Freyres, l'a été en toute son œuvre lyrique. Nous pouvons le dire : nous connaissons le symbolisme français.

M. Eguren montre des influences de presque tous ces poètes, particulièrement de Dario : sa « Niña de la lampara azul » n'est qu'une variations de « la Hembra del pavo real ». Toutefois, nous devons le reconnaître, ce jeune poète paraît en général différent de tous. C'est qu'il a été plus loin que personne, employant une métrique de dissonance irritante ; une syntaxe pleine d'ellipses et de transpositions chinoises, un lexique gonflé de termes de son invention ou de vocables étrangers pour exprimer les choses les plus simples (ne dit-il pas nez en français et *fancciula* en italien) ? Puis c'est qu'il a donné à ses créations certain aspect puéril et étrange de jouets fantastiques qui n'a pas chez nous d'antécédents, sinon les «contes» pour enfants de Rafaël Pombo, qui, à notre avis, sont ce que ce poète a fait de plus beau. Mais c'est surtout parce que M. Eguren est un poète authentique et rare qu'il a l'intuition du fantastique et le sentiment de la vie mystérieuse des choses.

Malgré ses défauts, j'éprouve une véritable sympathie pour lui, — peut-être parce qu'il me rappelle l'artiste halluciné de *Esmaltines*, que j'étais à dix-huit ans. Je me permets donc de lui conseiller d'oublier ses sylphides et ses princesses nordiques, et de se laisser conduire par ces deux « sotas de copas » (valets de cœur), qui, en un de ses poèmes, composent une liqueur diabolique ; ils le conduiront à la chambre bleue de sa maison, le grenier où s'entassent les belles vieilles choses des grands-parents, il y trouvera le salut, j'y ai rencontré le mien.

M. A. Marasso Rocca, Argentin, s'est révélé dernièrement comme un poète aussi élevé que cultivé, bien que de plus de pensée que d'émotion, de plus de volonté que d'intuition. Ses poèmes réunis sous le titre de **Presentimientos** sont des méditations lyriques sur les plus hautes questions : le mystère de la vie, l'énigme de l'au delà, le désir infini d'idéal et de pureté, tournés sous forme dialoguée, propice à de tels motifs, et en vers pleins, harmonieux.

Sans doute, il s'est assimilé assez des poètes antiques et de quelques modernes, comme Hugo et le maître du « Coloquio de los Centauros » (M. Céjador ne l'a-t-il pas remarqué?...) Mais je crois qu'il a davantage appris de sa terre natale, la province de la Rioja, remplie

de montagnes et de précipices. Il est vrai que parfois son ton paraît un peu lourd, parce que ses idées ne sont pas bien imprégnées de sensibilité, son vers peu expressif à cause de la régularité soutenue, mais en général son accent est suffisamment lyrique, sa strophe assez ailée. Son livre fait penser, fait sentir, et, quant à la forme, nous console de cette versification amorphe que certains nouveaux poètes espagnols ont mis à la mode.

M. Carlos Acuna, Chilien, vient de se manifester comme lyrique émotif et délicat, enthousiaste de l'idéal nouveau. Dans son livre, **Vaso de Arcilla**, il interprète les suggestions du terroir en visions qui montrent toute la fraîcheur sauvage de la campagne du Chili, ou en chansons sentimentales, qui ont toute la ferveur farouche de l'âme juvénile. Par malheur ce jeune poète paraît adopter l'attitude de quelques autres jeunes poètes de son pays : celle de se confier entièrement à l'intuition, dédaignant la culture. Excellente méthode pour les génies, mais pour les simples mortels... Ainsi, en certains cas, il ne découvre pas les traits éternels, et en d'autres il tombe dans le pittoresque vulgaire, au point de recourir à des termes régionaux pour trouver des rimes. M. E. Barrios, dans la préface de *Vaso de Arcilla*, approuve l'auteur sans réserves, il ne fait pas de critique, lui-même nous le dit ; ici nous ne faisons que cela.

Mlle Alfonsina Storni, de l'Argentine, nous apparaît comme un poète d'une sincérité délicieuse. Dans un petit recueil, **La Inquietud del Rosal**, elle nous révèle tout son cœur, toute sa pensée, avec une franchise que certains pourraient croire téméraire, mais qui nous semble charmante. C'est véritablement l'inquiétude de l'arbuste fleuri, donnant à tous les vents la beauté de ses pétales. Cela nous fait excuser les nombreux défauts de cette jeune poétesse : défauts de conception, de versification, de vocabulaire, oh ! surtout de vocabulaire...

Autre poétesse, Mlle Luisa Luisi, Uruguayenne, vient de donner un recueil, **Sentir**, d'une simplicité choisie et d'une émotion très sincère. Malheureusement ce pur poète cède à la tentation de nous offrir quelques pièces en français. Quand en finirons-nous avec un snobisme aussi ingénu ?

MEMENTO. — F. Alejandro Lanza : *El Cuento de Pedro Corazon*, L. y M. Perez, Montevideo. Poèmes corrects et délicats dans lesquels on remarque, toutefois, les influences de maîtres caducs, comme le malheureux Campoamor ; préface du vigoureux critique uruguayen D. Martinez Vigil. — Octavio Hernandez : *Cristo y la mujer de Sichar*, « Esto y Aquello », Panama. Très beau petit poème qui fait voir un haut poète de la pensée émue. — Julio Casal : *Nuevos horizontes*, J. Pueyo, Madrid. Dernier recueil de ce fervent poète uruguayen auquel on doit déjà divers livres lyriques. — Rogiero Sotela : *La Senda de Damasco*, imprimerie Alsina, San José de Costa-Rica. Beaux vers qui montrent un poète fervent, plein

de l'amour de la race. — A. Mendez Brabo : *Senderos*, Santiago (Chili). Poèmes délicats parfois très vivants ; on peut attendre beaucoup de leur jeune auteur. — A. Vasquez Cey : *La Doble Angustia*, « Martin Garcia », Buenos-Ayres. Troisième livre de ce poète argentin avisé, plein de vigueur et de sentiment. — P. Leandro Impuche : *Engarce*, « Renacimiento », Montevideo. Poèmes du terroir ou simplement du cœur qui ne peuvent que mériter une franche approbation. — R. Brenes Mesen : *Pastorales y facintos*, « El Convivio », San José de Costa-Rica. Dernier recueil lyrique de cet intéressant poète et prosateur dont nous avons parlé dans ces chroniques. — F. Silva Valdes : *Humo de Inciense*, « Renacimiento », Montevideo. Poèmes vibrants qui annoncent un poète d'une belle fantaisie. — Arvède Barine : *Una Santa Espanola*, imprimerie Lahure, Paris. Etude psychologique de Sainte-Thérèse, très curieuse, traduite avec une grande ferveur par M. Renato Sanchez, qui descend d'un des frères de la célèbre sainte. — A. G. de Araujo Jorge : *Ensaios de historia e critica*, Imprimerie Nationale, Rio de Janeiro. Remarquables études critiques sur des diplomates ou des écrivains nationaux ou étrangers, comme A. de Gusmao, P. Groussac, G. Ferrero. — Francisco Amunategui : *Un obus sur la ville*, Paris. Petit tableau délicat des jours de la guerre de ce jeune écrivain, fils du Consul général du Chili en France. — José Marti : *Granos de Oro* (pensées). — Estrada Palma : *Desde el Castillo de Figuras* (lettres). — C. Loveira : *Los Inmorales* (roman). — C. de Velasco : *A las Mujeres Cubanas*. Intéressants volumes de la Bibliothèque des Auteurs Cubains qu'a fondée la revue *Cuba Contemporanea*.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Louis Barthou : *Le Traité de Paix*, Fasquelle, 4 fr. 90. — Professeurs Hazen, Thayer, Lord et Coolidge : *Three Peace Congresses and Claimants to Constantinople*, Cambridge, Harvard Press, 75 cents. — Grand-Duché de Luxembourg : *Neutralité du Grand-Duché pendant la guerre de 1914-1918*, Victor Buck, à Luxembourg, 3 fr. 50. — J. Ursu : *Pourquoi la Roumanie a fait la guerre*, Payot, 4 fr. 50. — St. Stanoyévitch : *Le rôle des Serbes de Hongrie dans la vie nationale du peuple serbe*, Bloud et Gay, 0 fr. 60. — A. Chaboseau : *Les Serbes, Croates et Slovènes*, Bossard, 1 fr. 80. — Henri Mazel : *Psychologie du Kaiser*, La Renaissance du Livre, 2 fr. 50.

Sous le titre **Le Traité de paix**, M. Louis Barthou a publié le *Rapport général* qu'il a rédigé au nom de la Commission élue par la Chambre pour examiner le projet de loi portant approbation du traité de Versailles, et nulle occasion ne peut être meilleure pour réfléchir à son tour sur cette clôture de la plus formidable lutte de nations qu'ait connue l'histoire.

Ce traité de paix n'a été attaqué chez nous, mais alors violemment, que par deux petits groupes politiciens : les gens d'extrême gauche, qui ont affecté de le considérer comme un monument de violence et d'injustice, et ceux d'extrême droite, qui l'ont proclamé au contraire œuvre de faiblesse et de maladresse.

Aux premiers il est à peine nécessaire de répondre. Loin d'être une

machine de guerre impérialiste et capitaliste, le traité de paix a au contraire appliqué très loyalement les quatorze points du Président Wilson, qu'avait expressément acceptés l'Allemagne. Le droit de libre disposition des peuples n'a nulle part été méconnu. S'il n'a été question de plébiscite ni pour la Posnanie, ni pour l'Alsace-Lorraine, c'est que la volonté de délivrance de ces provinces était évidente. Dès que la situation pouvait paraître plus ou moins douteuse, le plébiscite a été admis. On peut même trouver que le droit de domination allemande a été parfois maintenu, comme pour le Slesvig du sud, quand on aurait bien dû prendre l'avis de la population sur ce maintien; aucun plébiciste de sécession, notamment, n'a été permis, pas plus pour le Hanovre que pour le Holstein ou la Frise orientale. — L'occupation militaire de la région du Rhin, le mandat donné à la Société des Nations sur les colonies allemandes ne sont que des mesures temporaires. La réparation des dommages causés par l'Allemagne ne sera même pas intégrale, et aucune des mesures qui lui sont imposées n'a de caractère pénal. En somme, le sort que les Alliés et associés ont réservé à l'Allemagne est mille fois plus doux que celui qu'elle leur aurait infligé et celui qu'elle nous avait infligé en 1871. Donc aucun des reproches de dureté ne subsiste.

Mais ceux en sens opposé sont beaucoup plus sérieux, et il convient de les examiner avec attention.

Un premier reproche formulé par M. Barthou se réfère à la façon subreptice dont le traité a été fait : « La Commission rend hommage à la bonne volonté et au patriotisme des plénipotentiaires français ; mais elle ne peut manquer de regretter, et elle m'a donné le mandat de le regretter formellement, que les Commissions de la Chambre aient été tenues pendant sept mois en dehors des négociations. » Ce regret est très justifié ; si l'opinion publique avait été tenue au courant des pourparlers, elle aurait donné à notre gouvernement une force très réelle pour faire soutenir et peut-être triompher certaines conceptions. On comprend difficilement que nos plénipotentiaires n'aient pas insisté pour obtenir une publicité aussi grande que possible et que le Président Wilson ne leur eût certainement pas refusée ; il s'était fort bien trouvé, auparavant, de traiter avec l'Allemagne en armes par des « communiqués à la presse ». Si ce sont les diplomates qui ont fait maintenir la tradition secrète, ils ont été mal inspirés, à mon humble avis.

Une critique beaucoup plus grave, et sur laquelle certains partis républicains s'accordent, avec les partis anti-républicains (à la différence du point précédent), concerne le statut politique intérieur de l'Allemagne :

Aucun des quatorze articles proclamés par le Président Wilson, dit M. Barthou, ne s'opposait à la dissociation de l'Allemagne... En traitant

est aussi bon qu'une œuvre humaine peut l'être, et on devrait, au lieu de le critiquer, l'acclamer bien haut, surtout quand on pense à la Société des Nations qu'il instaure! C'est vraiment une ère nouvelle qui s'ouvre pour le monde (1).

HENRI MAZEL.

§

Le petit livre de MM. Hazen, Thayer, Lord et Coolidge s'occupe de la capitale turque. **Claimants to Constantinople** est la partie traitée par le Professeur Coolidge, qui, on peut le dire en passant, n'est pas un inconnu dans les milieux universitaires et diplomatiques à Paris. Dans cet essai historique M. Coolidge examine avec beaucoup de savoir et d'impartialité les titres de tous les prétendants à l'héritage de la Sublime Porte. On voit qu'il penche pour l'internationalisation de « cette ville fameuse entre toutes ».

La première partie de cet ouvrage porte le titre **Three Peace Congresses**. Due à l'effort réuni de MM. Hazen, Thayer et Lord, professeurs ou anciens élèves de Harvard, elle a été écrite avant la réunion de la Conférence de la Paix et nous aide beaucoup à comprendre les difficultés rencontrées actuellement au Quai d'Orsay. On nous présente un tableau des précédents grands congrès européens, ceux de Vienne, Paris et Berlin ; une description de leur organisation et des portraits des principaux acteurs. On y trouve des aperçus nouveaux, des conclusions originales, quelquefois un peu hardies, et des présentations de faits tout à fait dignes d'attention.

THÉODORE STANTON.

§

La neutralité du Luxembourg, qui ne pouvait avoir « ni fortifications, ni armée », avait été reconnue depuis 1867 et à nouveau en 1872 à propos du chemin de fer allemand Guillaume-Luxembourg, dont la convention même fut renouvelée avant terme, en 1902. On a fait également remarquer qu'à la conférence de La Haye les délégués suisses et luxembourgeois avaient demandé que les dispositions relatives « à toute occupation en général ne soient pas appliquées aux pays neutralisés », — c'est-à-dire qu'ils espéraient demeurer en dehors de tout conflit. Mais la convention relative au Grand-Duché devait être pour l'Allemagne un autre « chiffon de papier ». Une publication officielle : **Neutralité du Grand-Duché de Luxembourg pendant la guerre de 1914-1918, attitude des pouvoirs publics**, a réuni les pièces officielles du

(1) A l'heure où je corrige ces épreuves, la Société des Nations vacille, les Etats Unis faisant mine de s'en retenir. Raison de plus pour nous de la maintenir. Noblesse française oblige! Je crois, d'ailleurs, que les Etats-Unis finiront par suivre leur grand et magnanime président.

débat et devra prendre place dans la série des documents relatifs au conflit. — Dès la fin de juillet 1914, dit la notice placée en tête de ce recueil, le ministre d'Etat put signaler des préparatifs sur la rive allemande de la Moselle et de la Sure, et, sans crier gare, le 3 août, « des officiers et soldats allemands vinrent prendre de force possession de la gare de Trois-Vierges et couper les rails du chemin de fer sur une longueur de 150 mètres. Le Luxembourg protesta, ne pouvant faire mieux. Le détachement s'était retiré, en prétextant d'une erreur, et déjà l'on proposait de faire sauter tunnels et ponts sur la route d'Allemagne, quand, la nuit même, les troupes allemandes passant la frontière, envahirent le Grand-Duché. Il y eut encore des protestations, mais bien inutiles. Tout au plus l'Allemagne déclara que les mesures prises ne constituaient pas un acte hostile, mais une précaution contre l'attaque éventuelle d'une armée française sur les chemins de fer affermés à l'Empire. Le Boche n'est jamais chiche de mensonges lorsqu'il s'agit de son intérêt. On ajoutait, du reste, que le Grand-Duché serait indemnisé. D'autres explications furent données ensuite concernant la marche des troupes françaises sur la ville même de Luxembourg. Mais la proclamation qui arguait de ces faits avait été apportée *toute prête d'Allemagne* et fut affichée le lendemain 3 août. On y déclarait que la France avait ouvert les hostilités en attaquant des troupes allemandes sur le sol luxembourgeois et que l'Empereur n'avait fait que « céder à l'amère nécessité en occupant le pays » et que le séjour des troupes serait temporaire. Le Grand-Duché fit entendre sans doute que l'accusation concernant une menace de la France était toute gratuite et que les rails du chemin de fer avaient même été enlevés de notre côté sur la ligne Longwy-Mont-Saint-Martin, de même qu'il démentit le bruit répandu par les Allemands que 650 cyclistes français avaient franchi la frontière le soir du 1er août. Mais tout fut inutile. L'Allemagne qui voulait passer avait envahi le territoire et s'y conduisit comme en pays conquis — jusqu'à la dernière offensive qui l'obligea enfin à déguerpir. — Le général Maitrot rappelait dernièrement les coquetteries de la Grande-Duchesse avec les Boches ; mais divers changements avaient fini par intervenir, dont l'historique, plus tard, ne manquera pas d'intérêt. — Le recueil que publie la chancellerie du Luxembourg suit les événements et mérite de prendre place parmi les pièces officielles qui ont été données sur la guerre. On en peut même citer de curieuses comme « les arrestations opérées par l'occupant et les condamnations prononcées contre des Luxembourgeois par les Conseils de guerre allemands » ; ou encore « le contrôle et la surveillance des étrangers résidant sur le sol du Luxembourg ; l'enrôlement dans l'armée allemande de Luxembourgeois » ou de sans-nationalité résidant sur le territoire du Luxembourg, etc....

à côté de la proclamation allemande du général commandant le 8e corps, et d'autres, édifiantes, concernant la moralité de l'envahisseur et les circonstances de l'occupation.

Il est toujours intéressant dans un procès de recueillir les témoignages des parties, et c'est de ce point de vue surtout, je crois, qu'on doit considérer le livre de J. Ursu : **Pourquoi la Roumanie a fait la guerre**. L'Autriche-Hongrie, dont l'expansion avait été arrêtée vers l'Occident, et qui s'était tournée du côté de Salonique, devait fatalement s'en prendre à la Roumanie après la Serbie. En 1908 elle avait annexé adroitement la Bosnie et l'Herzégovine, tandis que Ferdinand de Cobourg, qui était un des pions de l'échiquier, se proclamait Tsar d'une Bulgarie indépendante (5 octobre). La Bulgarie, en effet, ne fut qu'un instrument de l'Autriche contre les Serbes et finit par les attaquer, ainsi que les Grecs, après la guerre victorieuse contre la Turquie. Le traité de Bucarest ne donna d'ailleurs à la Roumanie que des rectifications de frontière, mais empêcha le développement de la Bulgarie et gêna les petites combinaisons autrichiennes. Le gouvernement de François-Joseph avait essayé plusieurs fois déjà de rendre inévitable une nouvelle guerre, quand l'assassinat du prince héritier, « qui provoqua une joie indécente à Vienne comme à Buda-Pest », vint donner l'occasion d'intervenir. — Comme l'Italie, la Roumanie avait un traité avec l'Autriche, mais elle fit savoir qu'elle garderait « l'expectative armée », car elle ne pouvait approuver l'agression. La guerre des Balkans était dirigée contre la Serbie ; pourtant la Roumanie, du fait, se sentit menacée ; ses intérêts, d'ailleurs, étaient d'accord avec ses sentiments ; elle avait devant elle les Bulgares ennemis, qui étaient alliés aux empires centraux, et elle revendiquait des provinces occupées par l'Autriche-Hongrie.

Après ce préambule, qui indique la situation, M. J. Ursu fait un long historique du peuple roumain, afin de rappeler ses droits. Sans doute il a raison de revendiquer les terres qu'il habite et de déclarer que la Transylvanie n'est qu'une de ses provinces, de même que la Crisana ou le Banat ; sans doute les Hongrois sont « un peuple parasite et qui a usurpé leurs terres » ; un peuple dont on peut déplorer la malveillance, la sauvagerie asiatique, les persécutions savamment ourdies, — et l'on peut regretter le caractère barbare dont il a donné de trop nombreux exemples. Mais c'est l'état de fait, et les guerres d'indépendance sont toujours venues corriger des situations analogues. Entre temps, il nous montre la main mise de l'Allemagne sur le marché roumain ; le rôle de ses banques, surtout dans l'industrie du pétrole ; de ses agents, consuls et vice-consuls, et leurs agissements au cours de la guerre récente, — de même qu'il peut dénoncer plus loin les prétentions hongroises qui auraient voulu faire de la Roumanie un Etat-tampon entre les Slaves du sud et ceux du nord.

.a configuration malheureuse de la Roumanie, Etat disposé « en roissant », et auquel manque sa forteresse centrale naturelle, la ransylvanie, la mettait dans un état d'infériorité stratégique dont ennemi profita. Le Danube même est une mauvaise défense, car a rive est plus basse du côté roumain que du côté bulgare. — Entre emps M. J. Ursu a fort bien caractérisé le personnage de François-oseph, « qui n'était en réalité qu'un Allemand, et, comme Allemand, aïssait tout ce qui était slave et surtout ce qui était latin ; qui s'était nfin soumis aux Magyars, dont il attendait la consolidation de son ône ». Après un chapitre sur la situation des Roumains de Hongrie, la veille de la guerre actuelle, il parle des attentats autrichiens en ucovine et de la politique traditionnelle de la Roumanie, ainsi que e « l'affinité de la race avec la France et l'Italie » pour arriver à la esponsabilité de la dernière guerre ; à l'influence de la politique de Angleterre sur l'esprit des Roumains ; à l'idéal des Alliés et à l'in-ervention de la Roumanie, trahie par les Russes et qui eut le résul-t malheureux que l'on sait.

Il termine en revendiquant avec les négociations actuelles la ransylvanie, le Banat, Crisana, Maramures, la Bucovine et la Bes-rabie, ce qui lui donnerait ses limites naturelles, c'est-à-dire la isa, le Danube et le Dniester avec le plateau transylvain comme ace d'armes et une population de 16 millions d'âmes. C'est la ré-onse à la question que pose le titre du volume ; la Roumanie a fait guerre pour les avoir. C'est surtout une des pièces du grand pro-s des nationalités que réveilla l'agression de l'Austro-Allemagne que les négociations actuelles doivent essayer de résoudre, — au-ant, du moins, qu'il est humainement possible.

A la librairie Bloud et Gay, M. St. Stanoyevitch a retracé **le ôle des Serbes de Hongrie** *dans la vie nationale du peu-e serbe*, qui avait été établi dans la Batchka, le Banat et le Srem, — ois provinces que traverse le Danube, — depuis la fin du VIe siècle. ersécutés lors de l'invasion des Magyars au Xe, les Serbes se retrou-rent en nombre lors de l'invasion turque, qui chassait devant elle s populations chrétiennes et finit par gagner jusqu'à la Save et au anube (XVe s.). C'est alors que fut établie la frontière militaire, uplée surtout de Serbes qui avaient pour mission d'endiguer le ot musulman. Au XVIe siècle, toutefois, la Batchka, le Banat et le em furent conquis par les Turcs, dont les Serbes devinrent tribu-ires. Ils demeurèrent dans le pays et s'y trouvèrent même renfor-és après sa libération. L'empereur Léopold Ier en appela de nou-eaux, mais qui firent leurs conditions, — conditions que l'Autriche ssi bien s'empressa d'éluder. Ce fut le début d'une longue lutte ncernant l'indépendance religieuse, nationale et économique, que . St. Stanoyevitch a retracée longuement. Les Serbes demandaient

la réunion des trois provinces en un seul duché ou Voïvodina ; mais la lutte, qui eut des alternatives diverses, durait encore au XIXe. D'autres chapitres de cette étude retracent la lutte des Serbes de Hongrie pour la reconnaissance de leur vie nationale et parlent de la civilisation des Serbes de Hongrie.

Le petit volume de M. A. Chaboseau : **les Serbes, Croates et Slovènes**, qui vient encore dans cette série, a l'avantage de ne pas avoir été écrit par quelqu'un des peuples en chicane. Il peut donc voir la situation du dehors et l'expose d'une façon beaucoup plus impartiale. Il épilogue sur les conséquences excessives et absurdes qu'aurait l'application intégrale du principe des nationalités. Le président Wilson, en effet, a oublié d'éclairer sa lanterne, ce qui l'a empêché de voir plus loin que le bout de son nez, et M. Chaboseau a parfaitement raison de dire que ce qui est en cause ce sont des ambitions beaucoup plus que des nécessités ou même des intérêts. D'ailleurs il ne peut jamais y avoir que des solutions d'espèce, relatives et temporaires, et dans les revendications de cette sorte, les frontières à attribuer à l'un ou à l'autre diffèrent selon les cas et les circonstances. Il discute ensuite sur l'origine des divers peuples de l'Europe centrale et apporte sur eux, leurs ambitions et leur avenir des renseignements beaucoup plus précis que ceux qu'on rencontre d'habitude. Ce sont des Yougo-Slaves ou Slaves du Sud, — lés Serbes, dont il raconte le passé héroïque, la période de vassalité puis l'indépendance, la guerre de 1912 à 1918, — tandis qu'à côté d'eux vivent des Roumains et Koutzo-Valaques, Albanais, Bulgares, Turcs, Grecs. C'est la question du Montenégro, la Bosnie-Herzégovine, la Croatie, la Slavonie-Sirmie, la Slovénie et, en Transleithanie, la Medioumourie, la Baranya et le Banat. C'est aussi la Dalmatie et son archipel ; la question de Fiume, de Trieste et de l'Istrie, de Goritz et Gradisca, ainsi que l'avenir de la Yougo-Slavie, etc... Ce travail, en somme, substantiel, a été donné dans les collections de la librairie Bossard.

CHARLES MERKI.

§

J'ai soutenu le premier (et dans le *Mercure* du 16 septembre 1916) que Guillaume II avait toujours voulu la guerre, et que seule l'absence d'un allié consentant à marcher avec lui l'a empêché de la faire jusqu'en 1914. Depuis, A. N. Davis, dentiste du Kaiser, a révélé que des Allemands (évidemment de l'entourage du Kaiser) eux-mêmes avouaient que si la guerre n'avait pas eu lieu plus tôt, c'était parce *qu'il avait été considéré comme dangereux de provoquer la guerre sans la coopération de l'Autriche*. C'est exactement ce que j'avais expliqué dans mon travail sur *la Diplomatie de Guillaume II*. M. Henri Mazel consacre un livre intitulé **La Psychologie**

du Kaiser à soutenir les thèses suivantes : « Guillaume II a toujours voulu écraser la France ; loin d'être entraîné par les Pangermanistes, c'est lui qui a provoqué et attisé leurs haines ; il doit donc supporter la responsabilité d'une guerre qu'il a conçue, préparée et déclarée. » Les conclusions de M. Mazel sont donc les mêmes que les miennes. Son livre diffère cependant notablement du mien. Je me suis attaché avant tout à exposer en détail le mécanisme de la politique du Kaiser ; M. Mazel, au contraire, s'en tient à des généralités. Il ne recherche pas les précisions ; il se borne à prouver à l'occasion de chacun des épisodes de la diplomatie du Kaiser qu'il a agi comme s'il avait cherché à faire éclater la guerre.

Son livre est d'ailleurs fort bien écrit, très agréable à lire, et témoigne d'une connaissance approfondie de la littérature du sujet.

Un chapitre seulement appelle une mention spéciale : celui relatif à l'affaire Dreyfus. M. Mazel croit que l'auteur du bordereau est le colonel allemand Schwarzkoppen, dans la corbeille duquel il fut trouvé ! Il pense que cette opinion aura « l'avantage de mettre tout le monde d'accord » ! Assurément, mais d'accord sur ce point qu'elle est la plus rocambolesque des explications de cette affaire célèbre, depuis longtemps connue dans ses plus petits détails. M. Mazel paraît d'ailleurs assez mal la connaître, et c'est évidemment une circonstance qui explique en partie son erreur. C'est ainsi qu'il donne comme premier argument : « que l'écriture du bordereau soit forgée, c'est ce qui résulte du papier pelure dont son auteur fait usage ». On a fait observer dès l'origine que c'était pour pouvoir mettre un grand nombre de feuilles dans une lettre de poids ordinaire que le traître avait fait usage de papier à décalquer (il est, en effet, d'un poids très léger). De plus, le papier du bordereau est d'un genre très spécial. Henry et du Paty de Clam n'ont pu trouver un papier identique lors du procès, et en revanche la Cour de cassation fit saisir chez M. Rieu, tailleur, rue Richelieu, deux lettres d'Esterhazy écrites sur ce même papier.

EMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Henri Morgenthau, ambassadeur des Etats-Unis : *Mémoires (vingt-six mois en Turquie)*, Paris, Payot, 10 fr. — Auguste Marguillier : *La Destruction des Monuments sur le front occidental*, Paris, Van Oest, 5 fr. — F. Engerand, député : *Le fer sur une frontière. La politique métallurgique de l'Etat allemand*, Edit. Bossard, in-8, 5 fr. 40. — Lieutenant F. Maury : *L'apogée de l'effort militaire français*, in-8, Union des grandes associations.

M. Henri Morgenthau est né en Allemagne, où il passa les neuf premières années de sa vie. Il n'en représenta pas moins, avec zèle et loyauté, les intérêts de sa patrie d'adoption, pendant les vingt-six mois qu'il passa à Constantinople. Quand, au retour de sa mission,

l'ambassadeur des Etats-Unis s'arrêta à Berlin, le 3 février 1916, il eut un entretien avec M. de Jagow, au cours duquel il fit nettement comprendre au secrétaire d'Etat impérial que les Germano-Américains entreraient comme un seul homme dans la guerre, si le président Wilson la décidait. Ce patriotisme des Allemands d'Amérique, qui devait s'affirmer dans la suite avec tant d'éclat, M. Morgenthau en fournit la preuve vivante tout au long de ses **Mémoires**, dont une version française vient de paraître.

Témoin attentif des événements, M. Morgenthau fut mis en mesure de suivre de près tous les incident qui précédèrent la mainmise de l'Allemagne sur l'empire ottoman. Il arriva à Constantinople en 1913, alors que le baron de Wangenheim était déjà installé dans la place, peu de semaines avant que le général Liman von Sanders n'eût entrepris la « réorganisation » de l'armée turque. Les desseins des empires centraux lui apparaissent clairement, et, s'il loue l'aménité de l'ambassadeur autrichien Pallavicini, représentant traditionnel de la vieille diplomatie, il s'aperçoit bien vite que ce gentilhomme désabusé suit docilement les directives de son collègue allemand. Wangenheim, vantard et brutal, ne cache du reste pas son jeu, et c'est par sa bouche que M. Morgenthau fut renseigné sur les décisions prises à Potsdam, au commencement du mois de juillet 1914. Il faut noter la précision de ce portrait du diplomate de sac et de corde que l'auteur dessine au début de son volume :

En réalité, il savait allier le jovial enthousiasme de l'étudiant à la rapacité du diplomate prussien et au laisser-aller de l'homme du monde. Je le vois encore, assis au piano, improvisant d'après quelque beau thème classique, puis, soudain, tapant à tour de bras la plus échevelée des chansons à boire d'étudiant, ou quelque banale mélodie populaire. Je me le rappelle aussi, jouant au polo, éperonnant sa splendide monture, la poussant aux efforts les plus rapides, — jamais assez rapides pour ses ambitions sportives. En vérité, dans toutes ses actions, importantes ou futiles, perçait le même esprit d'acharnement. Aussi bien, quand il flirtait avec les belles Grecques de Péra, ou passait des heures autour de la table de baccara du Cercle d'Orient, ou pliait les représentant officiels de la Turquie à sa volonté, selon les intérêts de sa patrie, toute sa vie n'était qu'un jeu, qu'il fallait risquer avec plus ou moins d'insouciance, car la chance favorisait l'audacieux, le téméraire, capable d'acheter le succès ou la défaite sur un simple coup de dé. Et le jeu le plus important de tous, — celui sur lequel était « misé », suivant l'expression de Bernhardi, « l'empire du monde ou l'écroulement », — celui-là Wangenheim ne le jouait pas languissamment, encore que ce fût le simple devoir qui lui avait été assigné.

D'un bout à l'autre, les *Mémoires* de l'ambassadeur Morgenthau ne sont, en somme, que la chronique des faits et gestes du baron Wangenheim, tant ce personnage parvint à se placer au centre des intrigues turques pendant les premières années de la guerre. Mais

il y a dans ce volume d'autres portraits : celui du cruel et voluptueux Enver Pacha, ministre de la Guerre ; celui de l'indolent Talaat Bey, ministre de l'Intérieur ; celui de l'ambitieux Djemal Pacha, ministre de la Marine, organisateur de l'expédition d'Egypte. A côté des dirigeants du Parti Union et Progrès, qui menèrent la Turquie à sa perte, voici l'hésitant Saïd Halim, grand vizir ; le retors Bedri Bey, préfet de police de Constantinople, qui mit tant d'obstacles au départ des colonies étrangères, au moment de l'entrée en guerre de l'Empire turc et que M. Morgenthau parvint à se concilier, en faisant publier son portrait sur le *New-York Times*. L'auteur nous raconte avec bonne humeur ses démêlés avec tous ces personnages, qu'il fit céder à maintes reprises devant sa volonté tenace, pour les contraindre à mener la guerre avec plus d'humanité. M. Morgenthau, qui ne savait pas le français, devait le plus souvent avoir recours à un interprète, mais Talaat *baragouinait* l'allemand, et l'ambassadeur américain le relança plus d'une fois à son domicile particulier pour lui arracher des décisions.

Constantinople fut, en plusieurs occasions, le véritable centre de la guerre. C'est là qu'elle aurait pu finir au bout de quelques mois, si les Alliés avaient fait preuve de plus de clairvoyance, et c'est de là aussi que partirent, en janvier 1915, les premières tentatives de paix. En mettant la main sur la Turquie, les Allemands savaient ce qu'ils faisaient. Ils se souciaient peu alors d'entreprendre d'éphémères conquêtes en Orient, et l'expédition d'Egypte ne fut jamais qu'une diversion sans portée générale. Ce qui importait pour eux, c'est d'enfoncer un « coin » entre la Russie et les Alliés, et ils y réussirent si bien que l'empire des tsars s'effondra, simplement parce que nous étions coupés de la mer Noire. La tâche était facile, du reste, préparée comme elle l'était dès avant les hostilités. M. Morgenthau le constate. « Il s'agissait simplement, dit-il, d'imposer sa domination à un gouvernement corrompu et dégénéré. »

A deux reprises, une intervention énergiques des Alliés, si elle se fût produite au moment opportun, eût été à même de mettre un terme aux visées germaniques sur le Bosphore et de modifier en même temps l'aspect des opérations. Dans l'un comme dans l'autre cas, le témoignage de M. Morgenthau est formel. Si, le 21 août 1914, les croiseurs de bataille anglais avaient poursuivi le *Gœben* et le *Breslau* jusqu'à l'entrée des Dardanelles, c'en était fait de la politique de Guillaume II à Constantinople.

Supposons, écrit l'auteur, supposons que, forçant le détroit, ils (les croiseurs) aient attaqué et coulé leurs adversaires dans la mer de Marmara. Certes, ils auraient pu agir ainsi, et conscients de tout ce que nous savons maintenant, ces procédés eussent été légitimes. Il est probable que l'anéantissement des navires eût empêché l'entrée en guerre de la Turquie ; car

leur possession imposait, le moment venu, l'union des armées turques aux armées allemandes. La flotte du Sultan devenait, de ce fait, plus puissante que la flotte russe de la mer Noire et mettait celle-ci dans l'impossibilité d'attaquer Constantinople. Ainsi le *Gœben* et le *Breslau* assuraient pratiquement aux forces turco-allemandes le contrôle de la mer Noire. De plus, ils pouvaient tenir en respect Constantinople et offraient à la marine allemande toute facilité, l'occasion échéante, de terroriser les Turcs.

L'historien impartial qui analysera cette guerre et ses conséquences constatera, j'en suis convaincu, que le passage du Détroit par ces navires allemands riva la destinée de la Turquie à celle de l'Allemagne et décida du sort de l'Empire turc.

Mais il n'était pas trop tard pour agir. Le forcement des Dardanelles, même sans le concours d'une armée de terre, pouvait être considéré comme possible, au moment où les vieux forts de la côte n'avaient pas encore été organisés par les Allemands. « Si l'Angleterre y voit une manœuvre importante se rattachant à la guerre, disait Wangenheim, elle pourrait réussir en sacrifiant dix navires et arriver jusqu'à la mer de Marmara en moins de dix heures ! » Et l'amiral britannique sir John Fisher (si l'on en croit le rapport Crowner) avait évalué le succès de l'entreprise à douze navires, estimation qui ne différait pas beaucoup de la précédente. Le 18 mars 1915, la flotte alliée effectua sa plus forte offensive, dont les résultats parurent alors désastreux : la perte du *Bouvet*, de *l'Océan* et de l'*Irrésistible*, plus quatre autres navires endommagés. Des seize bâtiments engagés dans cette bataille, il y en eut sept mis hors de combat, soit temporairement, soit d'une façon définitive. Fallait-il s'arrêter là ? On a répété souvent depuis quatre ans que si la flotte britannique avait consenti à des sacrifices dans la même proportion que la flotte française, le succès de l'opération eût été assuré.

M. Morgenthau est encore plus précis. Le 18 au soir, raconte-t-il, le général Mertens, alors chef du Service technique du Détroit, disait au correspondant de l'*Associated Press*, M. Georges A. Schreiner, qu'il s'attendait à une seconde attaque de la flotte ennemie, et qu'il craignait de ne pouvoir tenir que quelques heures. Le journaliste américain put constater, par lui-même, que le fort Hamidié, sur la côte d'Asie, n'avait plus que dix-sept obus perforants, tandis que le fort Kilid-Ul-Bahr, sur la côte d'Europe, en avait juste dix. Si donc les Anglais avaient renouvelé leur tentative, ils auraient, avec des pertes minimes, atteint Constantinople, où un train était sous pression pour éloigner les représentants du Gouvernement. M. Morgenthau affirme qu'une révolution eût été inévitable à la vue des premiers navires ennemis.

Cependant l'attaque ne se renouvela pas. L'ambassadeur américain entrant huit jours plus tard, « par hasard », à l'ambassade d'Allemagne, fut témoin de la stupéfaction que provoqua cette abstention.

« *Es ist ausserordentlich* », ne cessait de répéter von der Goltz. « *Es ist unerhoert* », confirmait Wangenheim. Finalement les Allemands trouvèrent une explication à l'attitude de la Grande-Bretagne :

L'Angleterre, décidèrent-ils à l'unisson, n'avait en réalité aucun enthousiasme pour l'entreprise des Dardanelles, parce qu'en cas de succès elle devait céder Constantinople à la Russie, ce qui n'était point dans ses intentions.

Les *Mémoires* de M. Morgenthau sont muets sur la suite de l'expédition. Pourtant, le malencontreux débarquement dans la baie de Suvla aurait encore pu fournir prétexte à maint épilogue. Par contre, on trouvera dans les révélations de l'ambassadeur américain des détails précis sur les persécutions des chrétiens, et en particulier sur les massacres des Arméniens, auxquels il dut assister en spectateur frémissant et impuissant. Son livre est le seul document authentique sur la Turquie pendant la guerre que nous possédions jusqu'à présent ; il n'en est que plus précieux.

Il n'est jamais trop tard pour parler des crimes allemands. Louis Dumur a eu raison de mettre en scène, avec une vérité si poignante, les atrocités commises par la race incivilisable, et il nous faut louer M. Auguste Marguillier d'avoir mis en lumière les dévastations accomplies par nos ennemis pendant plus de quatre ans. Il le fait en artiste consciencieux, en savant qui connaît le sujet dont il parle. **La destruction des monuments sur le front occidental** est une réponse aux plaidoyers allemands. On connaît la tâche hasardeuse entreprise par un Paul Clemen, professeur à Bonn et conservateur en chef des monuments historiques des provinces rhénanes, pour justifier (tout en les déplorant) les destructions commises en France et en Belgique, faisant observer combien il était impossible qu'un peuple ayant fourni, comme la nation allemande, tant d'admirateurs et d'historiens de nos créations architecturales, eût pu se livrer contre elles à des attentats aussi sacrilèges, mais ne rougissant pas d'ajouter que « ce culte des monuments apparaît comme un étonnant anachronisme et une intempestive sentimentalité dans un moment où il s'agit de la victoire ou de la chute de la pensée allemande dans le monde ». On sait comment l'inénarrable Grautoff, qui fut notre hôte pendant de longues années, s'efforça de montrer que les Allemands, loin de détruire les monuments, se sont efforcés de les conserver, comment M. Joseph Sauer nous fit le reproche de ne pas avoir assez mis à l'abri nos monuments pour les soustraire à l'atteinte des obus allemands.

M. Marguillier répond victorieusement à tous ces sophismes. Il passe en revue les méfaits successifs des armées allemandes, depuis

peu l'existence d'une sorte de consortium entre nos industriels lorrains et ceux d'au delà de la frontière, basé sur des échanges réciproques des matières premières, dont ils avaient l'exploitation. Les premiers cédaient aux seconds le minerai qu'ils avaient en abondance ; ils recevaient en échange le charbon qui leur faisait défaut. Quant au monde militaire, il faut bien l'avouer, rien ne l'inquiétait dans une pareille question. Il me souvient qu'en 1913, au cours d'un voyage le long de notre frontière lorraine, ou me remit une brochure, écrite par un officier qui désirait garder l'anonyme, et intitulée : *30 kilomètres de frontière à couvrir.* Cette brochure avait précisément été imprimée à Briey. Je l'ouvris avec une vive curiosité. L'auteur y préconisait l'installation de 2 bataillons de chasseurs à Briey et à Audun-le-Roman, simplement pour servir de flancs-garde à un bataillon chargé de la protection du dépôt de locomotives de Conflans et d'assurer l'écoulement de celles-ci sur Verdun. Ces trois bataillons devaient d'ailleurs se replier eux-mêmes sur Verdun, à la suite des locomotives. Du bassin de Briey, il n'était pas le moindrement question. Ceci prouve que nos officiers, trop souvent étroitement confinés dans leur spécialité, restent en général étrangers à toutes les questions contemporaines. M. F. Engerand écrit : « En gardant strictement la frontière de Longwy à Briey, l'armée française tenait sous le canon près des 2/3 du minerai de fer allemand. » Il semble, en effet, qu'on aurait pu organiser cette région, qui représentait de si gros intérêts, comme on le fit plus tard pour la région de Verdun, lorsque le régime des régions fortifiées succéda à celui des places fortes. Il eût été logique que la concentration de nos armées fût liée à un objectif qui visât à conserver en notre possession le bassin de Briey. Il y avait là une organisation défensive à prévoir. Mais, avant la guerre, en France, on ne se souciait guère que de faire des affaires. Il ne paraît pas, d'ailleurs, qu'il y ait grand'chose de changé à cet égard.

L'étude de M. Engerand nous intéresse davantage encore dans ses conclusions, qui visent l'avenir. Il demande que la Conférence de la Paix impose à l'Allemagne de concentrer sa production métallurgique, contrairement au passé, sur la rive gauche du Rhin, qui, d'après le traité de paix, doit être désarmée. Elle se trouverait ainsi sur ce glacis « en position d'otage ». Il est nécessaire, conclut M. Engerand, que « la métallurgie allemande, qui eut de telles responsabilités dans cette guerre, renonce à tout esprit offensif ». A cet effet, rien ne vaudrait comme de la concentrer dans la zone où se livreraient les premiers combats. « Quand elle sentirait que sa destruction pourrait être le premier enjeu de la guerre, il y a gros à parier qu'elle deviendrait rapidement pacifiste. » Telles sont les conclusions de cette intéressante étude.

Je signale avec plaisir une brochure de M. le lieutenant Fr. Maury, de l'armée territoriale : **L'apogée de l'effort militaire français**. L'auteur y montre que « seule ou presque seule la France a tenu tête sur le front occidental, en 1914, 1915 et durant une partie de 1916 » aux armées allemandes ; et que du 15 juillet au 8 août 1918, c'est elle encore qui vainquit l'élite des forces impériales, — 76 divisions de choc. Ce sont vérités bonnes à connaître et maintenir, sans nous empêcher de rendre justice à nos alliés.

JEAN NOREL.

A L'ÉTRANGER

Espagne.

LE CONGRÈS DES SCIENCES DE BILBAO. — Le dimanche 7 septembre dernier s'inaugurait à Bilbao un *Congrès des Sciences*, dont S. M. Alphonse XIII prononça le discours d'ouverture. Après un déjeuner officiel au Palais de Zabàlburu, le monarque, qu'entouraient S. M. la Reine, S. E. le ministre de l'Instruction publique, l'évêque du diocèse, le gouverneur militaire de la province, M. Dato et d'autres personnalités, parla comme hôte illustre de la *Asociación Española para el Progreso de las Ciencias*, et à la suite de D. Leonardo Torres Quevedo. Contrairement à une habitude qui lui fait souvent, en ces occurrences, revêtir le costume civil, le roi portait l'uniforme de général des hussards. M. Torres Quevedo avait entretenu la docte assemblée, réunie au *Teatro de Arriaga*, d'une question technique assez compliquée : celle de la construction d'un type spécial — par lui inventé — de dirigeables transatlantiques, qui seraient chargés d'un service régulier de voyages entre l'Espagne et l'Amérique, et qui, modification du type *Astra-Torres* actuel, s'appelleraient *Hispania*. La péroraison du savant ingénieur civil avait été la suivante :

Mais la question que je viens de traiter présente encore un aspect pour nous plus intéressant, parce que d'un caractère général et qu'il convient qu'il en soit toujours tenu compte dans nos labeurs. Je fais allusion à l'accueil glacé que toute nouveauté — technique ou scientifique — rencontre en Espagne. Il est certain que quelques-uns d'entre nous avons obtenu aides et facilités supérieures à celles qu'en justice nous eussions été en droit de réclamer. Il est certain aussi que les journalistes espagnols — et point seulement eux — confèrent avec une lamentable prodigalité les superlatifs élogieux à quiconque parle de choses nouvelles. Il est certain, enfin, que ni dans les académies, ni dans les milieux techniques, il n'existe d'hostilité contre les innovateurs. Cependant, c'est un fait qu'ils ne créent pas d'ambiance. Le désir de les voir réussir est général, mais minimes sont ceux qui suivent de près et avec intérêt leurs travaux, qui les animent et les stimulent à les poursuivre, et c'est là un mal immense, parce qu'il

détourne beaucoup de vocations — chez les jeunes, s'entend, car pour qui a vieilli sous le harnois, pas n'est besoin de stimulants pour continuer et que changer de carrière est chose impossible. Et c'est contre ce mal que doit s'élever sans trêve notre Association, si elle veut véritablement travailler pour le progrès des sciences.... Si nous voulons améliorer notre situation internationale sur les terrains technique et scientifique ; si nous voulons progresser industriellement et économiquement ; si nous voulons obtenir une vraie autorité en matière de technique, il faut que nous dirigions tous nos efforts à provoquer et développer l'esprit d'initiative. Nous ne devons pas nous contenter de démontrer rhétoriquement dans les journaux et les revues que nous sommes la hauteur des pays les plus avancés. Il importe de renforcer l'argument en cessant de nous considérer comme des mineurs, en prenant vaillamment place dans la lutte pour le progrès, en exposant les problèmes d'intérêt mondial et en les résolvant, dans la mesure du possible, de notre propre effort. C'est de cette façon seulement — par la collaboration au travail universel, en un combat harmonieux avec l'étranger — que nous obtiendrons, au delà de nos frontières, le respect et le prestige nécessaires à la renaissance scientifique et technique de l'Espagne.

Il était, certes, piquant d'entendre, après cette harangue, couronnée d'une ovation prolongée, le roi d'Espagne se prononcer à son tour sur cette si vitale question de la renaissance scientifique du pays. Il le fit en ces termes, que nous traduisons, scrupuleux, du texte publié par *El Sol* du 8 septembre, p. 2 :

Ce n'est point la première fois que j'ai la satisfaction très vive d'adjoindre ma personne à l'action méritoire de cette *Association Espagnole pour le Progrès des Sciences*. Mais le Congrès que vous célébrez cette année possède une signification spéciale, qui augmente mon plaisir de l'inaugurer. Dans les vastes problèmes que la guerre a posés au monde, comme dans les problèmes sociaux que le même phénomène a exacerbés, la science doit être, sans doute, l'un des instruments principaux dont se servira la Providence pour remédier à ces grandes préoccupations de l'humanité à l'heure présente. La science, par le moyen de ses adeptes, doit trouver les formules permettant de rétablir le développement de toutes les énergies créatrices contribuant au bien-être des hommes et que la guerre a détournées de leur cours normal. En sa qualité de médiatrice entre le capital et le travail, c'est la science aussi qui, sous les ordres de la morale, devra trouver également la formule d'une féconde harmonie entre ces deux éléments, harmonie sans laquelle toute production est impossible. La science, qui est allée si audacieusement de l'avant au cours de la guerre en résolvant, sous l'aiguillon de la nécessité, et mue par la ferveur patriotique, des problèmes qui n'avaient pas été posés pendant de longues années, ne correspondrait pas à la miséricorde de la bonté divine, qui a rendues accessibles ses vérités à l'intellect humain, si, dans ces complexes et transcendantales questions surgies à l'aube de la paix, elle ne servait de lumière et de guide pour continuer et accroître le progrès des peuples. Elle qui, aux heures terribles du combat et de la destruction, favorisa prodigieusement les progrès de la mécanique et de la chimie, qui a tiré de toutes les disciplines

athématiques un rendement maximum, qui en matière de succédanés a éalisé des découvertes inouïes, comment ne trouverait-elle point — maintenant où il s'agit de reconstruire les ruines, de récupérer l'énergie et la vie erdues — le même pouvoir fécond, la même persévérance stupéfiante et éroïque ? C'est donc cet espoir que je salue en vous, en assistant à cette ssemblée, digne de celles par vous célébrées dans cette dernière décade et ont l'uiversel rayonnement est bien attesté par le nombre et la splendeur es représentations étrangères venues s'adjoindre à vous (1). Que vos hôtes eçoivent ma cordiale et sincère bienvenue. Il se chargeront, demain, de roclamer comment on travaille en notre Espagne, comment on y sent et ultive cette discipline ennoblissante de la science, qui unit tous les homes dans des liens de paix et d'amour...

Belles paroles, auxquelles on ne saurait qu'applaudir de tout cœur, ncore qu'elles résolvent de façon peut-être un peu trop conforme à solution théologique traditionnelle l'ardu problème des rapports de science et de la morale. Combien d'entre nous qui, dans leur prime unesse, ayant lu *Le Disciple*, se sont rappelé, au spectacle des ientifiques atrocités de la dernière guerre, qu'il existait, dans l'ordre social comme dans l'ordre individuel, d'infranchissables barrières ressées par la loi morale à l'encontre d'une pseudo-liberté devenue eurtrière du fait même de son affranchissement des vieilles normes ui conditionnent la vie morale de l'homme isolé comme l'existence es agrégats sociaux ? Et il n'était pas superflu qu'une tête couronnée, on suspecte de participation à l'affreux déchaînement, vînt réaffirer, en plein congrès de savants, que ce n'est pas en vain que l'on ostitue la science en en faisant l'éxécutrice des basses œuvres de barbarie. Si, dans le laboratoire, aucun obstacle métaphysique, ucune préoccupation dogmatique ne doivent s'interposer entre le vant et sa recherche, par contre, dans l'application pratique des rmules par lui découvertes doit intervenir le considérant moral, , si l'on préfère, le facteur humain. Or celui-ci ne se confond-il s, en somme, avec l'essence de la pure doctrine chrétienne ? Au ntact journalier avec les réalités de la guerre, beaucoup ont déuillé de vaines idéologies et se sont aperçus que, pour bien vivre, la ution chrétienne était encore le meilleur formulaire. Certes, il sera ujours loisible de jouer avec les idées, d'évoquer nous ne savons elles morales interplanétaires à l'usage de snobs d'intellectualisme ii, dans la pratique, se sont révélés, plus d'une fois en ces quatre giques années 1914-1918, de piètres humains, de fort vulgaires èdes. Nous nous souvenons, à ce propos, que lorsque, en 1904, Fernand Baldensperger publia son *Gœthe en France* — où l'on

(1) A la séance de clôture du Congrès, le 12 septembre, M. Rodriguez Carracido, cteur de l'Université de Madrid, se complut à adreseer à M. Arthur Chenin, u pour la première fois représenter l'Association Française pour l'avancement sciences en 1908, lors du Congrès du Centenaire de Saragosse, les témoignages ne ardente sympathie pour la France.

peut lire le curieux passage que nous transcrivons en *note* (1), — le critique littéraire du *Times*, analysant ce remarquable ouvrage de bibliographie raisonnée dans le *Supplément Littéraire* du 15 août 1904 (n° 118), ne put s'empêcher de remarquer que le dit passage lui avait causé « *an agreable stock of astonishment* », ajoutant qu'hélas ! aucun de nous, pas même Gœthe, n'avait songé à se régler — sauf, sans doute, M. H.-G. Wells — sur « *the reading public of the planets* »... Mais laissons ces « points de vue de Sirius » et revenons à notre Congrès de Bilbao.

Il eût été difficile de choisir, pour ces assises, période plus propice, lieu plus adéquat. Nous avons, il y a quelques années, chanté la louange de Bilbao dans un journal quotidien de Bretagne(2). Bilbao a été, d'ailleurs, présenté au public européen par le grand romancier Blasco-Ibáñez, dans ce pamphlet virulent qui s'intitule *El Intruso*, et dont la tendance anti-jésuitique ne doit pas nous faire oublier les merveilleuses pages purement descriptives. C'est, croyons-nous, en ce moment, la cité d'Espagne la plus riche d'avenir, davantage peut-être que Barcelone, qui passe par une crise dont l'issue est difficile à prévoir. Et, d'autre part, cette Espagne, qui, du 7 au 13 septembre, y a fait alterner les doctes conférences aux visites, tantôt instructives, tantôt purement récréatives, à des lieux aussi variés et sociologiquement distincts que le sanatorium de Gorliz, les *Altos Hornos*, la *Sociedad Vizcaya*, la *Constructora Naval*, l'université commerciale de Deusto, la *Sociedad Española de Explosivos* de Guadalcano — cette Espagne-là n'est-elle pas celle qui peut et doit passionner, en même temps que la jeunesse de *tras los montes*, le public français instruit tout entier, parce qu'elle possède le secret de ces radieuses espérances d'un prochain avenir lumineux dont il n'est pas un hispanologue véritable qui n'appelle de ses vœux les plus ardents l'aube prochaine et bienheureuse ? Le *Sol* du 9 septembre, dans un *leader* intitulé : *La otra España*, nous apprend « qu'il y a très peu de jours, à l'occasion d'une cérémonie qui eut lieu à Caen (France), un des grands financiers français termina son discours sur ces mots : « *Il faut que nous fassions de Caen le Bilbao de la France !* »... Il est dommage que le nom du financier n'ait point été donné avec plus de précision. On aimerait, en effet, à rendre hommage à ce précurseur, qui, sans doute, a pu étudier la cité du Nervion et ses industries, durant la guerre, dans des conditions meilleures que M. Bréal, dont le souvenir — grâce aux articles

(1) « Gœthe ne s'est guère occupé de la situation de l'homme des classes moyennes—que vis-à-vis de la société et en face de la nature terrestre... et qui sait quels Prométhées resteront à déchaîner dans les siècles à venir ? qui sait si d'autres races humaines, d'autres règnes animés, si d'autres mondes célestes n'élargiront pas, plus que Gœthe n'en a sans doute prévu la possibilité, le champ de l'énergie et de la poésie futures ? »

(2) Voir notre *Lettre d'Espagne* dans *l'Ouest-Eclair* du mercredi 24 août 1910.

lu *Liberal*, de ce même Bilbao — n'est peut-être point encore complètement perdu là-bas ! Mais l' « autre Espagne », — pour reprendre, à la suite du grand journal madrilègne, le mot de M. Torres Quevedo, — n'a jamais rien eu de commun avec celle qui fit jeter dans une geôle flottante le descendant de l'illustre philologue, coupable simplement d'être Français aux yeux d'une oligarchie militaire germanophile alors maîtresse de l'Espagne (c'était en 1917 que les choses se passaient). L' « autre Espagne », si elle n'a pas perdu ce culte révérencieux qu'elle se plaisait, par la bouche et par la plume de quelques-uns de ses représentants les plus distingués, à afficher pour une Allemagne qui était, hélas ! déjà devenue l'Allemagne au-dessous-de-tout que nous savons, n'a cependant jamais cessé, même aux heures les plus désespérées de la lutte, de vibrer aux destins de la France, obscurément pressentie, par les plus âpres fauteurs de la Germanie, comme restant et devant rester, en dépit des haines et des préjugés, la grande sœur spirituelle de l'Espagne en gésine, qui ne verra le jour que grâce à la collaboration de cette même France victorieuse.

Nous nous associons donc sans arrière-pensée aux vœux de tous ceux qui, chez nos voisins transpyrénaïques, voient en des manifestations comme celle qui fait l'objet de cet article le gage certain d'une prochaine renaissance. Il n'est plus permis désormais — et l'existence d'organes nouveaux comme, pour le domaine littéraire, *Hispania*, et, pour le domaine économique, la *Revue d'Espagne* bi-mensuelle, dirigée par M. de Monzie (1), rendrait inexcusable toute allégation d'ignorance — de resservir, chez nous, les antiques clichés sur une Espagne de tambour de basque, dont les danseuses et les toreros constituent les fermes piliers. Certes, qu'il y ait beaucoup à faire pour amener le pays à un véritable modernisme, nos précédentes chroniques l'ont montré et leur suite le montrera plus clairement encore. Mais il suffit que l'œuvre soit commencée pour que nous augurions bien de son issue. Le *Sol* écrit très justement à ce propos :

De l'étranger nous arrivent chaque jour des bruits admirateurs à l'endroit des possibilités espagnoles. Les grands économistes, et même les grands hommes politiques, connaisseurs des réalités de ce pays, en chantent l'avenir avec enthousiasme. Notre sol et notre sous-sol recèlent des trésors non exploités. Et nos hommes de science apparaissent chaque jour plus fermement aptes à mettre en relief toutes ces richesses, en élaborant le demain de l'Espagne. Malheureusement, et pour notre infortune, l'œuvre de ces hommes de science perd de son efficacité dès qu'elle entre

(1) Son numéro double (nos 2-3) des 15 août, 15 septembre 1919 contient un notable article de M. Cambó : *L'Intérêt commun d'une politique commune*, que le *Sol* du 1 septembre a traduit en première page, sous le titre : *Los Intereses franco-españoles*. Voir notre article : *Le chemin de fer de Canfran*, dans la *Dépêche de Toulouse*, du dimanche 28 septembre dernier.

en contact avec la politique. L'organisation gouvernementale, restée ici sans modifications essentielles depuis l'époque de nos désastres, est en train de rendre inutiles tous les efforts réalisés par quelques milieux plus modernes. C'est là ce qui nous fait craindre que le résultat du Congrès des Sciences de Bilbao ne soit aussi élevé que nous devrions, tous tant que nous sommes en Espagne, le souhaiter. Sur la périphérie péninsulaire, un petit nombre de villes ont acquis, par leur propre effort, un prestige universel. Elles sont touchées d'une inquiétude mondiale et sentent le désir, le besoin de contribuer à la création d'une Espagne grande, riche, puissante, en contact avec toutes les nations de premier ordre, avec toutes les civilisations. Vigo, Gijon, Valence, Barcelone en sont des exemples. Mais la routine espagnole, les vieux péchés qui oppriment l'orientation de nos destinées font obstacle à tout moyen capable d'incorporer adéquatement aux éléments gouvernementaux ces forces dispersées à travers l'extension côtière de l'Espagne. Bilbao elle-même, de quelle influence ne pourrait-elle pas peser sur le gouvernement du pays, et avec quel fruit, si elle n'était elle-même quelque peu victime de toutes les routines, de toutes les fautes ? Et combien plus grande serait notre félicité nationale, si, par une sérieuse organisation des diverses forces intérieures, étaient appelés à converger dans la direction de notre patrie ces éléments patriotiques qui dépensent tant de foi et de compétence à en agrandir les domaines les plus modernes ? Il est triste de le confesser, mais la vie présente de l'Espagne implique un élément d'isolement, de solitude. Il semble que le rythme universel nous laisse froids, que les curiosités cosmopolites nous soient étrangères. Une grande muraille spirituelle nous sépare du reste des peuples...

Pour l'abattre, il n'est qu'un moyen : ne pas limiter les bienfaits de la science aux seuls savants et aux rares disciples qu'accueillent leurs officines. Les journaux de Bilbao nous ont appris qu'avec le Congrès avait coïncidé une angoissante et humiliante invasion de mendiants madrilègnes. M. Félix Lorenzo rappelle à propos, dans le *Sol* du 9 septembre, à la ploutocratie bilbaïne et aux savants que la munificence du marquis de Comillas avait logés dans deux luxueux transatlantiques cette leçon d'humilité chrétienne. Il leur recommande de ne pas oublier l'urgent problème de la mendicité, plaie immonde de l'analphabétisme espagnol, et leur jette, pour finir, en exemple, le cas de la Russie.

Quand les savants — telle est la moralité affixée à son article : *Los pobres y los ricos* — ne procurent pas à manger aux pauvres, ce sont les pauvres qui viennent, eux, manger les savants : non parce qu'ils auraient raison sur eux, mais simplement parce qu'ayant sur eux la supériorité du nombre...

Mais l'immense troupeau de snobs qui constituent la masse sombre de l'Espagne réactionnaire entendront-ils cet appel à la raison ? Ils sont, cet été, accourus par centaines de mille de leurs résidences coquettes de la côte cantabrique à un petit village de la *Montaña*

santandérine, Limpias, où une effigie de Christ due à Pedro Mena était censée s'animer, se colorer, remuer les lèvres, promener des yeux de verre sur l'assistance hallucinée, et ils ont rempli des registres de leurs attestations qu'ils avaient bien vu, ce qui s'appelle vu, le miracle du « *Cristo que mueve los ojos* ». Mais le Christ, c'est aussi le Fils de ce même Dieu qui, jusqu'à présent, sert, à tout Espagnol qui se respecte, à résoudre de façon aussi élégante que simpliste ce même urgent problème de la mendicité transpyrénaïque. Contre l'importun quémandeur, le *pordiosero* qui s'obstine, un « *'Dios le ampare, hermano !* » restera-t-il indéfiniment la seule arme qui vaille, du cap Finisterre à la pointe de Tarifa ?

CAMILLE PITOLLET.

§

Italie.

LES PROBLÈMES URGENTS. — La discussion sur Caporetto n'aura pas eu les conséquences parlementaires qu'en espéraient les giolittiens et les socialistes. Un vote de confiance au gouvernement y a mis fin ; c'est une manœuvre habile du Président du Conseil que de l'avoir provoqué avant les élections. « Caporetto » n'aura plus désormais la même force comme instrument de bataille : les polémiques violentes ont eu lieu en juillet et en août, à l'époque où fut publié le rapport de la Commission d'Enquête : l'intérêt en est dès maintenant épuisé : il faudra que l'opposition trouve d'autres armes contre le ministère.

Les élections sont, en effet, une des préoccupations essentielles de la politique italienne actuelle. Tout porte à croire que c'est M. Nitti qui les fera. Malgré les manœuvres des giolittiens, qui ont tant fait pour porter leur chef au pouvoir, M. Nitti reste au Palais Braschi. Quiconque l'a vu garde l'impression d'une physionomie très intelligente, où brillent deux yeux pénétrants. Il est jeune, remuant ; il a l'ambition de gouverner, et non de se laisser gouverner. Dans un moment où les problèmes à résoudre sont surtout d'ordre économique et financier, ce n'est pas un danseur qui dirige le gouvernement, c'est un calculateur, un économiste. C'est une première garantie, et de quelle importance. Il y en a une autre : c'est que M. Nitti ne se paye pas de mots : en cela il s'oppose radicalement à son prédécesseur, M. Orlando, qui était dupe de sa rhéthorique sicilienne ; dans l'ancien ministère, M. Sonnino ne savait que se taire, et M. Orlando ne savait que parler : aucun n'agissait. A présent, par bonheur pour l'Italie, les deux successeurs agissent plus encore qu'ils ne parlent. Et c'est pourquoi l'avènement de M. Nitti doit être considéré comme une date capitale dans l'histoire de la politique italienne. Désormais c'est vers une politique de réalisations que va l'Italie.

La première réalisation, et elle est très importante, a été la modification du régime électoral. La campagne pour la représentation

proportionnelle n'a pas été aussi longue qu'en France. On n'en parle guère que depuis quelques mois : la discussion en a été commencée au Parlement au début d'août seulement ; en septembre la loi était votée; depuis plusieurs semaines les Italiens savent avec précision d'après quel système électoral ils voteront. Il n'y a eu aucune des manœuvres abortives auxquelles se complaît depuis des mois le Parlement français. Tout fut liquidé en quelques jours ; le succès aurait été moins rapide sans l'intervention personnelle du Président du Conseil.

M. Nitti, disait le *Corriere della Sera*, en parlant avec clarté à la Chambre de ses devoirs, et en engageant sérieusement le Gouvernement en faveur de la réforme, a décidé de sa réussite. Sans l'activité déployée par M. Nitti, il était assez douteux que la réforme électorale pût arriver au port.

Clemenceau, dit de son côté l'*Avanti*, est plus effrontément réactionnaire que Nitti, parce qu'il est plus victorieux. La loi qui règle les droits électoraux des prolétaires français est beaucoup moins libérale que l'italienne, parce que les Français ont vaincu davantage. Cela semble un paradoxe, ce n'est que la simple vérité.

Et de son côté, l'antiparlementaire *Popolo d'Italia* décerne, pour une fois, un compliment à la Chambre, qui, « ayant vécu sans gloire et entourée d'une mauvaise réputation, a accompli en ce crépuscule de législature une bonne action et s'est préparée à mourir en paix ».

Le système qui a été adopté par le Parlement italien se rapproche du système belge : il s'y ajoute seulement le vote préférentiel et la possibilité du panachage. L'un et l'autre ont d'ailleurs leurs limites. Sur la liste qu'on lui présente et qu'il choisit l'électeur ne peut indiquer sa préférence que pour un candidat sur cinq, pour deux sur six ou sept, pour trois sur 10 à 15, pour 4 sur 16 à 20. De même il ne peut remplacer les noms des candidats que dans une proportion semblable (un sur cinq députés à élire, deux sur 6 ou 7, trois sur 11-15, 4 sur 16-20). Telle qu'elle se présente, cette loi est loin d'être parfaite : c'est dans le sectionnement surtout qu'elle apparaît défectueuse. M. Turati avait proposé d'adopter le chiffre de dix comme celui du minimum de députés à élire dans une circonscription. Mais à ces circonscriptions à base élargie on a préféré les anciennes provinces, sans se soucier de la disproportion qu'il y aurait dans le nombre des députés à nommer (19 dans la province de Turin, 5 dans celle de Teramo). Ce sectionnement est évidemment favorable aux députés sortants ; son adoption a été la revanche des giolittiens, qui avaient été battus sur le principe même de la loi.

Les élections prochaines (1), faites d'après ce nouveau mode de scrutin, offriront beaucoup de surprises. Dans un pays où les partis ne sont pas organisés, il faudra un semblant d'organisation. Le grand

(1) Elles sont fixées au 16 novembre.

parti libéral qui se meut de la droite à la gauche aura besoin de fixer quelques principes de gouvernement autres que ceux du giolittisme. Avoir été pour ou contre la guerre en 1915 jouera évidemment un rôle. A défaut de Caporetto, on parlera de la crise de l'alimentation, de la cherté de vie, du mauvais état des finances. On exploitera les incidents de Fiume, la mauvaise volonté de l'Amérique dans la question adriatique. Les anciens neutralistes ne manqueront pas d'arguments pour mener contre les anciens interventistes une campagne féroce. Ils n'oublieront pas dans leurs réquisitoires MM. Nitti et Tittoni, qui n'ont pas voulu faire leur politique. Car beaucoup d'entre eux sont maintenant devenus partisans des annexions maxima. Ceux qui renonçaient en mai 1915 ne renoncent plus à présent. Il y a quatre ans ils se contentaient du « parecchio » ; et ils sont intransigeant à l'heure actuelle sur Fiume et sur la Dalmatie. Leur politique, étant en effet hostile à tout ce qui peut rapprocher étroitement l'Italie de l'Entente, doit profiter de tous les éléments de discorde, même s'ils sont, à quelques années de distance, tout à fait contradictoires.

Mais, à côté de ceux qui sont devenus intransigeants, il y a les modérés : autour de M. Nitti se formera peut-être le parti de la conciliation, de la liquidation faite avec le moins de pertes possible. De nombreux Italiens se rendent compte en effet que leur pays a avant tout besoin de repos, et qu'il lui faut par-dessus tout travailler. Les idées qu'a exprimées le Président de Conseil dans une circulaire fameuse adressée aux Préfets sont des idées de modération et d'économie en politique intérieure (et elles valent non seulement pour l'Italie, mais encore pour la France : c'est pourquoi j'en cite les passages essentiels) (1).

L'Italie n'a pas la conscience du péril qu'elle court. La plus grande partie du public continue à vivre comme avant. Il y en a même beaucoup qui, au lieu de travailler avec plus d'intensité, désirent en faire moins et être payés davantage. Ce fait ne caractérise pas seulement la classe ouvrière ; il caractérise toutes les classes...

Après l'armistice nous avons eu la paix, mais nous ne sommes pas encore entrés dans la véritable ère de paix. C'est ainsi que dans les six premiers mois de cette année, nos achats ont dépassé nos ventes de sept milliards : jamais on n'avait atteint un chiffre pareil. Dans ces conditions, la grève devient une armée de destruction, tout comme l'incendie ; toute abstention de la part des travailleurs est coupable ; toute indifférence de la part des exploiteurs devient un crime. Mais qui a conscience de ces dangers ?... La vérité simple, qu'il faut proclamer, c'est que nous devons travailler beaucoup plus qu'avant la guerre ; il faut payer le passé et songer au présent.

(1) Cf. *Corriere della Sera*, 23 août 1919.

Et à ce propos, M. Nitti fait un tableau assez sombre de la situation alimentaire. Pour suffire aux besoins du pays il faut importer environ 32 millions de quintaux de blé. Le gouvernement jusqu'ici a fait payer le pain à un prix très inférieur au prix de revient. D'où : un déficit de deux milliards et demi par an pour les finances publiques. L'État ne peut plus continuer à vendre à perte. Maintenant que la guerre est finie, il faut donner au pain sa valeur réelle. Ce n'est pas là le seul problème préoccupant. On importe en outre deux millions de quintaux de viande de bœuf et de porc, 300.000 quintaux d'huile, sans compter les corps gras dont la moitié vient de l'étranger.

Or il faut du crédit pour acheter. Et seuls les Etats-Unis d'Amérique sont aujourd'hui en état de fournir ce crédit, en même temps que les marchandises. De là une sujétion, pénible peut-être, mais qui n'en est pas moins réelle :

Nos grands aïeux, les Romains, dit M. Nitti, disaient : *alienum aes acerba servitus.* C'est une servitude amère. Mais c'est pour nous le salut, si nous en faisons un usage prudent, et si nous nous en servons pour augmenter la production. Pour que le public ait une idée nette des conditions présentes, on peut dire que la nourriture et tout ce qui sert le plus à la vie sont fournis par l'étranger, et surtout par les Etats-Unis, à 15 ou 18 millions d'Italiens (sur 38). Aussi faut-il bien se garder de troubler l'état de choses actuel. Quiconque parle en Italie de révolution est un ennemi du peuple et un empoisonneur. L'Italie doit subordonner tout au maintien de l'ordre interne. Il ne peut pas y avoir production et crédit sans ordre. C'est une condition de vie ou de mort. Une expérience révolutionnaire en Italie aurait pour résultat de condamner à la faim au moins la moitié de la population.

Ce qui doit donc dominer en ce moment-ci la politique étrangère, ce ne sont pas des considérations purement diplomatiques, mais aussi des nécessités économiques. L'Italie est obligée de tenir le plus grand compte des volontés de l'Amérique et de l'Angleterre, puisque ce sont les deux maîtresses du marché mondial. Aussi M. Tittoni ne peut-il compter que sur la persuasion pour remporter une victoire diplomatique. Nous avons dit, dans une précédente chronique, dans quelle situation fausse cela mettait l'Italie ; les Alliés devraient le comprendre et examiner les problèmes italiens avec beaucoup plus de sympathie pour l'Italie. Sans quoi ils se préparent des surprises amères. Le Conseil suprême de Paris a quelquefois des allures de Zeus Olympien, qui irritent profondément les peuples intéressés. Ceux-ci acceptent provisoirement les solutions bâtardes qu'on leur offre ; mais ils espèrent bien, le jour venu, faire leurs affaires eux-mêmes. Des avertissements nombreux viennent d'Italie ; les organes qui furent autrefois germanophiles rêvent à la politique de demain.

Si nous nous lions, dit M. Bellonci, à une France impérialiste, maîresse dans la Méditerranée depuis la mer Tyrrhénienne jusqu'à l'Adriaique, nous nous trouverons dans la situation que nous avions dans la 'riple Alliance : nous remplacerons simplement l'Allemagne par la France, Autriche par les peuples danubiens et balkaniques à sa solde ! En cas e guerre — et l'insurrection nécessaire des Allemands contre les clauses nnexionnistes sur la Sarre et les incroyables restrictions du droit civil en llemagne suffiront pour la faire éclater — les Italiens ne se battraient pas ; ous aurions une semaine de « radieuses journées » et nous briserions os nouvelles chaînes comme nous avons brisé les anciennes (1).

Et M. Carlo Scarfoglio, dans *la Nazione* (11 août 1919), abonde ans ce sens.

Entre la France et l'Allemagne, dit-il, il y aura un Etat rejeté de toute lliance, que la France affirme officiellement ne pas vouloir diminué, et uquel elle opposerait une alliance continentale avec un peuple de douze illions d'habitants (Yougoslavie). Que fera cet Etat ? Pliera-t-il la te ? Souffrira-t-il la protection de ceux qui récompensent si mal les serces rendus, en créant contre lui un encerclement d'hostilité ? Cela n'est as possible. Cet Etat, qui est l'Italie, attendrait évidemment des jours eilleurs. La vision du danger, de l'isolement où l'a plongée la malignité autrui, lui donnera la force intime de guérir ses blessures de guerre. grandi comme il l'est, en dépit de toutes les mauvaises volontés, ce pays ontinuera à croître, jusqu'au jour où il sera devenu une valeur euroéenne de première grandeur. Le sentiment de l'injustice endurée par lui le oussera à faire une politique active d'alliances et d'ententes.

Ainsi parlent ceux qui ne furent jamais de grands amis de la rance. Le langage de ceux qui admirèrent notre pays n'est guère fférent. M. Giovanni Papini, dans un des derniers numéros de *la raie Italie*, ne nous ménage guère : et ses épithètes étonneront us d'un ami de l'ancien directeur de *la Voce* et de *Lacerba* :

Mainte et mainte fois, écrit un de ses collaborateurs, nous avons exprimé otre façon de voir les choses ; nous avons dit comment l'Italie, en entrant guerre à côté de la France, et en le faisant, comme elle le fit, avec une eine sincérité de sentiment fraternel, se promettait de cimenter de la sorte ne amitié que ni affronts ni injustices de votre part n'étaient parveus à éteindre. Comme, pendant les années de la lutte commune, des comunes douleurs, des communs triomphes et jusqu'à la victoire, ce sentient n'avait jamais langui ; bien au contraire ! Comme, la guerre finie, l'heure de la justice étant venue, l'Italie fut douloureusement étonnée de couvrir dans la France non cette « sœur » amoureuse qu'elle s'attendait voir à ses côtés pour jouir ensemble du fruit de tant d'efforts et de saifices, et trouver en elle un fort appui contre quiconque eût tâché de icaner sur ses droits, *mais bien une rivale, froide et hargneuse, plus harnée que toute autre à la contrarier dans ses requêtes, prête à l'ingue et à la trahison,* et seulement soucieuse d'établir à son avantage

(1) *Resto del Carlino*, 12 août 1919.

cette hégémonie qu'on avait cru anéantir en terrassant nos ennemis (1).

Et l'auteur de l'article signifie nettement à « M. le Français » que les sentiments de l'Italie à l'égard de la France ne sont plus désormais que *méfiance*, *mépris* et même *haine*.

Nous avons cité ces passages caractéristiques pour qu'en France on se fasse une idée claire de la situation telle que la présentent de nombreux Italiens. Leur raisonnement est le suivant : « Pour le moment nous acceptons ce qui se fait, les clauses du traité qu'on nous impose. Mais, lorsque l'Allemagne aura repris sa place dans le monde, nous nous souviendrons ; nous verrons où est notre intérêt ; et nous le suivrons. » De là de fréquentes allusions à une alliance possible entre l'Italie et l'Allemagne. La France doit s'en préoccuper beaucoup. Rien ne lui est si nécessaire que l'alliance avec l'Italie. La contrepartie, à vrai dire, c'est la nécessité pour l'Italie d'être unie à la France. Sans quoi les deux pays latins perdront leur force. La presse italienne ne sert pas la cause de l'Italie en se laissant aller aux anathèmes injustifiés contre un peuple qui a acclamé les soldats italiens partout ils sont passés. La presse française ne sert pas la cause de la France en ne donnant pas au facteur italien l'importance qu'il a — et surtout qu'il aura — dans la politique européenne. Il y a de chaque côté de graves responsabilités. Pour qu'on les aperçoive, il faut liquider au plus vite, et de la façon la plus sereine, et la plus équitable pour nos Alliés de Rome, la question adriatique. Une fois ce mauvais pas franchi, les industriels et commerçants des deux pays sauront, avec le concours des gouvernements, résoudre les problèmes économiques. Car les *mots* n'ont plus de valeur. L'alliance franco-italienne n'aura de sens et de portée que si c'est une solide *alliance économique et financière*.

JEAN MUROL.

VARIÉTÉS

La « Prise de Thonon » en 1860. — L'expédition du poète Gabriele d'Annunzio sur Fiume a réveillé le souvenir des grands épisodes de la carrière de Garibaldi. Dans le *Journal de Genève*, notamment, M. William Martin s'est empressé de rattacher l'imagination de cette entreprise à celle des « Mille » sur Marsala et Palerme. On pourrait la rattacher tout aussi bien à une autre expédition, dont Genève, à peu près seule, a dû garder le souvenir, car cette ville fut le théâtre du premier et dernier acte de la pièce. Je n'ose dire « parodie », car outre qu'une parodie ne saurait précéder l'œuvre, l'équipée dont je vais retracer les phases n'en devait prendre l'allure que par suite de son échec.

(1) *La Vraie Italie*, n° 5. (L'article est signé : A. S.)

Celui-ci fut d'ailleurs complet, car l'esprit discipliné et le caractère rigide des Suisses se prête aussi mal à la fantaisie que la prudence avisée du vieil Allobroge.

Vers le commencement de l'année 1860, à l'heure où la Savoie allait être détachée du domaine de l'antique maison qui conserve son nom, le Conseil fédéral (Gouvernement central de la Confédération suisse) s'était efforcé de démontrer respectueusement à Napoléon III :

1° Que l'intérêt suisse comme l'équilibre européen s'opposait à l'annexion à la France de ces provinces neutralisées contre cette puissance elle-même ;

2° Que l'annexion laisserait sans défense et priverait de leurs frontières naturelles, Vaud, Valais, et Genève surtout, qui deviendrait ainsi une enclave française ;

3° Que la Suisse préférait le *statu quo* ; mais qu'en cas d'annexion, la Confédération demandait la réunion des provinces neutralisées à son territoire, dont elles avaient déjà formé une partie intégrante au XVIe siècle et auquel elles avaient demandé et demandaient encore à être incorporées (1).

Ces préoccupations, que pouvaient justifier les dispositions de la France impériale de 1860, devaient perdre bientôt de leur portée, et, du reste, il faut dire que l'opinion, même en Suisse Romande, était alors très partagée. Ainsi, quoique la Savoie du Nord eût réclamé par 13.000 signatures son incorporation au corps helvétique, la crainte d'un nouveau Sonderbund rendait les protestants suisses circonspects. Par exemple, le canton de Vaud refusait de se laisser adjuger le Chablais qui demandait à lui être uni. Le Faucigny et le Genevois opinaient pour Genève, dont le gouvernement radical d'alors leur eût certainement été favorable, mais dont les protestants, qui formaient la classe cultivée, se souciaient peu de perdre la direction des esprits par cet accroissement de population cléricale (2).

On en était à de telles hésitations, qui ne devaient pas rester étrangères aux résolutions impériales de s'adjuger la Savoie tout entière, lorsque, le 31 mars, à 4 heures du matin, un chef d'atelier d'horlogerie, John Perrier, dit « le Rouge », le grand énergumène du régime radical de James Fazy, vint, à la tête d'une cinquantaine d'hommes, s'emparer du bateau à vapeur l'*Aigle* amarré au Grand Quai de Genève. Après avoir contraint l'équipage de se mettre sous ses ordres, le chef de l'expédition fit cingler l'*Aigle* droit sur Thonon, dans le but d'y opérer un débarquement et de soulever la population de cette ville en faveur de son annexion à la Suisse. L'armement était aussi sommaire que la formation de la troupe : 23 fusils,

(1) A. Daguet, *Histoire de la Confédération Suisse*, t. II, pp. 499-506.

(2) De son côté le clergé savoyard, qui comptait trouver dans le régime impérial un appui autrement sûr que dans le régime fédératif des cantons, travaillait de préférence pour l'annexion à la France.

3 carabines, une caisse de munitions, un sabre, un tambour, un drapeau fédéral et un drapeau genevois, le tout sans omettre une forte provision de bouteilles de vins du pays. Hâtons-nous d'ajouter que la pudeur des Argonautes leur suggéra de s'en tenir au débarquement de ces provisions, et de laisser le surplus à bord, dans l'attente des effets de leurs prédications solennelles et patriotiques.

Ainsi, la prise de Thonon se limita à l'occupation d'un cabaret de la rive, c'est-à-dire du lieu nommé quartier de Rives, où gîtaient pêcheurs et bateliers, pour la plupart grands amis des Genevois. Il n'en devait rester que des souvenirs de libations, de chansons et de bravades.

Un peu plus tard, lors du passage du bateau *Italie*, qui accomplissait sa course régulière de Genève au Bouveret par la côte savoyarde, un détachement de l'expédition s'y embarquait à destination d'Evian, en laissant l'*Aigle* barrer droit sur Ouchy (Lausanne), d'où il viendrait la reprendre au Bouveret (terre suisse).

Pour bizarre qu'elle eût dû paraître, l'entreprise n'en suscita pas moins une émotion considérable en Suisse, principalement à Genève, où le gouvernement cantonal, dont Perrier s'était réclamé avec d'autant plus de facilité qu'il passait pour en être l' « homme d'action », s'était empressé de protester par une proclamation contre *une violation aussi impudente que coupable des devoirs qu'imposent à la fois la neutralité suisse et les sympathies bien entendues des Genevois pour la cause savoisienne*. Dès la matinée, le colonel Ziegler était dépêché à la poursuite des séditieux à bord du bateau *Guillaume-Tell*, tandis que l'*Hirondelle* emportait, de Lausanne, le major Lecomte à la tête d'un détachement de gendarmerie. Ces deux bateaux parvinrent à rejoindre l'*Aigle* et l'*Italie* dans le Haut-Lac, à les cerner et à ramener l'expédition à Genève, où elle devait subir une détention de plusieurs mois.

Même, pour être assuré contre toute possibilité d'une tentative semblable, le gouvernement fédéral délégua à Genève les commissaires Aepli, de Saint Gall, et Welti, d'Argovie, plus tard président de la Confédération.

§

Or, comme nous l'indiquions plus haut, cet événement venait à peine de s'accomplir que se préparait, dans une autre ombre, devant le décor autrement vaste de la Méditerranée, une expédition de tous points semblable — hormis les proportions... et la consécration du succès.

En effet, trente-cinq jours à peine se sont écoulés depuis cette affaire de Thonon, lorsque, dans la nuit du 5 au 6 mai, après avoir réuni à Gênes un millier d'hommes, très jeunes pour la plupart, et venus des diverses parties de l'Italie, voire de France et d'autres

contrées, Garibaldi s'avise de capturer dans le port de cette ville deux navires de la Cie Rubattino, le *Lombardo* et le *Piemonte*, et de diriger son expédition sur la Sicile, où, cinq jours plus tard, il débarquera à Marsala, enlèvera le 17 la ville de Calatafimi et le 27 celle de Palerme.

Ainsi établi dans la capitale de la grande île, il y affermit sa victoire, double son armée, et, le 7 septembre suivant, le voici maître de Naples, où régnait le faible et docile François II.

Par cette hardie initiative, l'union de l'Italie du sud à celle du nord est un fait accompli. Rome seule manquera encore à l'appel pendant dix ans pour mettre le sceau définitif à l'œuvre du *Risorgimento*.

Comme les préparatifs de cette expédition des « Mille » étaient certainement en cours à l'heure où la tentative de Perrier-le-Rouge se perpétrait, il serait sans doute absurde de vouloir établir un rapport entre l'inspiration de l'entreprise de Thonon et de celle de Marsala.

Contentons-nous de tirer de ce parallèle singulier la conclusion que ce que nous honorons du nom de « génie » n'est le plus souvent que l'adaptation plus ou moins heureuse d'une idée courante, capable de germer sous des crânes inconnus ou ignorés.

LOUIS COURTHION.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Arthur Conan Doyle : *La nouvelle révélation ;* Payot. 5 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Louis Mairet : *Carnet d'un combattant.* Préface de Gustave Geffroy. Lettre du général d'Amade ; Crès. 4 55

Jean Marot : *Ceux qui vivent ;* Payot. 4 50

Henry Pouvereau : *Devant la mort.* Illust. de Germ ; Libr. Breuiller, Coulommiers. 4 50

Alphonse Séché : *Les Noirs, d'après des documents officiels.* Préface du général Mangin ; Payot. 4 50

Poésie

Jean Azaïs : *Pages héroïques ;* Art et Littérature. 2 »

René de Saint-Gilles : *L'idée souveraine ;* Figuière. 3 50

Politique

Jacques Ancel : *L'unité de la politique bulgare, 1870-1919.* Avec une carte ; Bossard. 2 40

V. Dédécek : *La Tchécoslovaquie et les Tchécoslovaques.* Préface de M. J. Chopin ; Bossard. 3 90

Ch. Guernier : *La question du Pacifique ;* Paris. 2 »

P. Vidal de La Blache et L. Gallois : *Le Bassin de la Sarre.* Avec 4 cartes ; Colin. 5 »

Questions coloniales

Louis Barthou : *La bataille du Maroc* ; Champion. » »

Henry Dugard : *Le Maroc de 1919* ; Payot. 4 50

Roman

Albert Adès et Albert Josipovici : *Le livre de Goha le simple* ; Calmann-Lévy. 4 90

J. Bruno-Ruby : *L'exemple de l'Abbé Jouve*. Préface de Julien de Narfon ; Albin Michel. 4 50

S. de Callias : *La malle au camphre* ; Libr. des lettres. 4 »

Louise Faure-Favier : *Ces choses qui seront vieilles*. Illust. de Marie Laurencin ; Renaissance du livre. 4 50

Jean de Granvilliers : *Le prix de l'homme* ; Calmann-Lévy. 4 90

Rita Harry : *Le divin amour* ; Ollendorff. 4 55

Emile Henriot : *Le diable à l'hôtel ou les plaisirs imaginaires* ; Emile-Paul. 4 55

Francis Jammes : *La Noël de mes enfants* ; Edouard-Joseph. » »

Maurice Level : *Mado ou la guerre à Paris* ; Flammarion. 5 »

Jean Montargis : *Le grand amour de M. Delormeau* ; Renaissance du livre. 4 50

René Morax : *Des faits* ; Cahiers Vaudois. 3 »

A. T'Serstevens : *Les sept parmi les hommes* ; Albin Michel. 4 50

Jean Louis Vaudoyer : *Les papiers de Cléonthe* ; Albin Michel. 4 50

Villiers de l'Isle-Adam : *Nouveaux Contes cruels et Propos d'au delà suivis de Fragments inédits* ; Crès. 4 55

Sociologie

Marie Carmichael Stopes : *L'amour et le mariage* ; Trad. par Cecil Georges-Bazile ; Attinger. 6 »

Jeanne Leroy-Allais : *Comment j'ai instruit mes filles des choses de la maternité*. Préface du Dr Poraki Maloine. 2 »

André Thiers : *La politique de demain* ; Ollendorff. 5 »

Théâtre

J.-W. Bienstock et Ch. Martel : *Guerre et Paix*, pièce en 5 actes et 10 tableaux, d'après le roman de Tolstoï ; Payot. 5 »

Georges Duhamel : *Lapointe et Ropiteau*, comédie, avec 9 bois dessinés et gravés par Frans Masereel ; le Sablier, Genève. » »

Varia

Georges Hébert : *L'éducation physique féminine : Muscle et beauté plastique* ; Vuibert. 10 »

Second-Petit : *Le bridge aux enchères* ; Maloine. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Réponse ouverte à M. André Fontainas. — Une lettre de M. Georg Brandès. — Edmund Gosse et « les jeunes ». — Flaubert et le service militaire. — Demande d'interpellation sur le « *Journal des Goncourt* ». — Clemenceau et le triptyque à 4 volets. — Mains coupées et femmes violées. — Toujours les « colombins ». — Le Soleil des Morts.

Réponse ouverte à M. André Fontainas.

Paris, 3 octobre 1919.

Mon cher André Fontainas,

En lisant, dans le 1er octobre, la lettre ouverte que vous m'y adressez au titre d'un « vieux camarade, vieux compagnon des luttes premières », j'ai eu grand'peur de ce que j'avais pu écrire dans ma chronique du

ier septembre, à propos de Rimbaud. Mon texte m'apparaît sans erreur maintenant comme lorsque j'en ai renvoyé à la revue les épreuves corrigées.

L'honneur d'avoir découvert Verlaine et Mallarmé inconnus, puis Rimbaud, par l'admiration que lui portait Verlaine, revient aux premiers poètes symbolistes, *mes aînés :* Gustave Kahn, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Charles Morice, Moréas, Ernest Raynaud, Saint-Pol-Roux, etc. Pour Laforgue, c'est Gustave Kahn, son ami, qui fut le jeune et l'ardent parrain de sa renommée.

Les jeunes revues d'alors, que j'ai connues par ma rencontre avec Paul Fort, m'ont appris le nom et l'œuvre des uns et des autres que raillait férocement la presse dite « littéraire ». Ainsi, quand j'écris : « Les chroniqueurs des années finales du siècle dernier *nous* firent aimer Rimbaud par réaction contre leurs sarcasmes de boulevardiers, plus que *nous* ne l'eussions aimé de *nous*-mêmes », — ce *nous* signifie : les cadets des fondateurs du symbolisme. J'ai cru souligner cela en ajoutant, par opposition à ce *nous :* « En toute sincérité, les *premiers* symbolistes ont choisi leurs maîtres par protestation. » Et c'est tellement vrai ! J'en appelle à vos souvenirs, mon cher Fontainas : à qui allaient les honneurs, toutes les réussites sociales, quand le poète de *l'Après-midi d'un faune* était modeste professeur d'anglais au petit lycée Condorcet ; Verlaine, si pauvre ; Rimbaud, si loin ? Les *premiers* symbolistes les ont nommés leurs maîtres par choix littéraire d'abord et par besoin justicier de les mettre au rang dont ils étaient frustrés. On peut, à ce propos, consulter avec fruit l'*Enquête littéraire* de Jules Huret. L'attaque y accompagne partout la louange.

C'est tellement vrai, pour Rimbaud, par exemple, qu'il n'a pas formé un seul vrai disciple parmi les premiers symbolistes. M. Paul Claudel appartient au deuxième groupe.

« Vous n'aimez pas Rimbaud ni Laforgue », constatez-vous. Et même vous renchérissez : « Si vous avez de bonnes raisons de détester Rimbaud, ou Laforgue, ou Mallarmé... » Rien de ce que j'ai écrit le 1er septembre, ni jamais auparavant, ne permet votre déclaration ni votre hypothèse, mon cher Fontainas. Elles proviennent l'une et l'autre de ce que le texte de M. Pierre Lasserre vous a frappé beaucoup plus que le commentaire que j'en ai fait.

J'aime Laforgue infiniment et je garde un religieux souvenir de Mallarmé, que j'ai eu l'honneur et le bonheur de voir chez lui, rue de Rome, le mardi. J'y allais le cœur battant. J'en revenais ébloui. Quand l'heure viendra d'écrire mes mémoires, je conterai comment Paul Fort et moi nous n'osions pas sonner à la petite porte de l'appartement, telle était notre admiration, notre respect pour Mallarmé.

Mais il s'agit présentement de Rimbaud. J'ai cité la page que lui consacre M. Pierre Lasserre, et j'ai dit : « On ne saurait tracer une image plus exacte de Rimbaud. » Je maintiens cette appréciation. Tout ce qui est admirable dans Rimbaud, son critique le discerne et l'explique. Tout ce que M. Lasserre condamne chez Rimbaud, je le condamne pareillement. Le génie de Rimbaud est incontestable, dans une œuvre fragmentaire où il y a du meilleur et du pire. Si cette œuvre a contribué à pro-

duire un poète tel que M. Paul Claudel, elle est, par ce qu'elle offre de bizarrerie facile à imiter, un agent de déformation très dangereux.

Notre langue est la plus claire du monde. Il importe qu'elle le demeure. Il est temps — il n'est que temps, mon très cher Fontainas! — de signaler à nos cadets, — qui ont si peu lu, hélas! — l'importance d'un Stendhal par exemple, d'un Balzac, et celle de Victor Hugo. Leur génie, à eux, est « une lucidité supérieure ». Voilà des maîtres robustes, complets, hauts sur leur siècle et devant l'avenir, par le don qu'ils ont fait à la littérature française. Voilà des « phares » selon Baudelaire. Rimbaud est un navire en mer : on peut courir les risques avec lui. Il suffit d'une lame et on le perd de vue. Les autres montrent la route sûre ; ils dominent les plus fortes houles. Au XVIIIe, les phares sont Diderot et Rousseau.

Nous devons être d'accord là-dessus, mon cher Fontainas, du même côté de la barricade, maintenant comme naguère.

Je ne mériterais pas la confiance que me fait le *Mercure*, depuis tant d'années déjà, si mon analyse des Revues était subordonnée à des préférences de partisan. J'ai vu un intérêt littéraire général dans le fait de citer un portrait de Rimbaud, qui est intelligemment tracé, et, à mon avis, d'une exactitude absolue. Rendre hommage à un adversaire est un plaisir qu'il ne faut jamais dédaigner. Vous le savez autant que nos meilleurs esprits libres, mon cher Fontainas.

Permettez-moi de vous quitter sur ce mot, y ajoutant l'expression de ma vieille et cordiale amitié inspirée par votre caractère, vos travaux et votre personne.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

Une lettre de M. Georg Brandès.

Copenhague, 23 septembre 19.

Monsieur le directeur,

Dans les lignes que M. Henri Albert m'a fait l'honneur de me consacrer se trouvent quelques inexactitudes.

Il y est dit : « Voici trente ans que M. Brandès écrit au *Berliner Tageblatt*, et l'homme retourne toujours à son vomissement. »

Depuis trente ans je n'ai rien écrit au *Berliner Tageblatt*. Dans l'année 1890 la direction de ce journal m'avait demandé un article par mois. Je n'en écrivis que dix, et ma collaboration cessa.

Pendant une dizaine d'années mon nom fut même boycotté au *Tageblatt* à cause de mes combats pour les Danois du Slesvig.

Quant à l'article du 3 août, j'ai été plus étonné que M. Henri Albert de l'y voir et j'ai exprimé par lettre mon étonnement au rédacteur en chef. Cet article était un fragment d'un essai politique paru à Copenhague le 1er mai. Une traductrice l'avait envoyé au *Tageblatt* sans me le dire.

M'appeler « ce pauvre Monsieur Georges Brandès » n'est guère flatteur, mais appeler M. Th. Wolff « mon rédacteur en chef » est légèrement comique.

M. Wolff m'a fait une visite en 1897 ou 1899, et je ne l'ai jamais revu. J'ai l'impression que c'est un parfait honnête homme, et l'on m'a dit que c'était un homme de beaucoup de talent. J'en suis mauvais juge, car je

n'ai jamais lu un article de lui, comme je n'ai jamais travaillé sous lui.

M. Henri Albert voudrait m'écraser en rappellant la polémique de M. Clemenceau contre la nation danoise qu'il caractérisait comme « une nation sans fierté » et contre moi (qui la défendais) parce que je ne désirais pas la victoire du czarisme. Néanmoins on pourrait peut-être me peindre d'une manière plus frappante qu'en m'appellant, comme M. Albert, « un bolcheviste avant la lettre ». Si je n'ai pas répondu aux attaques de M. Clemenceau, c'est que je me suis souvenu du mot de Voltaire : De vieux amis qui se brouillent se déshonorent.

GEORGES BRANDÈS.

§

Edmund Gosse et « les Jeunes ». — Un nouveau confrère doit paraître en Angleterre le 1er novembre. C'est le *London Mercury* (Mercure de Londres) auquel le *Mercure de France* se doit de souhaiter la bienvenue, ne serait-ce qu'en raison de leur parenté de nom.

Cette revue nouvelle se propose de réserver une très large place à la critique, — sans exclure toutefois les productions originales.

Le *London Mercury* n'appartiendra, d'après son programme, à aucune faction ; il pourra donc rendre compte, sans esprit de parti, des ouvrages littéraires et politiques.

Le théâtre, la musique, la peinture auront aussi leur place dans ce périodique, auquel doivent collaborer, auprès de jeunes écrivains, dont les noms sont encore à peine connus, des hommes de lettres et des professeurs notoires. Parmi ceux-ci on remarque les noms de MM. Saintsbury, Birrell, le professeur Gilbert Murray et Edmund Gosse.

Il n'est pas, à vrai dire, surprenant de trouver M. Edmund Gosse coudoyant des « jeunes ». On sait en quelle estime il les tient. Ne déclarait-il pas, en effet, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance célébré dernièrement :

« Il me semble que le fait marquant de l'heure présente soit la production tout à fait admirable des plus jeunes poètes. Le niveau général de cette production est extraordinairement élevé. Quand je commençai d'écrire, il y a de cela une cinquantaine d'années, nous avions une demi-douzaine de grands poètes, — le reste était sans valeur. Mais aujourd'hui vous avez ces jeunes gens, hommes et femmes pareillement, qui écrivent de bons vers, d'excellents vers. Je ne puis vous dire, poursuivait Mr Gosse, combien je suis intéressé et impressionné par leurs œuvres. Je connais un certain nombre d'entre eux, ils viennent me voir, causent avec moi, nous avons de grandes discussions concernant la poésie, nous controversons violemment et nous passons ainsi de bien bons moments. »

§

Flaubert et le service militaire. — Dans l'étude « Flaubertisme et Bovarysme », feu Lefebvre-Clerembray a indiqué (page 34) que Flaubert tira au sort le 19 mai 1841. R. Descharmes et R. Dumesnil ont reproduit cette assertion dans leur excellent ouvrage « *Autour de Flaubert* » (Cf. : t. II, p. 126).

Or, cette date est entièrement inexacte quant à l'année, au mois, au quantième.

En effet, d'après le Registre officiel du Recrutement de l'armée (ville de Rouen), que j'ai pu consulter par moi-même et à fond, c'est le *mercredi 2 mars 1842* que Gustave Flaubert, « Etudiant en droit », appartenant à la classe 1841, tira au sort le n° 548, par quoi il se trouvait exempté (contingent 168, dernier numéro du contingent 427). Le registre mentionne : « Absent tiré par M. le Maire. » Le maire de Rouen était alors Henry Barbet, pair de France.

Ce même document spécifie la taille de Flaubert, à cette date, soit 1 mètre 810 millimètres. Voilà bien la stature carabinière du « bon géant des lettres ».

Détail complémentaire : est porté au même registre, comme ayant tiré le même jour et dans la même journée le n° 333, un autre Gustave, né à Bernay en 1821, « absent et représenté par son père Louis-Pierre-Jules Maupassant, propriétaire à Rouen, 26, rue Beauvoisine », lequel pris bon pour le service, fut exonéré ultérieurement par l'achat d'un remplaçant, ainsi que le mentionne le registre : « Le sieur Maupassant (*sic*) a été remplacé par le nommé Jost (Etienne) dirigé sur le 3e régiment d'artillerie. » Or, ce Gustave-François-Albert Maupassant ou de Maupassant fut, on le sait, le père de Guy de Maupassant. Le destin associa donc, le même jour, devant l'urne attributive de l'impôt du sang, le père réel et le père littéraire de l'auteur de « Boule de Suif ».

GEORGES LE ROY,
Conservateur du Musée Flaubert à Croisset.

§

Demande d'interpellation sur le Journal des Goncourt. — Entre deux discussions du projet de loi portant approbation du traité de paix conclu à Versailles, le 28 juin 1919, M. Jean Bon, député de la Seine, a déposé, le 1er octobre dernier, une demande d'interpellation, « sur un arrêté qui est attribué au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ordonnant de différer la publication des papiers Goncourt ».

M. Jean Bon n'a pas craint d'affirmer que cette question présente « un caractère de réelle urgence ». Le ministre a été d'un avis tout différent et la discussion dont le compte rendu *in extenso* est reproduit dans l'*Officiel* (n° du 2 octobre, p. 4671) s'est terminée par cette déclaration de M. Jean Bon :

> Je ne peux pas tolérer que celui qui a été le Saint-Simon de la société bourgeoise puisse être tenu en ce moment-ci hors des limites de l'actualité, et vous, monsieur le ministre, vous ne pouvez pas non plus, en temps de paix, car enfin nous sommes en paix et on nous le dit tous les jours, perpétuer des mesures de guerre et faire cette police patriarcale, je le veux bien, mais cette police tout de même, sous laquelle la France perdra son renom d'esprit. (*Très bien ! très bien ! sur divers bancs à l'extrême gauche.*)

Finalement, l'ajournement de la discussion, mis aux voix, a été adopté.

De tout ce débat retenons que, pour M. Jean Bon, Edmond de Goncourt est le « Saint-Simon de la Société bourgeoise ». Et voilà une expression qui n'eût réjoui qu'à demi l'auteur des *Mémoires de la vie littéraire*.

§

Clemenceau et le triptyque à 4 volets. — Lors de son discours tant attendu sur le traité de paix, M. Clemenceau a, dans sa grosse mous-

tache, proféré quelques galéjades à sa façon, que MM. les députés ont happées au vol, sans, peut-être, en saisir toute la portée. C'est ainsi que, parlant d'erreurs ou singularités du dit traité, il a mentionné l'existence d'un triptyque à 4 volets. On a ri et... passé outre.

Que si nous nous reportons au texte bilingue du *Traité*, nous y trouverons en effet, à la p. 121 (numérotation par en haut), un article 247, dont le paragraphe 2 énonce que l'Allemagne s'engage à remettre à la Belgique, par l'intermédiaire de la commission des réparations et dans l'intervalle des six mois qui suivront la mise en vigueur du *Traité*, à titre de réparation :

... Les volets du tryptique (*sic*) de la *Cène*, peints par Dierick Bouts, autrefois dans l'église de Saint-Pierre à Louvain et dont deux sont maintenant au musée de Berlin et deux à l'ancienne pinacothèque de Munich...

Soit donc 4 volets pour un seul triptyque. Le bourdonnant *Frelon* de la *Dépêche* toulousaine s'est arrêté sur cette fleur du charnier boche, et, dans son journal du 30 septembre dernier, a émis ce petit claironnement :

Maintenant, où est l'erreur? Est-ce dans le nombre des volets, est-ce dans l'emploi du mot triptyque? Il faudrait, pour répondre à cette question, connaître l'œuvre d'art signalée, l'avoir vue avant qu'elle fût enlevée de l'église de Louvain par les Boches. Peut-être s'agit-il d'un rétable fermé, à plusieurs parties, se repliant les unes sur les autres et dont, à cause de sa grandeur, chaque volet serait en deux pièces. Mais, alors, il ne faudrait pas parler d'un triptyque. Peut-être s'agit-il, au contraire, d'un triptyque véritable, et, en ce cas, on a eu tort de lui attribuer deux fois deux volets.

Frelon, qui fréquente plus souvent les bords de la Garonne que les rivages de la Spree, nous permettra-t-il d'éclairer sa lanterne ? Et d'abord, qu'il apprenne que l'œuvre d'art de Louvain n'a pas été, comme il l'imagine, *enlevée par les Boches*. Dans les *Notes* inédites d'un *Voyage en Belgique et en Allemagne*, accompli il y a plus de 25 années, nous lisons qu'à l'église gothique Saint-Pierre à Louvain, dans la 6e chapelle, au pourtour du chœur, se trouve « *La Cène*, par Bouts, peinte en 1467 » et que c'est « le panneau du milieu d'un triptyque dont les volets sont au musée de Berlin (*la Pâque* et *Elie dans le désert*) et à la Pinacothèque du Musée de Munich (*Abraham avec Melchisédech* et les *Israélites recueillant la manne* ». Et il est dit, en outre, qu'« il y avait dans l'ensemble de la composition une idée symbolique, que la partie du milieu ne saurait rendre à elle seule », qu' « une particularité du style de Dierick — l'un des derniers ancêtres de l'école des van Eyck, lequel peignit de 1465 à 1475, — c'est qu'il cherche à caractériser un personnage par une différence très accentuée dans le teint » et qu'enfin « la signature *Memling* est une falsification ». Précisons, en outre, que le volet représentant la *Pâque* et *Elie dans le désert* se trouve à la *Gemælde-Galerie*, à l'étage supérieur de l'*Altes Museum*, construit à Berlin de 1824 à 1828 par Schinkel, cependant que l'autre volet est au 3e cabinet de la *galerie de Peinture* de la célèbre *Ancienne Pinacothèque* munichoise, édifiée de 1826 à 1836 dans le style de la Renaissance et sur le modèle des palais romains par Klenze, et que cette œuvre d'art y porte le no 107, cependant que deux autres peintures de Dierick Bouts (*Adoration des Mages, Saint Jean-Baptiste et Saint Christophe*) y sont numérotées 108 et 109.

§

Mains coupées et femmes violées.

Paris, 3 septembre 1919.

Mon cher Vallette,

J'ai lu avec intérêt la lettre que vous adresse M. J. Michaut, dans le dernier *Mercure*, à propos de *Nach Paris!* M. J. Michaut se demande pourquoi je n'ai pas parlé des mains coupées aux enfants. C'est qu'il est douteux que les Allemands aient *systématiquement* coupé les mains aux enfants. Des enquêtes ont été faites à ce sujet; elles n'ont pas donné de résultat. Pendant que j'étais en Suisse, on signalait des enfants aux mains coupées à Vevey, à Neuchâtel et dans plusieurs localités de Haute-Savoie. On a été voir. Chaque fois on s'est trouvé en présence soit de personnes qui racontaient des histoires de mains coupées, soit d'enfants ayant des blessures aux mains, blessures provenant de sévices allemands, mais sans qu'il soit possible d'établir qu'il y ait eu volonté expresse de couper des mains. Que parmi les très nombreuses victimes enfantines des massacres germaniques il y ait eu des cas de poignets tranchés, c'est tout naturel, et il n'y a pas lieu de recourir pour cela à d'autre explication que le hasard même des massacres. Le nombre des enfants mutilés, tués ou violés par la soldatesque allemande, fut en effet considérable. Rien que dans les 20 premières pages de l'*Appendice du Rapport de la commission d'enquête britannique sur les atrocités allemandes*, qui en comporte 280, je trouve sur 37 dépositions se rapportant toutes à Liége et à ses environs :

A Vottem, le 4 août, une petite fille de 9 ans tuée; à Melen, le 5 août, un enfant tué par un officier; à Soumagne, le 5 août, une petite fille de 13 ans tuée; à Herstal, le 5 août, deux enfants tués; le 6 août, un enfant fusillé; à Soumagne, massacre de 56 civils parmi lesquels des jeunes garçons, autre massacre de 19 civils, parmi lesquels également des garçons; à Micheroux, un bébé est arraché des mains d'une femme, jeté à terre et tué net; banlieue de Liége, le 7 août, une petite fille de 10 ans a l'oreille coupée pour « avoir eu la curiosité d'écouter les Allemands »; à Heure-le-Romain, le 11 août, un bébé est blessé d'un coup de feu et meurt peu après à l'hôpital; à Ans, le 16 août, deux enfants de 2 à 3 ans sont tués à coups de baïonnette; à Pépinster, commencement d'octobre, un bébé a la tête tranchée par un officier; à Hermée, un enfant de 5 mois a l'estomac fendu d'un coup de baïonnette et meurt à l'hôpital. Il n'y a qu'un cas de main coupée, qui est celui-ci (près de Liége, le 7 août) « Nous vîmes un jeune garçon d'environ 12 ans, le poignet enveloppé de bandages, là où la main aurait dû se trouver. Nous demandâmes ce qui s'était passé, et on nous répondit que les Allemands avaient tranché la main du petit, parce que celui-ci s'était accroché à ses parents que l'on voulait jeter dans les flammes. »

S'il est cependant constant que nombre de femmes et d'enfants ont eu les mains coupées, c'est pour une tout autre raison que celle qu'implique la « légende des mains coupées », une raison toute matérielle, qui est le vol de bijoux. Je n'en citerai qu'un exemple, tiré des dépositions recueillies par le professeur Morgan (même document, p. 271) : « Comme nous approchions d'Ypres en venant d'Hazebrouck, nous avons rencontré plu-

-urs réfugiés, des femmes et des enfants pour la plupart. Les femmes -aient épuisées ; elles avaient leurs enfants avec elles, et plusieurs avaient les mains coupées de propos délibéré ; les mains avaient été coupées par -s Allemands, elles n'avaient pas été emportées par des obus. Les femmes -us le firent comprendre par signes. Les Allemands avaient coupé les -ains des femmes et des enfants pour enlever les bracelets de leurs -ignets. »

Si je n'ai pas cru devoir faire explicitement état des mains coupées, -est que ce genre de mutilations ne m'a pas paru présenter de signification -rticulière. Au reste, le bilan des atrocités allemandes est si formidable, -est d'une diversité si prodigieuse, que je ne saurais avoir la prétention -avoir épuisé mon horrible sujet. Je pourrais écrire trois autres *Nach -aris* sans me répéter.

Quelques personnes ont trouvé fort mauvais que j'aie osé mettre en scène viol d'une jeune fille. Votre correspondant n'est pas du nombre et ne -ute pas que cet épisode « ne soit la relation d'un fait rigoureusement -act ». Peu importe que l'exactitude en soit ou non « rigoureuse ». Il y a eu -s centaines, des milliers de faits analogues et de plus effroyables encore. -ans les 20 pages ci-dessus signalées, et que je ne choisis pas pour la cir-constance, je relève :

A Melen, près de Herve, 8 août, une jeune fille de 22 ans est forcée et -eurt des suites du viol ; à Soumagne, deux femmes sont violées par un -rand nombre d'Allemands et leurs maris fusillés ; à Flémalle-Grande, - août, une jeune femme, grosse de huit mois et demi, est violée par deux -llemands, elle accouche le lendemain ; même jour, même endroit, une -une fille de 16 ans est violée par deux Allemands ; à Ans, le 16 août, -ne femme de 28 à 30 ans est trouvée complètement nue, attachée à un -bre, morte et la poitrine couverte de sang ; à Liége, place de l'Univer-sité, le 10 août, une vingtaine de femmes et de jeunes filles sont extraites -es maisons et couchées sur des tables qu'on a apportées sur la place : Une quinzaine d'entre elles furent alors violées. Chacune d'elles fut vio-lée par environ 12 soldats. Pendant que cela se passait, 70 Allemands à -eu près se tenaient groupés autour des femmes, y compris 5 officiers. Ce -rent les officiers qui commencèrent. Cette scène dura une heure et de-mie. Beaucoup de ces femmes s'évanouirent et ne donnèrent plus signe de -e. La Croix-Rouge les emporta à l'hôpital. » A Hermalle, septembre, viol - deux jeunes filles, l'une de 18 ans, l'autre de 12, par un officier ; à -épinster, viol d'une femme par un officier et deux soldats (il s'agit de la -ère du bébé décapité signalé plus haut) : « Après le meurtre du bébé, -fficier et les deux soldats saisirent la femme, lui arrachèrent tous ses -tements, jusqu'à ce qu'elle fût complètement nue. L'officier alors la -ola, pendant qu'un soldat la tenait aux épaules et l'autre par les bras. -près l'officier, chaque soldat la viola à son tour, tandis que l'officier et -utre soldat tenaient la femme. Après que la femme eut été violée par les -ois hommes, l'officier coupa les seins de la femme. »

Et ce n'est là qu'un tout petit coin, un coin minuscule de l'immense -cchanale.

Cordialement à vous.

LOUIS DUMUR.

§

Toujours les « Colombins ».

3 octobre, 1919

Monsieur Vallette,

Il est temps d'en finir avec les « colombins » !

Rictus a raison : le « colombin » est un étron dur.

J'ai entendu ce mot pour la première fois, en 1871, à la barrière du Trône, dans un petit concert, *Le nouveau Robinson*, disparu depuis longtemps et où je chantais, alors, avec Henri Sellier.

Agréez, je vous prie, Monsieur, mes salutations empressées.

ARISTIDE BRUANT.

M. Louis Dumur nous communique d'autre part la lettre suivante que lui a adressée M. Gaston Esnault, le savant auteur du *Poilu tel qu'il se parle :*

Nantes, 30 septembre 19.

Cher Monsieur,

Je ne lis qu'aujourd'hui le *Mercure* du 1er septembre, où je vois que vous avez bien voulu alléguer le *Poilu* pour votre défense. L'usage oral est parfaitement d'accord avec Montéhus et Barbusse pour l'expression *avoir les colombins*, et je pourrais ajouter aujourd'hui d'autres références de milieux sociaux à celles que j'ai données dans le *Poilu*. Ceci pour le cas où M. Rictus récuserait les textes littéraires.

La locution *poser un colombin* était usuelle en Anjou avant 1908 ; le sens n'était pas : « avoir peur », mais : « se soulager d'une façon abondante, après un bon repas » (*Glossaire* de Verrier et Onillon).

Bien cordialement vôtre,

E. ESNAULT.

§

Le Soleil des Morts. — Un éditeur de la rive gauche a eu l'idée d'afficher à sa devanture, avec les nouvelles de la République des Lettres, des extraits des œuvres des écrivains qu'il édite : il faut éclairer la foule ignorante.

L'autre jour, il produisait une belle poésie de Léon Deubel, dont le suicide, en juin 1913, attrista toute la jeune littérature. Or la citation s'accompagnait des « précisions » suivantes :

C'était une des plus magnifiques promesses de l'avenir littéraire, quand, par un soir de dégoût et de pauvreté, il s'est jeté dans la Marne, à Nogent, *en 1912 ou 1913*. Son corps fut retrouvé trois jours après...

« En 1912 ou 1913 ». Nous voilà fixés ! Et nous ne sommes qu'en 1919 ! C'est vrai qu'il y a eu la guerre, mais tout de même...

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes » parce qu'elles s'attachent à juger les livres sans tenir compte de la situation des auteurs du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que « Les Marges ».

(MICHEL PUY : " La Vie ").

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que « Les Marges » n'en soient une.

(HENRI MARTINEAU : " Le Divan "

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903
par M. Eugène MONTFORT.

Cette revue, célèbre avant la guerre, a repris, en ces derniers mois, sa publication interrompue par la Guerre.

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français.

La collection des Marges est recherchée par les bibliophiles. Elle fait prime dans plusieurs ventes récentes.

Il n'est pas envoyé de spécimen gratuit. On peut recevoir un des derniers numéros parus en adressant un mandat d'un franc cinquante à l'Administration des Marges, 71, rue des Saints-Pères, à Paris. Deux numéros différents : 2 fr.75.

ARTICLES PUBLIÉS DEPUIS LA RÉAPPARITION : Paul Æschimann : *Les tendances de la jeune poésie française.* — Julien Ochsé : *René Boylesve intime.* : François Dubourg — *Pour un esprit nouveau à l'Académie française.* — Michel Puy : *l'État acheteur de tableaux.* — Philoxène Bisson : *Courteline.* — Pierre Lièvre : *Sacha Guitry. Henry Bataille. Les derniers romans de Paul Bourget.* — Michel Puy : *Anatole France et Remy de Gourmont.* — P.-J. Toulet : *Les laideurs officielles.* — Marcel Coulon : — *L'Actualité de Leconte de Lisle. Verlaine Anglais.* — Jules Bertaut : *Un as de la littérature. Le Littérateur du XVIe arrondissement.* — Ambroise Vollard : *Renoir pendant la guerre de 70.* — Léon Deffoux : *Les Origines du Groupe de Médan.* — Maurice des Ombiaux : *Gastronomie et littérature.* — Fernand Divoire : *La Stratégie littéraire.* — *Le Bulletin de l'Académie Goncourt.* — *Anecdotes sur Guillaume Apollinaire.* — Joachim Gasquet : *Edmond Rostand pour nous.* — Edmond Jaloux : *L'Anniversaire de la mort de Stuart Merrill.* — Camille Mauclair : *Déclin de l'amour.* — Eugène Montfort : *Mon brigadier Triboulère. Lettre à M. Souday sur feu Rostand.* — *Enquête sur le monument de Paris le plus laid.* — Arthur Cantillon : *Il n'y a pas de littérature belge.* — Michel Puy : *Les contemporains vus par Léon Daudet.* — Léon Deffoux : *Anecdotes sur Jean Dolent.* — René Martineau : *Léon Bloy en Danemark.* — Pierre Leguay : *La Psychologie de Stendhal. Flaubert pendant la guerre de 70*, etc.

Contre mandat de quinze francs, on envoie tous les numéros des MARGES publiés à la date du 1er octobre 1919, depuis le 1er octobre 1918.

L'ABONNEMENT D'UN AN	**France....**	**18 francs.**
	Etranger..	**20 francs.**

L'ABONNEMENT DE DEUX ANS : France : 34 fr. Etranger : 38 francs.

Un petit nombre d'exemplaires des livres rares d'Eugène Montfort est conservé aux *Marges* où les Bibliophiles et les Amateurs de littérature peuvent se les procurer aux prix suivants :

Sylvie ou les Emois passionnés	**10 fr.**
Chair	**10 fr.**
Montmartre et les Boulevards	**15 fr.**

Envoi franco sur commande accompagnée de son montant

Adresser toutes les commandes, aux Marges, 71, rue des Saints-Pères, Paris (VIe)

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

...ENTE au Palais à Paris, le 29 Octobre 1919, à ... EN 19 Lots (avec faculté de réunion pour les ...derniers lots) de :

1° PROPRIÉTÉ A YERRES (Seine-et-Oise), ...te de Paris, n° 76. Contenance : 18.340 m. env. ... à pr. : 80.000 fr. ; ... **PROPRIÉTÉ à L'HAŸ-LES-ROSES** (...ne), Route de Choisy, 24. Cce 439 m. environ. ...se à prix: ...000 fr. **3° PROPRIÉTÉ A TRIEL** (...ne-et-Oise), rue de Seine. Cce 680 m. environ. ... à pr: ...00 fr. **4° TERRAINS A BELLEGARDE** (...d), *Cloyes* (Eure-et-Loir), *Hogesmau* (Landes), ...sé (Ille-et-Vilaine), *La Bazoche-Gouët* (Eure-et-...), *La Ferté-Saint-Aubin* (Loiret), *La Trem-...e* (Charente-Inférieure), *Ligueil* (Indre-et-Loire), ...*doubleau* (Loire-et-Cher), *Montaigu* (Vendée), ...*tfort* (Ille-et-Vilaine), *Réalmont* (Tarn), *Trun* ...e), *Villenauxe* (Aube), *Vouvray* (Indre-et-Loire), ...es (Eure-et-Loir). Contces variant entre 70 mètres ...680 mètres environ. **Mise à prix : variant ...e 500 francs et 3.000 francs.** S'adresser ... Plaignaud et de Forges, avoués à Paris ; et à ...reuillaud, notaire à Paris.

...UVES, ...rès **BLOIS** (station P.-O.). **Maison** *avec jardin, à vendre à l'amiable.* ...x: **25.000** fr. S'adr. Me Riquois, not. à Blois.

Vente au Palais, à Paris, samedi 25 Octobre 1919. **MAISON A PARIS 18, RUE SAINT-FIACRE.** Cont. 329 m. 74 c. env. Rev. br. 30.300 fr. **M. à pr.: 275.000 fr.** S'adresser Mes Lestiboudois, Berton, Hébert, avoués à Paris, et étude de feu Me Brisset, notaire à Paris.

Vente au Palais, à Paris, le 18 octobre 1919, à 2 heures en 1 lot. **PROPRIÉTÉ A PARIS 19, RUE DE TURIN** et rue Clapeyron ; **21,** rue de Turin et rue Clapeyron, **8.** Contenance 535 mc. 99. Revenu brut : 55.024 fr. 60. **Mise à prix : 525.000 fr.** S'adresser : Beaugé et Berton, avoués, Pierre Delapalme, notaire à Paris.

ST-MANDÉ. *Prop. 129, av. Paris* et 4, r. Talus du Cours. R. n. 8.750. M. à p. : 70.000 fr. Adj. Ch. Not. 28 oct. S'ad. not. Godet et Théret, 24, Bd St-Denis.

A adj. Etude Me Dupont, notaire à Montmorency, le dimanche 26 Octobre 1919, à 2 heures.

160 ACTIONS DU BON MARCHÉ. Dernier dividende et intérêts : 134 fr. 40. **Mise à prix : 2.000 fr. par action.** — *On traiterait avant la vente.* Consignation 200 fr. par action.

BULLETIN FINANCIER

avec l'heureuse terminaison des grèves anglaises, dont pourtant notre marché ne s'était ᵹ ému outre mesure, la Bourse a retrouvé une période d'activité qui s'étend progressi- ment à tous les groupes, et les transactions se font de jour en jour plus nombreuses, tant à la fois sur les banques, les métallurgiques, les pétrolifères, les valeurs de pro- its chimiques et les phosphates.

Nos Rentes participent à l'ambiance favorable, le 3 o/o Perpétuel à 61,20; le 5 o/o à 65; le 4 o/o 1907 à 71,30 et le 4 o/o 1918 à 71 francs.

Parmi les fonds d'Etats étrangers, la Dette Unifiée d'Egypte est bien tenue à 109 fr; xtérieure espagnole se maintient aux environs de 136 depuis la baisse assez importante venue sur le cours de la peseta. De même le Turc Unifié se défend assez bien à 72,25 n influencé par le dernier remaniement ministériel ottoman. Les emprunts russes res- t irréguliers, avec de menues oscillations quotidiennes, selon les rumeurs mises en cir- ation : Consolidé 4 o/o 41,90 ; 3 o/o 1891 94 34,25; 5 o/o 1906 57,50.

Nos établissements de crédit ont pris une large part à la campagne de hausse qui se ursuit : Banque de Paris 1302, Banque Transatlantique 324; Comptoir d'Escompte 42; Crédit Foncier de France 800; Crédit français 362; Crédit Lyonnais 1550; Société nérale 661,50; Banque française 285; Banque Nationale de Crédit 895; Union pari- nne 1171. Bonne tenue également des Banques étrangères, où nous relevons les cours 618 sur la Banque ottomane et de 524 sur celle du Mexique.

Nos chemins de fer sont diversement traités, l'Orléans à 971 et le P.-L.-M. à 760 s'a- rdissent; le Nord est stable à 1085 ainsi que l'Est à 715; le Midi s'améliore à 860 francs.

Le fléchissement des changes ne permet pas aux cuprifères d'avoir une aussi brillante ure que par le passé et plusieurs titres de ce compartiment se présentent en moins- ues. C'est d'abord le Rio qui recule à 1855, mal impressionné par l'annonce du divi- nde intérimaire qui est seulement de 20 shillings, c'est-à-dire bien en dessous du prix e lui avait assigné une évaluation trop optimiste. La grève de la métallurgie aux Etats- is a exercé plus spécialement sa répercussion sur les Porphyriques américaines qui turent en baisse assez sensible. Un relèvement sérieux s'est produit sur plusieurs va- rs ottomanes, telles que la Balia, l'Oriental Carpet et les Tabacs, ainsi que sur l'ensem- des valeurs industrielles de Russie qui ont largement progressé : Bakou, Lianosoff, tine, Hartmann, sont entre autres en dispositions brillantes.

Aux charbonnages, les affaires traitées sont considérables : Lens 1095; Marles 30 o/o 00; Courrières 1880; Bruay 2110. Dans le compartiment étranger, Héraclée se relève à l'action et la part aux environs de 15000, les dégâts produits par un récent incendie laré dans une galerie de la mine n'ayant pas eu les conséquences fâcheuses que l'on it tout d'abord redoutées.

L'obligation où se sont trouvés tous les Etats à utiliser depuis la guerre de grandes antités d'argent pour la frappe des monnaies, a fait obtenir au métal le cours de 63 ice par once qui n'avait pas été atteint depuis près d'un demi-siècle; aussi n'est-il pas prenant de constater la hausse qui s'est produite sur les mines productrices : Huan- ca 71 fr; Ticapampa 150 fr. et surtout sur l'Estrellas qui progresse vigoureusement 185 à 243 francs.

Ainsi que nous le disions au début de cette chronique, les valeurs de produits chimi- s, d'engrais et de phosphates ont fait l'objet de nombreuses demandes, aussi les retrou- s-nous en progrès très appréciables : Kuhlmann 721 ; Alais-Camargue 925; Phosphates Gafsa 1525; Phosphates Tunisiens 573.

Les valeurs de pétrole continuent à être traitées avec grande activité; là aussi on enre- tre d'énormes plus-values : Mexican Eagle ord. 470 ; North Caucasian 76; Bakou 2020; yal Dutch 32200; Shell 408 ; Franco-Wyoming ord. 194.

Le groupe caoutchoutier est moins résistant, en concordance avec le tassement qui t produit sur les cours de la matière première ; une reprise appréciable se produit sur valeurs de diamants et sur les mines d'or sud-africaines : quant aux mines mexicaines s restent très nettement orientées à la hausse.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris-6e

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme tous les ans six volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il [illegible]a chose que signifie ce mot. En [illegible]re, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières parait en volumes à bref delai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

PRIX DU NUMÉRO

France .... **1 fr. 50** | **Étranger** .... **1 fr. 75**

ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
UN AN	32 fr.	UN AN	37 fr.
SIX MOIS	17 »	SIX MOIS	20 »
TROIS MOIS	9 »	TROIS MOIS	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Sr), 7, rue Victor-Hugo.